

Pierre Henri Cami

L'ŒUF À VOILES

OU
LA VÉRITABLE DÉCOUVERTE
DE L'AMÉRIQUE

1934

Table des matières

PROLOGUE.....	5
CHAPITRE PREMIER LE 3 AOÛT 1492.....	14
CHAPITRE II LES ÉPERONS DE L'AMIRAL	22
CHAPITRE III UN MARIN D'EAU... DE LESSIVE	36
CHAPITRE IV MALAGAGA	42
CHAPITRE V LE COUP DE Foudre	48
CHAPITRE VI L'EXPORTATEUR IMPRÉVU	61
CHAPITRE VII DÉPART SONORE	68
CHAPITRE VIII LES PASSAGERS CLANDESTINS	73
CHAPITRE IX L'IDIOT MOINS LE QUART	85
CHAPITRE X UNE FEMME D'INTÉRIEUR	91
CHAPITRE XI LES DEUX MOUSSES	97
CHAPITRE XII L'IDÉE DE PHILIDOR	110
CHAPITRE XIII TOURNEVIS ET CALME PLAT.....	117
CHAPITRE XIV AMOUREUX PROJETS	125
CHAPITRE XV LE PENDU QUI SE MOUCHE.....	128
CHAPITRE XVI SUBLIME OBSTINATION DE L'AMIRAL	139
CHAPITRE XVII LA RÉVOLTE.....	147
CHAPITRE XVIII TERRE !!!.....	154
CHAPITRE XIX AMÉRIQUE !... TOUT LE MONDE DESCEND !.....	162

CHAPITRE XX BARBARIE ET CIVILISATION	168
CHAPITRE XXI COLOMB ÉMERVEILLE LES SAUVAGES	181
CHAPITRE XXII ESCLAVES !	189
CHAPITRE XXIII MALAGAGA CHERCHE DOÑA SOL ..	194
CHAPITRE XXIV PRODUITS DU PAYS	199
CHAPITRE XXV MARIAGE ET DIVORCE DE COLOMBA	206
CHAPITRE XXVI OÙ LE SAGE COLOMB DÉCIDE DE METTRE LES VOILES	211
À propos de cette édition électronique	223

*À mon ami DRANEM,
en fraternelle admiration.*

CAMI.

PROLOGUE

Où l'auteur reçoit une singulière visite, prend connaissance d'une facture imprévue et se décide à sonoriser son roman.

MON-VIEUX-SERVITEUR-À-PAS-FEUTRÉS, *entrant dans mon cabinet de travail.* – C'est « le-monsieur-qui-a-rendez-vous-avec-Monsieur. »

MOI. – Faites entrer « le-monsieur-qui-a-rendez-vous-avec-Monsieur ».

LE-MONSIEUR-QUI-A-RENDEZ-VOUS, *entrant.* – Illustre maître, permettez-moi de me présenter : Ernest Colomb, unique descendant de l'immortel navigateur qui découvrit l'Amérique.

MOI. – Veuillez vous asseoir « unique-descendant-de-l'immortel-navigateur-qui-découvrit-l'Amérique ».

ERNEST COLOMB, *avec amertume.* – Il aurait mieux fait de ne pas la découvrir ! C'est d'ailleurs pour vous mettre au courant du peu de reconnaissance de l'Amérique envers mon glorieux ancêtre que je suis ici. Voici les faits. Il y a quelques mois, le hasard me fit découvrir (c'est de famille, nous découvrons toujours quelque chose), me fit découvrir, redis-je, dans un vieux coffret, de précieux documents concernant la découverte du Nouveau-Monde par mon ancêtre. C'est en manipulant ce coffret, antique souvenir de famille, que mes doigts, guidés par la Providence, déclenchèrent le mécanisme ouvrant un double fond. Parmi les papiers jaunis entassés dans la cachette du coffret, un document attira tout de suite mon attention.

MOI. – Un document attira tout de suite votre attention ?

ERNEST COLOMB. – Oui. C'était la facture des frais de découverte de l'Amérique minutieusement détaillés, que Christophe Colomb avait l'intention de présenter aux Américains pour rentrer dans ses débours. Malheureusement, la mort de l'illustre marin était survenue avant qu'il ait eu le temps de mettre son projet de recouvrement à exécution. Sachant, depuis la guerre, combien les Américains sont scrupuleux sur les questions dettes, je résolus, moi, unique descendant et héritier de Christophe Colomb, d'aller présenter la petite facture de mon ancêtre au gouvernement actuel des États-Unis.

Naturellement, j'avais légèrement majoré certains prix en tenant compte des intérêts accumulés. J'espérais que les Américains me régleraient la petite note sans discussion. Car enfin, sans Christophe Colomb, ils ne seraient pas découverts et ne pourraient se livrer à de fructueuses opérations financières avec la vieille Europe.

Je m'embarquai donc pour New-York, et voici la facture que, dès mon arrivée, je présentai au ministre des Finances américain.

Veillez en prendre connaissance, M. Cami.

(Il me tend la facture de Christophe Colomb rédigée comme suit) :

DOIT :
LE GOUVERNEMENT DES ÉTATS-UNIS
à M. COLOMB (CHRISTOPHE).

3 bâtiments-caravelles en complet état de neuf	9.575.000,20
Appointements de Colomb	7.386.000,45

Prime offerte au matelot qui cria « Terre » en apercevant le premier les côtes d'Amérique	0,50
Vivres, conserves, vins, alcools	2.498.000,30
Frais de « bordée » des équipages en débarquant sur la côte américaine	359.000,15
Cadeaux offerts aux indigènes	618.000,00
Fourniture d'un drapeau américain	25,10
Remise en état des coques des trois caravelles	1.927.000,95
Stoppage d'un accroc à l'uniforme du capitaine	6,35
Mort-aux-rats pour les cales	442.000,60
Remplacement de la housse du mât de misaine	7.322,00
Aurification des 28 dents creuses du quartier-maître par un « American-Dentiste »	53.968,80
Repassage des voiles	28.500,00
Achat d'une paire d'éperons pour l'amiral	43,95
Naphtaline pour empêcher l'ancre de se mitiger	135.000,00
Achat d'une pipe en terre pour l'amiral	3,75
Calfatage des coques	2.872.000,00
Offrande à saint Antoine de Padoue pour faire retrouver le nord à la boussole	2,00
Frais de mariage d'un gabier avec une indigène	314.000,00
Dot offerte par Colomb aux nouveaux époux	1.226.000,00
Ferrage de la jument de l'amiral	12,90
Réassortiment des cordages et réfection de la dunette	620.000,15

Achat d'une paire de mitaines pour le capitaine	9,60
Enterrement de l'aide-cuisinier	3,10
Frais de construction d'un gratte-ciel à l'usage des services de l'amirauté	47.895.000,00
Une boîte de « chewing-gum »	1,95

(La facture de Christophe Colomb continuait ainsi sur une vingtaine de pages grand format.)

MOI. – C'est pire qu'un mémoire de plombier. ¹

ERNEST COLOMB. – N'ont rien voulu entendre ! Avec une mauvaise foi insigne, ils ont déclaré qu'il y avait prescription et qu'au surplus Colomb n'avait pas découvert l'Amérique du Nord, mais l'Amérique Centrale.

MOI. – En effet, si j'ai bonne mémoire, c'est aux îles de Lucayes que Christophe Colomb aborda sur les côtes américaines.

ERNEST COLOMB. – Erreur ! erreur ! Monsieur Cami ! On a raconté maintes histoires à ce sujet. Mais les documents de l'amiral sont formels. Ce fut d'abord à l'emplacement actuel de New-York que Christophe Colomb débarqua pour la première fois, lors de sa découverte de l'Amérique !

¹ Il manque probablement une partie de phrase dans l'édition papier utilisée. [*Note du correcteur – ELG.*]

MOI. – Cependant les historiens, les géographes...

ERNEST COLOMB. – N'en savent rien ! Ou plutôt ils ignorent ce que le manuscrit de mon glorieux ancêtre m'a révélé. Oui, Christophe Colomb aborda aux îles de Lucayes, mais – notez bien ce détail – après avoir découvert en premier lieu la cité new-yorkaise.

MOI. – Voilà qui est étrange...

ERNEST COLOMB. – Non, Monsieur. Si vous connaissiez les raisons qui décidèrent le sage et grand Colomb à passer sous silence sa première découverte, vous ne trouveriez pas cela étrange.

MOI. – Et quelles sont ces raisons mystérieuses ? Vous m'intriguez !...

ERNEST COLOMB. – Vous l'apprendrez en lisant ce manuscrit. (*Il me tend un volumineux manuscrit.*)

MOI, *feuilleter le manuscrit.* – Mais c'est une pièce de théâtre !

ERNEST COLOMB. – Oui. Je vais vous expliquer. Pour faire éclater la vérité sur la découverte réelle de l'Amérique par Colomb, j'avais d'abord, en m'inspirant des documents du coffret secret, composé une série d'articles destinés à confondre nos débiteurs américains. Mais par crainte d'incidents diplomatiques, aucun journal ne voulut insérer mes articles.

Je résolus donc de m'adresser au public par la voie du théâtre. Toujours d'après les documents de l'amiral, je fis une pièce, mais tous les directeurs me rendirent mon manuscrit en me déclarant que mon *Christophe Colomb* était trop fantaisiste pour des théâtres sérieux. Trop fantaisiste ! J'eus beau leur expliquer que ma pièce était écrite d'après des

documents authentiques, ils me répondirent que jamais le public ne prendrait cette découverte de l'Amérique au sérieux, même si c'était la véritable aventure de Christophe Colomb : « Faites-en une opérette, me conseillèrent-ils, c'est la seule façon de faire accepter votre nouvelle version de la découverte du Nouveau-Monde. »

Décidé à faire triompher la vérité par tous les moyens, j'agrémentai mon *Christophe Colomb* de couplets et de chœurs. Ainsi transformé, je le présentai à un directeur de théâtre lyrique.

Il me rendit mon manuscrit sans le lire, en me déclarant que ma pièce était injouable, *parce que tout le monde savait d'avance que Colomb découvrirait l'Amérique au troisième acte !*

Je ne peux pourtant pas lui faire découvrir l'île de la « Grande Jatte » pour faire un effet de surprise ! lui répondis-je en remportant mon œuvre.

Un second, ex-marchand de cacahuètes enrichi pendant la guerre, roula des yeux ahuris en lisant le titre de ma pièce : « *Christophe Colomb ???* En voilà un titre ! Ça ne veut rien dire ! Qu'est-ce que c'est que ce zigotto ? J'en ai jamais entendu parler ! »

Un autre me conseilla de transformer mon *Christophe Colomb* en *Napoléon*, parce que, selon lui, Napoléon porterait plus sur le public.

Bref, après avoir parcouru de théâtre en théâtre tous les cercles dantesques du crétinisme humain, j'ai renoncé à faire représenter mon *Christophe Colomb* et je suis venu vous trouver.

MOI. – Dans quel but ?

ERNEST COLOMB. – Pour vous remettre ce manuscrit, vous supplier de le transformer en roman, et de le faire paraître sous votre illustre signature. Votre réputation solidement établie d’auteur grave donnera à mon œuvre cet accent de sincérité et de vérité indispensable à tout ouvrage qui se respecte. Grâce à vous, le public connaîtra enfin la véritable découverte de l’Amérique !

C’est une noble et sublime mission que vous allez accomplir !

Ne me refusez pas, je vous en conjure ! Ou, parole d’Ernest Colomb, je me laisse mourir de faim dans votre bureau !

MOI, *ému*. – Mais... je ne puis transformer une opérette en roman...

ERNEST COLOMB. – Oui, en roman sonore !

MOI. – En roman sonore ?...

ERNEST COLOMB. – Pourquoi pas ? Tout est sonore en ce moment ! C’est la mode ! Le cinéma était muet, il est devenu sonore. Le roman aussi était muet, il n’y a pas de raison pour qu’il ne devienne pas à son tour sonore !

MOI. – Mais comment cela, bonté divine ?...

ERNEST COLOMB. – C’est bien simple : en mettant des couplets dans votre roman.

MOI. – Mais alors ce sera une opérette ?

ERNEST COLOMB. – Non. Un roman sonore. Il y a une nuance.

MOI. – Mais la musique ?

ERNEST COLOMB. – Chaque lecteur se chantera les couplets sur l'air qui lui conviendra le mieux. Chacun se fera une petite musique à son goût.

MOI, *ahuri*. – Ah !... ce sont les lecteurs qui feront la « sonorisation » ?

ERNEST COLOMB. – Évidemment. De cette façon, le public inventant lui-même ses airs, tous les lecteurs seront satisfaits. La musique plaira à tout le monde infailliblement !

MOI. – Et ceux qui n'aiment pas la musique ?

ERNEST COLOMB. – Ils seront également satisfaits, puisqu'ils liront les couplets sans musique.

MOI. – En tout cas l'idée est originale. Jusqu'ici les lecteurs dévoraient leurs romans...

ERNEST COLOMB. – À présent, ils les fredonneront. Cela peut créer une joyeuse animation dans les métros, autobus et autres transports en commun, qui servent de salons de lecture aux lecteurs pressés de notre époque.

MOI, *de plus en plus séduit*. – Et le soir dans chaque foyer, quelle émulation en famille ! Ce sera à qui inventera l'air le plus approprié aux couplets du roman. Des concours entre pères, mères, frères, sœurs, cousins, cousines, belles-mères, amis, domestiques, s'organiseront à chaque étage !

La T.S.F. sera abandonnée, les mots croisés délaissés. Le nouveau jeu sèmera la gaieté dans notre beau pays !

ERNEST COLOMB. – Qui en a bien besoin, entre parenthèses.

MOI. – Bref, la Bonne-Humeur nationale régnera désormais grâce au « roman-sonore ».

ERNEST COLOMB. – Et la vérité sur la découverte de l'Amérique sera révélée en douce !

MOI. – Décidément, j'accepte ! C'est une idée amusante. Et si simple !

ERNEST COLOMB. – Oui, mais comme disait mon glorieux ancêtre Christophe Colomb : « Encore fallait-il y penser ! »

Et voilà comment, amis lecteurs et gracieuses lectrices, j'ai écrit pour vous le premier « roman-sonore », avec le ferme espoir que, grâce à votre aimable collaboration musicale, il bénéficiera de la plus idéale, de la plus mélodieuse sonorisation.

En tout cas, de la plus variée.



CHAPITRE PREMIER

LE 3 AOÛT 1492

À Palos (Espagne), dans la maison de Christophe Colomb, le 3 août 1492.

Le bureau de travail de Christophe Colomb. Aux murs, un tableau représentant Christophe Colomb en amiral. Tableaux de marine – cartes géographiques. Sur un meuble, une bouteille contenant un petit navire à l'intérieur. Modèle de caravelles en réduction. Une panoplie avec des rames, une ancre, une gaffe et une canne-à-pêche avec épuisette. Baromètre-thermomètre. Sur le bureau de Colomb, un globe terrestre, des cartes, une lunette d'approche, un œuf rouge. Des bagages de toutes sortes sont entassés dans le bureau, malles, valises, paniers, boîtes de biscuits.

Des mousses sous le commandement du quartier-maître Mathurin s'apprêtent à transporter les grandes boîtes de biscuit jusqu'au port où se trouve la caravelle de Colomb.

(Sonore.)

CHŒUR DES MOUSSES

I

Depuis ce matin pleins de zèle
Nous enlevons, nous transportons
De l'appartement de Colomb
 Jusqu'à sa caravelle
Les valis's, les mall's, les paquets

Qu'il emporte pour s'embarquer.

MATHURIN

Car lorsqu'on entreprend un tel voyage
Il faudrait être vraiment fol
De n'prendre avec soi pour tout bagage
Qu'un' paire de chaussett's et trois faux-cols !

LES MOUSSES

Cavalons, cavalons, pleins de zèle
Cavalons, cavalons, cavalons !
Cavalons jusqu'à la caravelle,
Jusqu'à la caravelle cavalons !
Cavalons jusqu'à la caravelle
Jusqu'à la caravelle cavalons !
Cavalons, cavalons, cavalons
Jusqu'à la caravelle de Colomb !

LES MOUSSES

C'matin depuis la première heure
Nous ficelons, nous emballons
Des gaufrettes, des macarons
Et surtout des petits beurres ;
Des biscuits en boît's, en paquets
Qu'il emporte pour s'embarquer.

MATHURIN

Car lorsqu'on entreprend un tel voyage
Un si formidable circuit,
Tout le mond' sait bien qu'il est d'usage
De n'jamais s'embarquer sans biscuits !

LES MOUSSES

Cavalons, cavalons, pleins de zèle
Cavalons, cavalons, cavalons !
Cavalons jusqu'à la caravelle
Jusqu'à la caravelle cavalons !
Cavalons jusqu'à la caravelle,
Jusqu'à la caravelle cavalons !
Cavalons, cavalons, caravalons
Jusqu'à la caravelle de Colomb !

MATHURIN. – Et maintenant, les moussaillons, il ne s'agit pas de répéter cavalons, caravalons, en faisant du « sur place » comme à l'Opéra. N'oubliez pas que c'est aujourd'hui, 3 août 1492, que Christophe Colomb, notre amiral, va quitter l'Espagne sur sa caravelle pour découvrir l'Amérique.

PREMIER MOUSSE. – Ah ! la ! la ! heureusement qu'il ne part pas tous les jours pour la découvrir, son Amérique ! Quel boulot ! mon mat'lot !

MATHURIN. – Allons pressons ! Transportez les biscuits à bord et revenez chercher les derniers colis. Pendant ce temps...

LES MOUSSES. –... vous ferez la cour à la bonne !

MATHURIN. – Voulez-vous filer, tonnerre de Brest !...

PREMIER MOUSSE. – Oh ! la ! la ! si vous croyez qu'on ne sait pas que vous en pincez pour la señorita Concepcion, la boniche de l'amiral !

MATHURIN. – Moussees !!

LES MOUSSES. – Nous le savons !

MATHURIN. – Moussees !!

PREMIER MOUSSE, *passant devant Mathurin en le narquant.* –... le savons...

MATHURIN, *furieux.* – Mousse !!

DEUXIÈME MOUSSE, *même jeu.* –... le savons !

MATHURIN. – Mousse !!

TROISIÈME MOUSSE, *même jeu.* – le savons !!

MATHURIN. – Mousse !!

QUATRIÈME MOUSSE. – le savons !

MATHURIN. – Mousse !!

CINQUIÈME MOUSSE. –... le savons !

MATHURIN. – Mousse !!

SIXIÈME MOUSSE. –... le savons !

MATHURIN. – Mousse !!!

CONCEPCION, *accourant.* – Santa Madona ! devenez-vous fou, Mathurin ? De ma cuisine, je vous entends hurler le savon mousse, le savon mousse !... Mais tout le monde sait ça ! C'est pas la peine de le crier sur les toits !

MATHURIN. – Je vais vous expliquer, mademoiselle Conception, c'étaient ces maudits moussaillons... j'étais en train de leur savonner les oreilles... Vous savez, ils en ont souvent besoin les moussees de savons ! (*Les moussees éclatent de rire.*) Allons bon ! je n'en sortirai pas ! Allez-vous partir, à la fin !

(Les mousses sortent emportant chacun une botte de biscuits sur la tête.)

CONCEPCION. – Savez-vous ce que j'étais en train de faire dans ma cuisine lorsque vous m'avez interrompue avec vos cris ? Devinez. Ça commence par un C.

MATHURIN. – Un cassoulet ?

CONCEPCION. – Non. Les cartes. Et savez-vous ce qu'elles m'ont annoncé, les cartes, Mathurin ? Une bonne nouvelle.

MATHURIN. – Comment, une nouvelle bonne va venir ? Vous quittez donc votre place ?

CONCEPCION. – Mais non, une bonne, une heureuse nouvelle. J'ai lu dans les cartes que nous ne serions pas séparés.

MATHURIN. – Ah ! pour ça, je le voudrais bien, ma chère Concepcion. Vos cartes sont bien gentilles de vous dire ça, mais vous savez bien que je pars aujourd'hui avec l'amiral pour découvrir l'Amérique.

CONCEPCION. – Pourtant les cartes ne mentent jamais ! Qui sait ? Peut-être va-t-il survenir un événement heureux au dernier moment. Peut-être allez-vous vous casser une jambe.

MATHURIN. – Vous appelez ça un événement heureux ?

CONCEPCION. – Oh oui ! puisque cela vous obligerait à rester ! Ah ! cette Amérique. Pourquoi diable mon patron s'est-il fourré dans la tête d'aller découvrir ce patelin-là ? Un pays qui n'existe peut-être pas, comme disait Madame encore ce matin ! Faut vraiment être un peu tapé pour avoir des idées pareilles !

MATHURIN. – Ne dites pas de mal de l’amiral, Concepcion, Songez que c’est grâce à lui que j’ai le bonheur de vous connaître.

CONCEPCION. – C’est vrai, vous étiez dans la marine française, avant de venir ici ?

MATHURIN. – Oui. Voilà à peine trois mois, je naviguais encore à bord du trois-mâts *L’Entre-Côtes*.

CONCEPCION. – *L’Entre-Côtes* ?



MATHURIN. – Oui, ainsi nommé parce que ce bateau faisait la navette entre les côtes de France et les côtes d’Afrique. *L’Entre-Côtes* faisait le trafic des « masticateurs mécaniques,

pour anthropophages édentés ». Nous revenions vers le port de Brest lorsque notre infortuné capitaine mourut, étouffé.

CONCEPCION. – Étouffé ?

MATHURIN. – Oui, par un mât de misaine qu’il avait avalé sans s’en douter.

CONCEPCION. – Santa Madona ! avalé un mât de misaine !!

MATHURIN. – Oui. Son cuisinier avait, par étourderie, rempli de rhum une bouteille renfermant un de ces petits navires que fabriquent les marins pour se distraire. Tenez, une bouteille comme celle-ci. (*Il prend sur un meuble la bouteille renfermant un petit navire.*) Le capitaine ayant, selon son habitude de vieux loup de mer, bu à même le goulot, le mât de misaine du petit navire, entraîné par le liquide, se mit en travers de sa gorge, provoquant par asphyxie la mort du vieux brave !

CONCEPCION. – Belle mort pour un marin.

MATHURIN. – Après la mort du capitaine, me trouvant sans engagement, j’appris que Christophe Colomb s’apprêtait à partir pour un grand voyage de découverte, je décidai de venir m’enrôler à bord de sa caravelle et voilà comment, depuis deux mois, je suis l’ordonnance de l’amiral et le fiancé de sa cuisinière.

CONCEPCION. – C’est égal, un pays que personne n’a jamais vu... je ne peux croire que ça existe, moi.

MATHURIN. – Et le Bon Dieu, l’avez-vous jamais vu... Concepcion ? Vous croyez pourtant qu’il existe... Alors ?...

CONCEPCION. – Ça, c’est vrai, pourtant.

MATHURIN. – Regardez M^{lle} Colomba, la nièce de l’amiral, elle a confiance en son parrain, elle aussi. Avec moi, c’est la seule qui ne se moque pas de lui dans la maison.

CONCEPCION. – Ça ne fait rien... j’ai le cœur bien gros... et si les cartes ne m’avaient pas annoncé que nous ne serons pas séparés (pleurant) je ne pourrais pas m’empêcher de pleurer... Mais j’ai encore de l’espoir !... Les cartes ne mentent jamais !

(Elle s’essuie les yeux avec son tablier.)

MATHURIN, *ému*. – Ma Concepcion !

CONCEPCION. – Mon Mathurin ! *(Ils s’embrassent. Une porte s’ouvre.)* Oh ! Madame !



CHAPITRE II

LES ÉPERONS DE L'AMIRAL

M^{me} COLOMB, *entrant*. – Ah ! dites-moi, Conception, avez-vous retrouvé les éperons de l'amiral ?

CONCEPCION. – Oui, Madame. Ils étaient accrochés au porte-chapeaux.

M^{me} COLOMB. – Drôle de place pour des éperons. Il est vrai qu'il est si distrait, le cher homme !

CONCEPCION. – J'ai porté les bottes et les éperons dans le cabinet de toilette.

M^{me} COLOMB. – Parfait. L'amiral est justement en train de s'habiller, il les trouvera. Je me demande, par exemple, pourquoi il a besoin d'éperons ?... Vous qui êtes un marin, mon garçon, vous avez déjà vu des amiraux à éperons ?

MATHURIN, *après avoir réfléchi avec intensité quelques secondes*. – Non, jamais, Madame. Mais l'amiral n'est pas un marin comme les autres. C'est un savant. S'il porte des éperons, m'est avis qu'il doit avoir ses raisons.

CONCEPCION. – C'est peut-être utile pour découvrir l'Amérique, des éperons ?

M^{me} COLOMB. – Ne dites pas de bêtises, ma fille !... Enfin je lui demanderai. À propos, Mathurin, vous n'avez pas trouvé la pipe de l'amiral dans quelque coin ?

MATHURIN. – Non, Madame. Elle n'est pas ici sûrement, je l'aurais aperçue. Je vais la chercher.



M^{me} COLOMB. C'est ça, cherchez-la. L'amiral ne sait plus où il l'a posée. Il perd toutes ses affaires et ne retrouve jamais rien ! Quel homme ! Je passe mon temps à chercher ce qu'il égare !

CONCEPCION. – Je vais aider Mathurin à chercher la pipe.

(Elle sort avec Mathurin.)

M^{me} COLOMB, *apercevant une paire de lunettes sur la table.*
– Ah ! voilà ses lunettes ! Je parie qu’il les cherche partout en ce moment !

COLOMB, *entrant.* – Dis-moi, bobonne, on n’a pas retrouvé ma pipe ?... C’est comme mes lunettes, je les cherche depuis une heure, j’ai bouleversé toute la chambre, impossible de mettre la main dessus ! Si je les avais, j’y verrais plus clair pour essayer de les retrouver.

M^{me} COLOMB. – Tiens ! les voilà, tes lunettes ! À la fin, Christophe, c’est assommant, je t’assure. Si je n’étais pas là, tu serais incapable de trouver quoi que ce soit !

COLOMB. – Incapable... permets... permets...

(*Sonore.*)

I

Je ne trouve rien !
Je ne découvre rien !
C’est entendu,
C’est bien connu
Tout le mond’ le sait bien.
Ma cann’, mes chaussons,
Mes cal’çons,
Mes boutons d’manchettes
Mes lunettes,
Mes boutons d’faux-cols
Et mon parasol,
Mes chapeaux,
Mes manteaux
Et mon pardessus,
Je ne peux jamais mettre la main d’ssus.
Je perds, j’égare’ tout,

Je suis distrait, c'est fou !
Puis, j'ai beau chercher partout
Je ne retrouve et ne découvre rien du tout.
Oui, je l'avoue, c'est mon petit travers
De tous les objets que je perds
Je n'ai jamais rien découvert !
Oui, mais...
Oui, mais...

Refrain, très majestueux

Je vais découvrir l'Amérique !
Découvrir un monde nouveau !
Cette découverte historique
Fera du bruit dans Landerneau !
Parfois dans la vie domestique
Je n'découvre pas mes brod'quins,
Mais je vais découvrir l'Amérique
L'Amérique et les Américains !

Allegretto

Et c'est un' découvert' cell'là,
Qui se pose un p'tit peu là !
Après ça, on n'pourra plus dir'
Que j'ne sais rien découvrir !

M^{me} COLOMB

II

Ah ! mon pauvre ami !
J'peux l'dire aujourd'hui
Même en amour
Tu fus toujours
L'plus distrait des maris !

Ma bouche et mes yeux
Mes cheveux,
Ma gorge grassette,
Mes fossettes,
Mes seins bien moulés,
Mes mollets,
Mon odeur,
Mon ardeur
Et mes désirs fous ;
Tu n'as jamais su rien voir du tout !
Penché sur l'Atlas
Tu ne pensais hélas !
Qu'à tes voyages lointains,
Quand pour en fair' de plus beaux tu m'avais sous la main.
Ah ! si j'avais eu des désirs pervers,
J'aurais pu te fair' cocu, mon cher,
Et tu n'aurais rien découvert.

COLOMB.

Oui, mais...

Oui, mais...

Refrain

Je vais découvrir l'Amérique !
Découvrir un monde nouveau !
Cette découverte historique,
Fera du bruit dans Landerneau !
Parfois dans la vie domestique
Je ne n'découvre pas mes brod'quins,
Mais je vais découvrir l'Amérique
L'Amérique et les Américains !

M^{me} COLOMB. – Ah ! ce que tu m'énerves avec ta serinette ! On commence à le savoir que tu vas découvrir l'Amérique !...



COLOMB. – Mais, bobonne, c’est toi qui m’accuses de ne savoir rien trouver, rien découvrir. Il faut bien que je me défende, sapristi ! Car enfin, Madame, un homme qui va découvrir le nouveau monde peut bien se permettre de ne pas découvrir ses lunettes, ses pantoufles ou son bonnet de nuit !... Comment trouves-tu mes bottes ?...

M^{me} COLOMB. – À propos de bottes, pourrais-tu m’expliquer pourquoi tu portes ces grotesques éperons ?

COLOMB. – Grotesques, mes éperons ?... mais ils me seront très utiles !...

M^{me} COLOMB. – Tu comptes monter à cheval sur ton navire pour épater les Américains ?

COLOMB. – Mais non, Séraphina, tu vas comprendre. Lorsque ma caravelle était ballottée et secouée par la mer en furie, je me suis souvent étalé sur le pont au moment où je lançais mon commandement. Or, j’ai remarqué qu’un amiral étalé à plat-ventre sur le pont perd toute son autorité. À présent, grâce à ces éperons, les jours de tempête, au moment où mon équilibre deviendra instable, je m’adosserai au grand mât, comme ceci, de deux coups de pieds vigoureux j’enfoncerai mes éperons d’acier dans le bois du mât, comme cela (*il mime le geste*), et alors, solidement maintenu au mât par mes éperons, je pourrai continuer à lancer mes ordres, à travers les éléments déchaînés, aussi invulnérable qu’un coquillage vissé à son rocher.

M^{me} COLOMB. – Une véritable moule, quoi ?

COLOMB. – C’est ça... (*Se reprenant.*) Non, ce n’est pas ça, tu me fais dire des bêtises !... Où est Colomba ?...

M^{me} COLOMB. – À bord de ta caravelle. Elle surveille l'embarquement des provisions. Ah ! celle-là, par exemple, on peut dire qu'elle tient de toi ! Ta nièce ne rêve que voyages et aventures, et si tu voulais l'emmener, elle te suivrait avec enthousiasme !

COLOMB. – Quel dommage que ce ne soit pas un garçon ! Chère Colomba ! Elle, au moins, a confiance dans ma réussite. Ah ! si je découvre l'Amérique, je lui découvrirai ensuite un riche et noble époux à la Cour ! Je veux qu'elle soit heureuse...

(Tout en parlant, Colomb a pris l'œuf rouge et essaie de le faire tenir en équilibre sur un de ses bouts.)

M^{me} COLOMB. – Même le jour de ton départ, tu trouves le temps de faire l'acrobate avec ton œuf ! Si ce n'est pas malheureux, un homme de ton âge !

COLOMB. – Que veux-tu, ça aussi, c'est une idée fixe chez moi, comme la découverte de l'Amérique. Tant que je n'aurai pas trouvé le moyen de faire tenir cet œuf en équilibre sur un de ses bouts, je ne serai pas satisfait. Et puis, ça me change les idées, ça me délasse ! Quand j'ai beaucoup travaillé sur mes cartes et mon globe terrestre, je prends mon œuf, ça me distrait.

(Sonore.)

CHANSON DE L'ŒUF

I

J'aime l'œuf innocent et pur,
Pas sur le plat, ni à la coque,
Ni poché, ni brouillé, ni dur,
Et même en om'lett' je m'en moque !

Moi j'aime l'œuf uniquement,
Dès que j'ai un instant de libre
Pour essayer très patiemment
De l'fair' tenir en équilibre,
Et ce jeu, quand je l'entreprends,
Voici comment je m'y prends.

Refrain

Un œuf a deux bouts :
L'un en d'ssus et l'autre en d'ssous,
Et moi je cherche avant tout
À le fair' tenir debout.
D'abord sur le bout du d'ssous
Et si ça n'tient pas du tout
Alors sur son autre bout
En mettant le d'ssus d'ssous !

II

Oh ! si les œufs avaient des pieds
Je les f'rais t'nir sur leurs jambes,
Mais chez l'œuf on n'trouv que l'mollé,
Et ça n'le rend pas plus ingambe !
Un jour je crus avoir trouvé
Le véritable œuf acrobate
Oui, mais c'était un œuf couvé,
Qui s'tenait debout sur ses pattes !
Mais qu'les œufs aient des pieds ou non,
Je réussirai, j'en répons !

Refrain

III

Mieux vaut s'amuser, je le crois,

Avec un œuf qu'avec des poules !
On peut rouler l'œuf sous les doigts
Mais la poul' c'est elle qui vous roule !
On peut économiquement
Gober un œuf sur tout le globe
Mais ça coût' plus cher certain'ment
Quand c'est une poul' que l'on gobe !
Loin des poul's moi, je vis sans bluff,
Entre ma femme et mon œuf !

Refrain

IV

Il faut êtr' bien équilibré
Pour mettre un œuf en équilibre,
Jamais un déséquilibré
N'évit'ra le déséquilibre !
Mais étant très équilibré
Je vaincrai le déséquilibre ;
Mon œuf est déséquilibré
Mais moi j'ai tout mon équilibre !
En persévérant sans faiblir,
Je suis certain d'aboutir !

Refrain

V

Mon cerveau a pu concevoir
Le projet le plus grandiose,
Mais mon œuf à tous fera voir
Qu'il n'est pas de petites-choses !
Si je découvre un monde neuf,
On dira : Colomb fut unique !
Il a fait t'nir debout un œuf...

Et a découvert l'Amérique !
Être à la fois modeste et grand,
C'est ce que mon œuf vous apprend !

Refrain

Un œuf a deux bouts :
L'un en d'ssus et l'autre en d'ssous,
Et moi je cherche avant tout
À le fair' tenir debout.
D'abord sur le bout du d'ssous
Et si ça n'tient pas du tout
Alors sur son autre bout
En mettant le d'ssus en d'ssous !

M^{me} Colomb. – Tu ferais mieux de t'acheter un bilboquet, c'est moins grotesque et plus scientifique !

COLOMB, *essayant d'équilibrer son œuf*. – Chut ! je crois que... (*L'œuf retombe.*) Non, c'est encore raté... Oh ! mais j'y arriverai !... C'est passionnant !

M^{me} COLOMB. – C'est ridicule ! Je ne sais pas d'où tu peux bien tenir cette passion pour les œufs ? Ce n'est pas de tes parents, ils étaient cardeurs de matelas.

COLOMB. – Oui, ils s'occupaient de matelas et moi de matelots.

M^{me} COLOMB. – Jusqu'à ta caravelle que tu as baptisée *L'Œuf-à-Voiles*. C'est un défi au bon sens !

COLOMB. – Mais pas du tout, bobonne, c'est très logique au contraire. Tu n'as jamais remarqué la ressemblance entre un navire et un œuf ?

M^{me} COLOMB. – Deviens-tu fou, Christophe ?

COLOMB. – Pas du tout ! De quoi est composé un œuf ?

M^{me} COLOMB. – D'une coque, de jaune et de blanc, par-bleu !

COLOMB. – Eh bien ! mon navire est absolument pareil ; avec son pavillon espagnol jaune, ses voiles blanches et sa coque, ça fait exactement la coque, le jaune et le blanc, comme un œuf !

M^{me} COLOMB. – Tu n'as pas la fièvre ?

COLOMB. – Mais, si j'ai baptisé ma caravelle *L'Œuf-à-Voiles*, c'est pour une raison plus sérieuse. C'est à cause de ma dernière invention. Tu n'ignores pas que j'ai fait emboîter la coque de mon navire dans un énorme coquetier d'acier, pour le protéger des récifs...

M^{me} COLOMB. – Je ne discute pas ton invention, elle est pratique, je le reconnais. Mais enfin tu aurais pu ne pas appeler la carapace protectrice de ta caravelle, un coquetier. C'est grotesque !

COLOMB. – Mais puisque c'est pour y mettre la coque, comment fallait-il l'appeler ?

M^{me} COLOMB. – Je ne sais pas, moi... une cuirasse... Un cuirassé... oui, un cuirassé, tiens ça ne fait pas mal, un cuirassé...

COLOMB. – Ta ! ta ! ta ! les navigateurs de l'avenir appelleront s'ils veulent mon invention, un cuirassé ; moi je suis un homme simple et logique ; mon navire a une coque et je mets sa coque dans un coquetier : voilà ! (*Il prend son porte-voix et hurle.*) Mathurin !!

M^{me} COLOMB, *sursautant*. – Es-tu stupide ! tu m’as fait peur !

COLOMB. – J’appelle Mathurin.

M^{me} COLOMB. J’entends bien, je ne suis pas sourde !

(Mathurin entre.)

COLOMB, *à Mathurin*. – Le capitaine et le second que j’ai engagés l’autre jour pour commander sous mes ordres ne sont pas encore arrivés ?

MATHURIN. – Non, mon amiral, mais voici deux lettres qu’on vient de porter de leur part.

COLOMB. – Tonnerre de Cadix ! Je parie qu’ils ne veulent plus partir !

MATHURIN. – Encore deux qui se dégonflent, c’est sûr !

COLOMB, *après avoir lu les lettres*. – C’est bien ça ! Ils s’excusent, les lâches ! Ils ne partent pas ! Cette défection à la dernière minute est catastrophique !

M^{me} COLOMB. – Sans capitaine, tu ne peux t’embarquer, Christophe ! Je ne te vois pas, distrait comme tu l’es, commandant tout seul ta caravelle !

COLOMB. – C’est évident ! Moi, je suis surtout un homme de science. Ce qu’il est convenu d’appeler un cerveau. Sorti de mes recherches scientifiques...

M^{me} COLOMB. –... et de ton œuf, tu es incapable de commander une manœuvre !

COLOMB. – Mon cerveau bourré de science ne peut s’astreindre à ces besognes subalternes. Au fond, j’ai toujours été

plus savant que militaire. Je suis ce qu'il est convenu d'appeler...

M^{me} COLOMB. –... oui, on le sait. En attendant, te voilà en panne.

COLOMB. – Il faut absolument que je trouve tout de suite un capitaine et un second... oui... mais où?... Je vais jusqu'au port, je vais voir... (*Il se dirige vers la porte.*)

MATHURIN. – Ah ! mon amiral, j'oubliais. Il y a là dans l'antichambre un homme qui désire vous parler. Un drôle de type, entre parenthèses...

COLOMB. – Je n'ai pas le temps ! Qu'est-ce qu'il veut ?

MATHURIN. – Il m'a dit que c'était pour s'engager à votre bord. J'ai eu beau lui répéter que l'équipage était au complet, il s'est obstiné...

COLOMB. – Mais il ne l'est plus, au complet, l'équipage ! Il ne l'est plus ! Fais entrer cet homme ! C'est peut-être la Providence qui l'envoie (*À sa femme.*) Séraphina, pendant que je reçois cet homme, tu seras bien gentille de regarder dans ma chambre si tu ne trouves pas ma boussole, je ne sais plus où elle peut être...

M^{me} COLOMB, *sortant*. – Ah ! quel homme ! Il perd ses lunettes ! il perd sa pipe ! il perd sa boussole !... Ah ! là là ! là ! là ! là !

(*Elle sort.*)

CHAPITRE III

UN MARIN D'EAU... DE LESSIVE

COLOMB, à *l'Homme-qui-entre*. – Entrez, mon ami, entrez ! Vous tombez à pic ! Vous venez vous engager à mon bord ?

L'HOMME-QUI-ENTRE. – Oui, mon amiral... je venais voir si vous n'aviez pas besoin d'un capitaine ?

COLOMB. – D'un capitaine ?... C'est la Providence, je le disais bien ! Ah ! vous ne craignez pas la mer, ni les aventures, vous, au moins ! C'est très bien !

LE CAPITAINE. – Oh ! non, mon amiral ! J'adore la mer ! Je rêve d'aventures ! la mer ! l'immensité mugissante ! Ah ! oui, je l'aime la mer !... Malheureusement, je ne l'ai jamais vue...

COLOMB. – Comment ! Vous ne connaissez pas la mer ?

LE CAPITAINE. – Pas encore. C'est pour la connaître que je suis venu vous trouver. Fils d'un patron de bateau-lavoir parisien et d'une écaillère portugaise, mes parents rêvaient pour moi la glorieuse carrière de marin.

COLOMB. – Et ils vous envoyèrent naturellement à l'École navale ?

LE CAPITAINE. – Non. Ils me firent suivre, à domicile, des cours de navigation par correspondance.

COLOMB. – Tonnerre de Barcelone ! C'est par correspondance que vous avez appris à naviguer ?

LE CAPITAINE. – Oui, mon amiral. Mais j’avais la vocation. Au bout de douze ans de cours de navigation par correspondance, je reçus de mon professeur le brevet de capitaine. Pendant toute la durée de mes études maritimes, afin de m’habituer à l’odeur vivifiante du large, ma mère me faisait ouvrir chaque jour, toutes les huîtres commandées par la clientèle. De plus, pour me familiariser avec le bruit des vagues, je passais des heures entières avec deux coquillages attachés aux oreilles. J’étais donc fin prêt pour m’embarquer, lorsque mon père, retombé en enfance, par suite d’un surmenage au jeu de loto, mourut de la coqueluche. Ma mère, folle de douleur, changea de sexe en vingt-quatre heures, et s’engagea dans la légion étrangère. Je restai seul au monde, avec un bateau-lavoir. Il me fallut renoncer à mes beaux rêves de navigation pour prendre la direction du bateau-lavoir amarré au bord de la Seine. Pendant quinze ans, j’ai commandé à bord du *Tigre-Royal*.

COLOMB. – À bord du *Tigre-Royal* ?

LE CAPITAINE. – C’était mon bateau-lavoir. Je l’avais baptisé ainsi, et je m’étais habillé en capitaine pour me donner l’illusion d’être un vrai marin. Pendant quinze ans, à travers vents et inondations, j’ai assumé la responsabilité écrasante de veiller au salut des braves ménagères qui lavaient leurs paquets de linge à bord du *Tigre-Royal*.

COLOMB. – J’ai besoin d’un capitaine, c’est évident... mais enfin vos états de services à bord d’un bateau-lavoir me paraissent un tantinet insuffisants pour partir à la découverte de l’Amérique.

LE CAPITAINE. – Insuffisants ?... (*Avec dignité.*) Ah ! mon amiral, si vous saviez... C’est surtout l’hiver, au moment des crues, que la tâche est difficile ! La tempête au large est une

chose dangereuse, certes, et ce n'est pas moi qui discuterai la valeur de mes collègues de la marine-mobile, mais le vaisseau de mer est libre, lui, entendez-vous bien, libre !... La vague peut le faire danser, le cahoter, il est libre ! Tandis que le bateau-lavoir enchaîné au quai doit combattre comme un lutteur à qui l'on aurait attaché les pieds ! Ah ! la marine-immobile a bien ses dangers aussi, croyez-moi.

COLOMB, *à part*. – Il est un peu exalté, mais courageux ! (*Haut.*) Si seulement vous aviez commandé un bateau-mouche, je pourrais peut-être... mais la marine-immobile... pour découvrir l'Amérique !...

LE CAPITAINE. – Mais j'ai mon brevet de capitaine, ne l'oubliez pas. En apprenant que vous alliez partir à la découverte de l'Amérique, je n'ai pu résister à ma vocation de toujours. J'ai cédé mon bateau-lavoir, et me voici prêt à affronter à vos côtés les périls de ce glorieux voyage !

COLOMB. – Évidemment, vous ne manquez pas de courage... Beaucoup de marins de métier n'osent pas tenter cette grande aventure. Seulement, ces cours de navigation par correspondance me font encore hésiter...

LE CAPITAINE. – Ne craignez rien. J'ai toujours dans ma poche, pour le consulter en cas de besoin, mon « Petit-Manuel-de-Navigation-pratique-en-trente-leçons ».

COLOMB. – Oh ! après tout, je n'ai pas l'embarras du choix ! Il me faut un capitaine à tout prix. Parce que moi, voyez-vous, je suis surtout un homme de science. Ce qu'il est convenu d'appeler un cerveau. Alors vous comprenez pour les menus détails du commandement... Allons, suivez-moi jusqu'à la caravelle, je vais vous signer votre engagement et vous présenter l'équipage.

LE CAPITAINE. – Oh ! merci, mon amiral !

COLOMB, *en sortant avec le capitaine*. – Ah ! Dites-moi, capitaine, avez-vous aussi appris à nager par correspondance ?...

(Ils sortent.)

M^{me} COLOMB, *entrant quelques minutes plus tard*. – Voilà la boussole, je l'ai retrouvée sur... Tiens, il n'y est plus...

(Elle pose la boussole sur le bureau.)

MATHURIN, *entrant*. – Madame, voilà la pipe de l'amiral, je viens de la retrouver.

M^{me} COLOMB. – Posez-la sur le bureau, l'amiral est sorti.

MATHURIN. – Oui, Madame, il vient de partir avec un blanchisseur.

M^{me} COLOMB. – Avec un blanchisseur ?

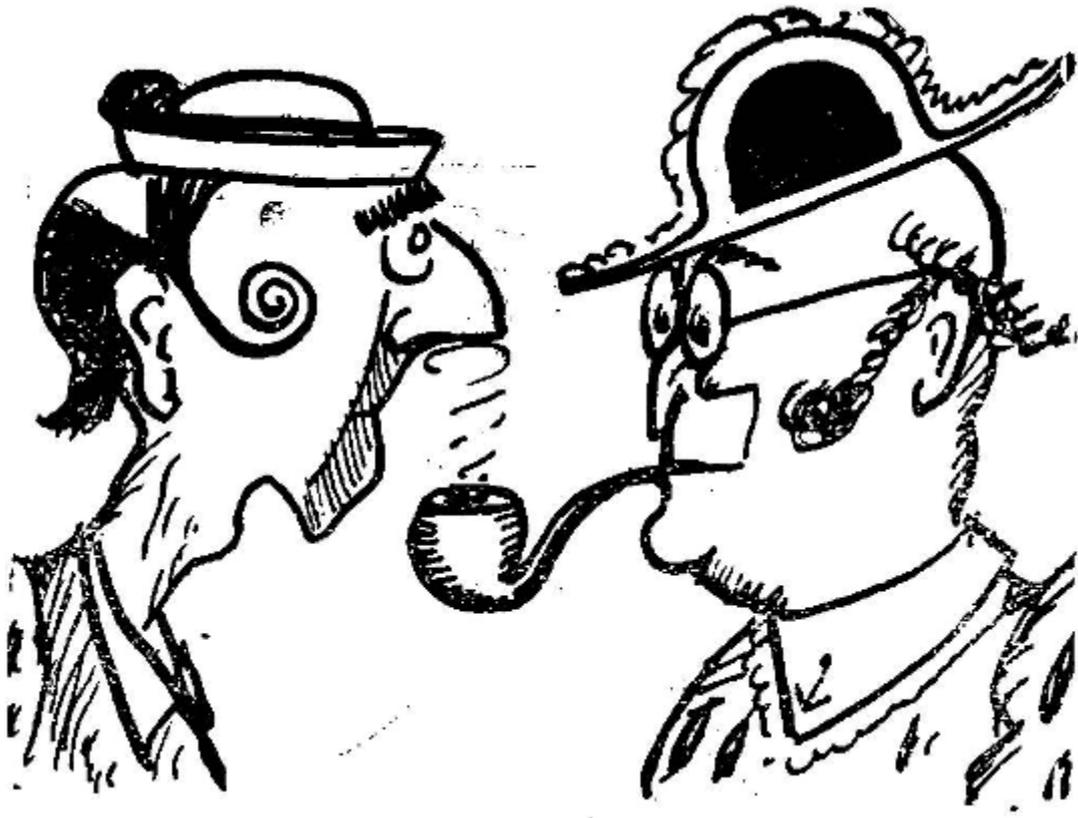
MATHURIN. – Oui, l'homme qui venait pour s'engager. J'ai entendu en partant, il parlait de son lavoir à l'amiral.

M^{me} COLOMB. – Il engage des blanchisseurs, maintenant ?

MATHURIN. – Dame ! le recrutement est difficile pour ce sacré voyage ! Tout le monde n'a pas confiance comme M^{lle} Colomba et votre serviteur.

M^{me} COLOMB. – Dites donc, Mathurin, et moi ? vous croyez que je n'ai pas confiance, moi ?

MATHURIN. – Madame m'excusera... mais... je croyais...



M^{me} COLOMB. – Oui, évidemment, comme ça, devant l'amiral, j'ai l'air de ne pas y croire, à sa découverte, mais c'est parce que j'enrage de le voir partir encore, courir les aventures à son âge. Mais, au fond, j'y crois, Mathurin, j'ai confiance en son génie ! J'y crois autant que lui... Mais n'allez pas lui répéter surtout, hein ?...

(Elle sort.)

MATHURIN. – Au fond, les femmes, même celles qui ont l'air le plus poison, pour ce qui est dû sentiment, ça comprend toujours ! Surtout les jours de départ !

(Il sort.)



CHAPITRE IV

MALAGAGA

(Colomba entre furieuse, suivie par Malagaga.)

COLOMBA. – À la fin, señor caballero, cesserez-vous de me suivre !... Jusque dans ma casa !... C'est du toupetos !...

MALAGAGA. – Voyons, chère doña Sol, ne reconnaissez-vous pas votre bel Arthuro de Malagaga ?

COLOMBA. – Señor, je m'appelle Colomba et je ne vous connais pas !

MALAGAGA. – Malagaga... Arthuro de Malagaga... Souvenez-vous, chère doña Sol... lorsqu'il y a huit jours je vous ai rencontrée sous la Puerta del Couranderos. J'ai tout de suite été subjugué par votre beauté blonde, et vous m'avez fait la gracia de ne pas me décourager.

COLOMBA, *à part.* – C'est un dingotos ! (*Haut.*) Mais, señor, vous vous trompez... je...

MALAGAGA. – Yo me trompe ?... Ah ! soleil de ma vie ! j'entends encore votre éclat de rire de Madona lorsque, pour la première fois, je vous ai dit mon nom.

COLOMBA. – Je comprends ça ! Comme nom de séducteur, je préfère Don Juan !

MALAGAGA. – Arthuro n'est pas mal non plus ! C'est mon petit nom pour les dames. Mais je vais vous expliquer, ma doña Sol, la noble origine de mon nom de famille.

COLOMBA. – Oh ! ne vous donnez pas la peine...

MALAGAGA ; – Si, si, écoutez : au siège de Castagnetta, un de mes ancêtres, cerné dans son armoire à glace par l'ennemi et n'ayant pour arme qu'une tête-de-loup et un casse-noisettes, réussit à tailler en pièces le terrible régiment des « Sourds-à-pompons » !

COLOMBA, *surprise*. – Des Sourds-à-pompons ?

MALAGAGA. – Oui, un régiment spécialement composé de soldats atteints de surdité native, et par conséquent extrêmement féroces.

COLOMBA. – Pourquoi ?

MALAGAGA. – Parce qu'ils frappaient comme des sourds ! Après cet épisode glorieux, le roi sacra mon aïeul marquis de Malaga. Mais comme le roi était bègue, il prononça : « Malagaga ». Par déférence pour le souverain, à partir de ce jour, tous les courtisans prononcèrent aussi Malagaga, et notre titre de noblesse fut inscrit à l'armorial avec la prononciation royale... Et voilà pourquoi je m'appelle Arthuro de Malagaga. Voilà !

COLOMBA. – C'est très intéressant, mais je ne vous retiens pas, señor, et...

MALAGAGA. – Vous le croirez si vous voulez, señorita, malgré notre physique avantageux, nous n'avons pas de chance en amour dans la famille des Malagaga.

COLOMBA. – Oh ! je le crois sans peine...

MALAGAGA. – Yo ne sais pas à quoi cela tient, c'est oune fatalita ! L'amour est catastrophico chez les Malagaga. Tenez, mon arrière-grand-père, Taupino de Malagaga, était beau

comme Adonis. C'était tout mon portrait – mais il était tellement myope – comme moi également – qu'il prenait facilement une tabatière pour un édredon. Par coquetterie – comme moi aussi – il ne portait jamais de lunettes. Eh bien ! savez-vous ce qui lui arriva ?

COLOMBA. – Non, mais...



MALAGAGA. – Taupino de Malagaga tomba amoureux d'une jeune fille, fit la cour à une seconde et en épousa une troisième, en croyant que c'était toujours la même !

COLOMBA. – Ma foi, señor, je crois que vous commettez aujourd'hui la même erreur que votre ancêtre !

MALAGAGA. – Non, non, ma belle doña Sol ! Je ne me trompe pas, moi ! Vos adorables yeux bleus et vos angéliques cheveux blonds sont à jamais gravés dans mon cœur.

COLOMBA. – Achetez des bésicles, señor !

MALAGAGA ! – Ta ! ta ! ta ! Chère doña Sol ! ne croyez pas me décourager en essayant de dépister mon amour ! Les Malagaga sont malheureux en amour, mais ils sont fidèles, opiniâtres même !

COLOMBA. – C'est tout à fait touchant, señor de Malagaga, mais je ne suis pas celle que vous croyez et... mais voilà mon parrain... Filez donc !

COLOMB, *entrant.* – Qui est cet homme ?

COLOMBA. – Parrain... c'est...

COLOMB. – Ah ! oui... C'est pour un engagement, je parie...

COLOMBA. – Sans doute... oui, je pense, parrain (*Sortant.*) Tant pis, qu'il se débrouille ! Quel cramponos !

(*Elle sort.*)

COLOMB. – Vous tombez bien, vous aussi, j'ai encore quelque défection. Vous voulez vous engager ?

MALAGAGA. – Oh ! oui, señor, m'engager solennellement, officiellement. Je veux traverser l'Océan de la vie avec elle, si belle, si belle !

COLOMB, *à part.* – Diable ! il a l'air emballé sur ma caravelle ! Mais il a une drôle de touche pour un marin ! (*Haut.*) Connaissez-vous la mer ?

MALAGAGA. – La mère ?... Mon Dieu, non, pas encore... mais je serais très heureux de faire sa connaissance.

COLOMB. – (*À part.*) Décidément, ils sont tous pareils ce matin ! (*Haut.*) Comment vous ne connaissez pas encore le baiser brûlant et farouche de la mer ?

MALAGAGA. – Euh... non... non. (*À part.*) Mon Dieu ! il faut embrasser aussi la mère !

COLOMB. – Vous n’avez pas été encore secoué comme un fétu de paille dans son lit tumultueux ?

MALAGAGA, *à part.* – Dans le lit de la mère ?

COLOMB. – Vous ne connaissez pas ses enlacements fougueux lorsqu’elle est déchaînée et qu’elle semble vous attirer au plus profond d’elle-même ?...

MALAGAGA, *à part* – Les enlacements de la mère ! Quelle famille !

COLOMB. – Enfin ! je n’ai pas le droit de me montrer trop exigeant... Je n’ai pas grand choix. Beaucoup et même des plus braves reculent au moment de s’engager définitivement...

MALAGAGA, *à part.* – C’est sans doute à cause de la mère ! (*Haut.*) Oh ! mais moi, j’affronterai tout... les baisers farouches de la mère... ses enlacements fougueux... pour mériter cet engagement définitif...

COLOMB. – Parfait ! Vous êtes courageux, c’est l’essentiel ! Tenez, passez dans cette pièce, Mathurin vous fera signer les papiers.

MALAGAGA. – (*À part.*) Mathurin, ce doit être le notaire pour le contrat. (*Haut.*) Ah ! que je suis heureux ! Maintenant que la chose est réglée, permettez-moi de vous appeler papa !

COLOMB. – Papa ? Vous êtes fou ! Je sais bien que je suis un père pour mes hommes, mais pas de familiarité, s’il vous plaît ! Appelez-moi amiral, et rompez !

MALAGAGA, *en sortant*. – Amiral !... quelle drôle de famille ! Enfin, je vais épouser ma doña Sol ! C’est la première fois qu’un Malagaga aura été heureux en amour !

(Il sort.)

CHAPITRE V

LE COUP DE FOUDRE

COLOMB. – Il m’a l’air un peu fêlé celui-là aussi ! C’est la série !... Enfin, il sera toujours assez bon pour laver le pont et épousseter mon œuf. Tiens, voilà ma pipe et ma boussole ! Elles étaient sur mon bureau et je ne les avais pas aperçues tout à l’heure. Suis-je distrait !

MATHURIN, *entrant*. – Mon amiral, l’engagé que vous m’avez envoyé a l’air, sauf votre respect, un peu maboul ! Il appelle votre bonne doña Sol et il prétend que je suis un notaire.

COLOMB. – Fais-lui un engagement de mousse. C’est sans doute un simple d’esprit. Ce sera notre mascotte à bord. (*Il prend son œuf et cherche à l’équilibrer.*) Dès qu’il aura signé, conduis-le à la caravelle et équipe-le. Je passerai la revue de l’équipage avant le départ.

MATHURIN, *sortant, à part*. – Un blanchisseur ! un dingo ! Quel équipage, ma Doué !...

COLOMB, *s’amusant toujours avec son œuf*. Il me manque un second. Mais, basta ! à la mer comme à la mer ! On s’en passera ! (*Équilibrant l’œuf.*) Là... ça y est... non !... encore raté ! Oh ! mais j’y arriverai, je le sens !... C’est passionnant !

COLOMBA, *entrant*. – Parrain, j’ai retrouvé votre tabatière dans le panier à salade.

COLOMB. – Chère Colomba. (*Il l'embrasse.*) Je suis ému à la pensée que, pendant de longs mois, je ne verrai plus ma nièce chérie... mais si je découvre l'Amérique...



COLOMBA. – Oh ! vous la découvrirez, mon oncle, j'en suis sûre !

COLOMB. – Merci, mignonne, tes paroles me font du bien. Toi, au moins, tu n'as jamais douté de ton oncle.

COLOMBA. – Oh ! non, jamais, jamais ! Et savez-vous quel serait mon plus cher désir ?

COLOMB, – Je devine. Mais ne crains rien, lorsque j'aurai découvert l'Amérique, je serai riche, célèbre, et je te découvrirai alors un gentil petit mari.



COLOMBA. – Mais, parrain, ce n'est pas ça que je voulais dire. Non, mon plus cher désir serait de partir avec vous sur votre caravelle...

COLOMB, *ému*. – Brave petite ! Ah ! si tu étais un garçon, je t'emmènerais volontiers ! Mais une jeune fille à bord, c'est impossible !

COLOMBA. – Oh ! petit parrain adoré, pourquoi impossible ? Je suis aussi courageuse qu'un garçon, vous savez !... Allons, dites oui à votre petite Colomba ?... Vous verrez, je me rendrai utile à bord ! Tenez, je m'occuperai spécialement de rechercher votre pipe, votre tabatière et toutes les choses que vous perdez.

COLOMB, *riant*. – Oh ! alors, tu aurais certainement plus de travail que tout l'équipage réuni. Mais soyons sérieux ! N'insiste pas, Colomba, c'est impossible ! Et puis, il faut que tu restes ici pour tenir compagnie à ta pauvre tante. À propos, où est-elle, ta tante ? J'ai une chose importante à lui demander.

COLOMBA. – Ma tante est dans votre chambre en train de préparer votre valise. Voulez-vous que je l'appelle ?

COLOMB. – Non, non, ne la dérange pas. J'y vais. (*Il se lève et se dirige vers la porte.*) Figure-toi que j'ai perdu mes bretelles et mon testament. C'est très ennuyeux !... Mon testament surtout. Je l'ai perdu et recommencé six fois depuis hier ! Je passe mon temps à tester !

(*Il sort.*)

COLOMBA, *seule*. – Cher oncle ! J'ai bien senti qu'il avait le cœur gros de ne pouvoir emmener sa petite Colomba ! Ah !

je n'ai jamais regretté autant qu'aujourd'hui de ne pas être un garçon !

YVES, *entrant*. – Je vous demande pardon, Mademoiselle... la porte d'entrée était ouverte... je n'ai trouvé personne dans l'antichambre pour m'annoncer... et je me suis permis...

COLOMBA. – C'est moi qui m'excuse, Monsieur... mais la maison est bouleversée depuis ce matin, à cause du départ de mon oncle... Mais que désirez-vous, Monsieur ?...

YVES. – L'amiral pourrait-il me recevoir ? J'arrive à la dernière minute, je le sais, et je tremble qu'il soit trop tard... Excusez-moi, Mademoiselle, de paraître ainsi ému devant vous, mais songez, qu'enthousiasmé par le grand projet de Christophe Colomb, j'ai donné ma démission de lieutenant de vaisseau français, pour essayer de me faire engager par l'illustre navigateur ! J'ai brûlé les étapes, craignant d'arriver trop tard, mais à présent une terrible angoisse me serre le cœur... l'équipage est peut-être au complet ?

COLOMBA. – Je ne crois pas, Monsieur. Beaucoup de marins, craignant les périls de cette grande aventure, ont fait faux-bond à la dernière minute.

YVES. – Les lâches ! Mais c'est justement cette aventure, unique, formidable, sans pareille dans la marine de tous les siècles que je brûle de tenter sous ses ordres ! Ah ! Mademoiselle ! plutôt que de ne pas être engagé, j'accepterai, je le jure, le poste de simple gabier à bord de la caravelle !

COLOMBA. – Ah ! Monsieur, vous, au moins, vous avez confiance en mon oncle ! Qui dois-je lui annoncer ?

YVES. – Yves Paimpol, lieutenant de la marine française. Mais avant, Mademoiselle, veuillez excuser mon exubérance, mais, lorsque j'aime ou admire quelqu'un je ne puis maîtriser mes sentiments.

COLOMBA. – Oh ! Monsieur, non seulement je vous excuse, mais je vous approuve de tout mon cœur. On n'admira jamais assez mon oncle ! C'est un grand savant ! un homme unique ! un génie de la navigation !

YVES. – Un marin sans pareil !



COLOMBA. – Un explorateur sans égal !

YVES. – Et dire que vous avez l'honneur, le bonheur d'être la nièce d'un tel homme ! Ah ! que je voudrais être son neveu !

COLOMBA. – Ah ! moi aussi, Monsieur !

YVES. – Son neveu ?

COLOMBA. – Oui, pour l’accompagner dans son grand voyage ! Mais, hélas ! je ne suis qu’une jeune fille ! Une simple jeune fille...

(Émue, elle s’essuie les yeux.)

YVES. – Oh ! ne pleurez pas, Mademoiselle ! *(Il fixe, ému, Colomba qui le fixe également avec émotion. Soudain Yves porte la main à son cœur).* – Aïe !!

COLOMBA, *portant également la main à son cœur.* – Aïe !!

YVES. – Qu’avez-vous, Mademoiselle ?

COLOMBA. – Qu’avez-vous, Monsieur ?

YVES. – Pardonnez-moi, c’est fou, c’est fantastique ; mais tout à coup, pendant que je vous regardais... j’ai senti... là... un drôle de petit choc au cœur...

COLOMBA. – Moi aussi... Excusez ma hardiesse, j’ai ressenti aussi... pendant que vous me regardiez... un étrange petit choc ici.

YVES. – Et, brusquement, irrésistiblement, un sentiment d’une douceur infinie a fait tressaillir mon âme... je n’ose vous l’avouer... et pourtant... je vous aime !

COLOMBA. – Ah ! Mon Dieu ! Que se passe-t-il ? C’est étrange ! sommes-nous ensorcelés ?... Ce sentiment...

YVES. – Vous aussi ?...

COLOMBA. – Oh ! je suis confuse ! j’ai honte... je ne m’explique pas... C’est diabolique ! Santa Madona ! Nous sommes envoûtés d’amour !

YVES. – Non, non ! je comprends tout ! Ce n'est pas diabolique ! C'est tout naturel, au contraire !

COLOMBA. – Tout naturel ?

YVES. – Oui, c'est un phénomène bien connu, mais que je croyais être une chimère, une invention de poète. C'est le coup de foudre !

COLOMBA. – Le coup de foudre ! Moi aussi j'ai entendu parler... Le coup de foudre ! Serait-ce possible !

YVES. – N'en doutez pas, ma bien-aimée !

(*Sonore.*)

DUO DU COUP DE FOUDRE

I

YVES

Un jour, Cupidon en fureur
De ne pouvoir tous nous atteindre
Avec ses flèches en plein cœur,
À Jupiter alla se plaindre.
Celui-ci lui dit en riant :
La chose est facile à résoudre,
Tu pourras une fois par an
Prendre ma redoutable foudre.
Mais au lieu de tuer, ma foudre entre tes mains
Dans un éclair fera le bonheur des humains.

Refrain, ensemble

C'est le gentil coup de foudre de l'amour,
Qui nous frappe un jour
Et dont le premier choc nous révèle

Que celui qu'on attendait
Que celle dont on rêvait
C'est justement lui, justement elle !
Pas besoin de longs discours, ni de serments
Le coup de foudre nous fait subitement
Instantanément,
Électriquement,
Dans un accord parfait,
Deviner qu'on est fait
Pour être amants !

Nous ne connaissons même pas nos petits noms,
Mais je vous aime, vous m'aimez, nous nous aimons !

Zig-zag, zig-zag, zig-pan-pan !
Nous avons reçu en même temps
Zig-zag, zig-zag, zig ! pan !
Le coup de foudre à bout portant !
Vlan !

II

COLOMBA

Pour se protéger de ses coups
Il n'est pas de paratonnerre,
Le doux éclair frappe partout
Garçons et filles sur la terre !
Plus le couple est jeune et gentil
Plus rapidement il attire
L'amoureuse foudre sur lui
Et Cupidon a le sourire !
À pied, à cheval, en voiture ou en métro,
Quand on est foudroyé, l'on s'adore aussitôt !

Refrain, ensemble

C'est le gentil coup de foudre de l'amour,
etc., etc...

YVES. – Oh ! que je suis heureux, ma... ma...

COLOMBA. – Colomba.

YVES. – Oh ! l'adorable nom ! qui me permettra d'associer dans mon cœur l'homme que j'admire le plus au monde et celle que j'adore entre toutes les femmes ! Dites, ma Colomba aimée, tout à l'heure, vous regrettiez de ne pas être un garçon. Le regrettez-vous toujours ?

COLOMBA. – Non, Yves, mais je cours prévenir mon oncle de votre visite. (*Arrivée à la porte, elle se retourne vers Yves.*) C'est permis d'envoyer un petit baiser, quand on a reçu le coup de foudre ?

YVES. – Je pense bien !

COLOMBA. – Alors, tenez ! (Elle lui envoie un baiser). C'est égal, ce que ça peut transformer une jeune fille d'avoir été foudroyée !

(*Elle sort.*)

YVES, *envoyant des baisers vers la porte.* – Je crois rêver !... C'est trop beau ! Pourvu que je ne m'éveille pas !...

MATHURIN, *entrant.* – Mon amiral, je... (*Apercevant Yves.*) Ah ! ma Doué ! Est-ce possible !... vous ?... C'est vous, mon lieutenant ?

YVES. – Mathurin ! Toi ici !... Oh ! je dois rêver, certainement !

MATHURIN. – Eh ! mille sabords ! non, vous ne rêvez pas ! Mais c'est un beau rêve, malgré tout, de vous retrouver, mon lieutenant, après des mois qu'on avait boulingué loin l'un de l'autre.

YVES. – C'est vrai, mon vieux Mathurin, depuis que nous servions ensemble à bord du *Chilpéric*, bien des jours se sont écoulés ! Et tu es venu en Espagne pour partir avec Christophe Colomb ?

MATHURIN. – Vous pensez bien que ce n'est pas pour me faire toréador que je suis dans ce pays ! Mais vous arrivez comme « nasse en carène », comme dit le proverbe !... Il nous manquait un second.

YVES. – Parfait ! J'arrive bon premier pour être second !

MATHURIN. – Dommage que vous ne soyez pas arrivé une heure plus tôt. L'amiral, pressé par le départ, a été obligé d'engager un drôle de capitaine ! C'est comme l'autre Olibrius que l'amiral a enrôlé comme mousse, c'est un piqué de première zone, je vous le recommande. Quand je lui ai donné son costume, il m'a demandé si c'était pour se marier avec sa doña Sol qu'il fallait s'habiller en marin. Ah ! comme équipage, ce n'est pas dans une dunette, je vous le promets !... Mais voici l'amiral !...

COLOMB, *entrant*. – Ma nièce m'a expliqué le but de votre visite, lieutenant. Je suis flatté qu'un vaillant officier français soit venu spécialement en Espagne pour s'engager à bord de ma caravelle. Je regrette seulement que vous soyez arrivé un peu trop tard.

YVES. – Trop tard !... Votre équipage serait-il au complet ?... Je croyais que...

COLOMB. – Non, trop tard pour accepter le poste de capitaine que je me serais fait un plaisir de vous offrir. Malheureusement, j'ai été obligé d'engager une sorte de marin d'eau de lessive, qui a appris la navigation par correspondance !... Enfin, il a son brevet de capitaine... et son engagement est signé. Tant pis !... je vous demanderai, par exemple, de le conseiller discrètement pendant la traversée.

YVES. – Comptez sur moi, amiral.

COLOMB. – Mathurin va établir votre engagement. (*À Mathurin.*) Conduis le lieutenant jusqu'à la caravelle, tu lui présenteras l'équipage et vous reviendrez tous ici me prendre pour le grand départ. (*À Yves.*) Je ne veux pas partir seul de chez moi à cause de la foule qui m'attend dans la rue pour m'acclamer. Ça me gênerait. Tandis qu'en groupe, je passerai inaperçu.

YVES, *sortant avec Mathurin, à part.* – Modeste comme tous les héros ! À tout à l'heure, mon amiral !

(*Ils sortent*)

COLOMB. – À présent, mon équipage est au complet. Il me plaît ce jeune homme, il a l'air brave et loyal. Quel dommage qu'il ne soit pas arrivé plus tôt !... Enfin !...

CONCEPCION, *entrant.* – Mon amiral, il y a là un monsieur qui insiste pour être reçu.

COLOMB. – Mon équipage est au complet. Je ne reçois plus.

CONCEPCION. – Ce n'est pas un marin, il m'a dit qu'il désirait vous voir pour une affaire de commerce très importante.

COLOMB. – C'est bon ; faites entrer.

CHAPITRE VI

L'EXPORTATEUR IMPRÉVU

PHILIDOR, *introduit par Concepcion*. – M'sieur l'amiral, j'ai bien l'honneur...

COLOMB. – Veuillez vous asseoir, Monsieur.

PHILIDOR. – Permettez d'abord que je me présente. On connaît les usages, Philidor Friture, plus connu à Paris sous le nom de Monsieur Philidor.

COLOMB. – Ah ! vous venez de Paris !

PHILIDOR. – Non. J'ai une succursale à Madrid, où je suis honorablement connu sous le nom de señor Frituros.

COLOMB. – Soyez bref, je vous prie. Je pars découvrir l'Amérique dans une heure sur ma caravelle.

PHILIDOR. – C'est justement rapport au départ de votre « caramelle », comme vous dites, qu'il faut que je vous cause. Quand j'ai appris votre combine d'aller découvrir l'Amérique, j'ai dit à Madame – Madame, c'est mon épouse, mais on l'appelle Madame dans notre commerce – j'ai dit à Madame : « Mais ce Colomb c'est un mec qu'a pas les foies, et si son truc de découverte n'est pas un bobard à la noix, si ça colle, quoi, ça peut avoir du bon pour l'exportation ».

COLOMB. – Excusez-moi, Monsieur, de ne pas saisir toutes les finesses et de votre belle langue, mais je crois comprendre cependant que vous me demandez d'exporter à La

Mecque des pâtés de foie, des buvards, des noix et de la colle ?...



PHILIDOR, *à part*. – Il n’entrave que pouic quand on cause français ! (*Haut.*) Mais non, mon amiral, tout ça c’est des façons de causer. Ce qui m’intéresse, moi, comme commerçant, c’est votre découverte de l’Amérique.

COLOMB. – Il est certain que si je réussis, cela pourra créer des débouchés importants au commerce et à l’industrie européens.

PHILIDOR. – C’est bien ce que j’ai dit à Madame.

COLOMB. – Mais, jusqu'à présent, je dois vous l'avouer, presque personne ne croit à la réussite de mon projet. Vous êtes même le premier commerçant – et j'en suis ému – qui semble comprendre toute l'importance de ma future découverte !

PHILIDOR. – Oui, je sais, les trois quarts des gens vous prennent pour un tapé, sauf votre respect, mais faut pas vous en faire, c'est tous ballots et compagnie, c'est moi qui vous le dis ! Dès qu'un mec a de l'estomac, comme vous et moi, pour entreprendre de bath combines, ça c'est couru, y a toujours des jaloux et des snocks qui bavassent pour essayer de vous dégonfler ! Des propres à rien, quoi !...

COLOMB, *ému*. – Merci... vos paroles me font du bien.

PHILIDOR. – Comme je le disais à Madame : au jour d'aujourd'hui le monde est routinier et les commerçants voient les affaires en petit. Moi, c'est pas pour me vanter, m'sieur Christophe, mais j'ai du flair et j'vois grand, tout c'qu'y a d'grand ! Aussi, dès que j'ai appris vos préparatifs de départ, il m'est venu une idée pépère. Faut vous dire que Madame et moi nous dirigeons une maison sérieuse à Paris, et comme les affaires marchaient bien, on a fondé une succursale à Madrid. Dame, je vois grand, j'suis ambitieux ! Alors, pour en revenir à mon idée, voilà, j'ai pensé que, si vous pouviez m'embarquer avec ma marchandise sur votre bateau, j'arriverais bon premier en Amérique pour ouvrir une autre succursale dans le Nouveau Monde. Vous parlez d'un filon !

COLOMB. – Je ne demanderais pas mieux, mais j'ai déjà une cargaison de castagnettes et de blanc d'Espagne. Je n'ai plus beaucoup de place dans ma cale.

PHILIDOR. – Dans la cale ? Vous rigolez, amiral ? Vous pensez pas que je vais défraîchir mon matériel en le faisant voyager à fond de cale ?

COLOMB. – Cependant... d'habitude les marchandises...

PHILIDOR. – Vous me faites marcher, m'sieur Christophe ! Vous n'allez pas dire que vous n'savez pas quelle sorte de marchandise, de colis je peux exporter ?

COLOMB. – Comment le saurais-je ?... Je ne suis pas sorcier...

PHILIDOR. – Mais puisque je vous répète depuis une heure que je dirige avec Madame deux « Maisons » !

COLOMB. – Oui, je sais bien, deux maisons de commerce...

PHILIDOR. – Ah ! ben, mon Colomb ! Moi qui vous prenais pour un mec dessalé ! Attendez, je vais vous mettre sur la voie, en douce !

(*Sonore.*)

I

Les maisons sont comme les fleurs
Il y en a de toutes sortes ;
Chacun' d'elles a son odeur
Plus ou moins douce ou bien forte
Ainsi les maisons d'finances
N'ont pas beaucoup de senteur
Car tout le mond' sait d'avance
Que l'argent n'a pas d'odeur
Moi, ma maison, c'est différent,
C'est comme une fleur de printemps !

Refrain, très sentimental

Au jardin d'amour
Quand viennent les beaux jours
On admire la rose
Éclore !
Ma maison est comme une fleur,
Tel un papillon butineur
L'amour s'y pose
Ma maison est comme une rose
Est close !

II

Un peu partout les maisons
Ont des port's et des fenêtres,
Des toits, des murs, des cloisons,
Et pour qu'on puiss' les r'connaître,
Ell's ont tout's des numéros
Mais pour repérer la mienne,
J'en ai mis un bien plus gros
Et j'ai fermé les persiennes.
On n' peut pas s'tromper, c'est certain
Et se croire' chez Félix Potin !

Refrain

Au jardin d'amour,
Quand viennent les beaux jours,
On admire la rose
Éclore !
Ma maison est comme une fleur,
Tel un papillon butineur
L'amour s'y pose.
Ma maison est comme une rose,

Est close !

III

Chaqu' jour en toutes saisons,
Madame reçoit sans manières
C'est un' maîtress' de maison
Tout ce qu'il y a d'hospitalière !
L'autr' soir au salon fin'ment
Le duc de la Ménopause
Lui dit : « C'est ici sûr'ment
L' dernier salon où l'on... ose ! »
C'est vous dir' qu'on a tout l' gratin
Tout l' gratin du bottin... mondain !

Refrain

Au jardin d'amour,
Quand viennent les beaux jours,
On admire la rose
Éclore !
Ma maison est comme une fleur,
Tel un papillon butineur
L'amour s'y pose.
Ma maison est comme une rose,
Est close !

PHILIDOR. – Eh bien ! avez-vous compris, maintenant, quel genre de commerce...

COLOMB. – Évidemment, c'est clair, vous êtes horticulteur, pépiniériste.

PHILIDOR. – Alors, vous n'avez pas compris l'allusion, comme on dit.

(*Il chante en martelant ses mots.*)

Ma maison est comme une rose
Est close !!
Est close !!
Est close !!

(*Parlé.*) Ma maison est close !... Maison close !

COLOMB. – Qu’entends-je ??? Vos maisons de commerce, ce sont... des maisons de femmes légères ?...

PHILIDOR. – Vous y êtes, bravo !

COLOMB. – Comment ?... Vous avez osé... à moi !... proposer une pareille cargaison !... Sortez, Friture !!

PHILIDOR. – C’est bon... c’est bon... je m’en vais. Mais c’est idiot de ne pas s’entendre... J’avais déjà trouvé le nom de ma succursale en Amérique : « Au Nouveau Demi-Monde » ! C’était trouvé, hein ? Ah ! vous me faites louper une belle affaire.

COLOMB. – Tonnerre de Cadix ! sortirez-vous enfin ?

PHILIDOR, *sortant*. – Ah ! pour un navigateur, vous l’encouragez bien, vous, l’exportation ! Salue !

(*Il sort.*)

COLOMB, seul. – Une cargaison de femmes de peu ! Ah ! pouah ! pouah !

CHAPITRE VII

DÉPART SONORE

M^{me} COLOMB. – Que se passe-t-il, Christophe ? Je t'entends crier jusque dans notre chambre.

COLOMB. – Ce n'est rien, bobonne. C'est fini. Un sale individu que je congédiais. As-tu préparé ma valise ?...

M^{me} COLOMB. – La voilà.

COLOMB. – Et mes bonnets de coton ? Les nuits sont peut-être fraîches en Amérique...

M^{me} COLOMB. – Ils y sont. Je n'oublie rien, moi !!

CONCEPCION. – Madame ! Madame ! Voilà tout l'équipage qui vient chercher les colis et Monsieur !

COLOMBA. – Mon oncle, voici votre testament, je l'ai retrouvé.

COLOMB. – Merci, mignonne. (*À sa femme.*) Je vais te le lire, tu verras que j'ai bien réglé les choses...

M^{me} COLOMB, *émue*. – Christophe !

COLOMB, *lisant*. – « Ceci est mon testament : Si je découvre le Nouveau-Monde et si je meurs avant de revenir à la maison, je lègue à ma très chère épouse, et à ma nièce chérie, l'Amérique et mon œuf dur.

« Fait à Palos, sain de corps et d'esprit et ceint de mon ceinturon.

« CHRISTOPHE COLOMB. »

COLOMBA. – Ah ! mon bon oncle !

M^{me} COLOMB. – Ah ! mon Christophe !

COLOMB. – Ne nous attendrissons pas. De la tenue, voilà l'équipage !

(Entrée de Mathurin, du capitaine, d'Yves, de Malagaga en mousse et des mousses.)

(Sonore.)

CHŒUR DES MOUSSES

Enfin, c'est le dernier voyage !
Nous somm's vannés, nous somm's flapis !
Nous venons chercher les colis
Et ce qui reste de bagages,
Les valis's, les mall's, les paquets
Qu'il emporte pour s'embarquer.

LE CAPITAINE, *d'une voix pâteuse*

Car lorsqu'on entreprend un tel voyage
Et qu'on n'a pas l' pied très marin
Il faut emporter comme breuvage
De l'eau d'mélisse et du Mandarin !

COLOMB

Prenons mon œuf, car j'appréhende
De l'oublier, que dirait-on
Si l'on voyait sans œuf Colomb,
Faut soigner sa légende !
Bobonn' fais m'en un p'tit paquet
Je l'emporte pour m'embarquer !

MALAGAGA

Moi je n'comprends rien à ce voyage,
C'est mon voyag' de noc' je crois
D'habitude ça s'fait après l'mariage !
Je n'y comprends rien du tout, ma foi !

COLOMBA

Mon oncle, ma peine est cruelle
Et pour mieux vous la témoigner,
Laissez-moi vous accompagner
 Jusqu'à la caravelle
Mais prenez avant ce bouquet
Prenez-le pour vous embarquer !
(Elle donne une fleur du bouquet à Yves.)

YVES

Ah ! puisque j'entreprends un tel voyage
 Ce sera mon porte-bonheur !
Ell' nous protégera des naufrages
Et nous fera revenir vainqueurs !

M^{me} COLOMB (*à Colomb*)

Tiens, tu oubliais tes bretelles
Tu vas perdre ton pantalon
Je t'accompagne aussi, Colomb
 Jusqu'à la caravelle
La foule en te voyant partir
Devant toi va se découvrir...

COLOMB, *emphatiquement*

Mais moi...
Mais moi...

Je vais découvrir l'Amérique !
Découvrir un monde nouveau !
Cette découverte historique
Fera du bruit dans Landerneau !
Parfois dans ma vie domestique,
Je n'découvrais pas mes brodequins,
Mais je vais découvrir l'Amérique
L'Amérique et les Américains !
Et c'est un' découverte cell' là,
Qui se pose un p'tit peu là !
Après ça on n' pourra plus dir'
Que je n' sais rien découvrir !

*(Colomb, sa femme, sa nièce et son équipage sortent de
la maison. La rue est noire de monde).*

UNE VOIX DANS LA FOULE

Si nous étions en Angleterre,
Je vous proposerais de faire
En son honneur : « Hip ! hip ! Hourrah ! »
Mais en Espagne je vous propose,
Et c'est à peu près la même chose,
De crier tous : « Viva ! viva ! »

LE PEUPLE

Viva ! viva !

Il va... il va...

Il va découvrir l'Amérique,
Découvrir un monde nouveau !
Cette découverte historique
Fera du bruit dans Landerneau !
Parfois dans sa vie domestique
Il n'découvrirait pas ses brod'quins,
Mais il va découvrir l'Amérique

L'Amérique et les Américains !

CHAPITRE VIII

LES PASSAGERS CLANDESTINS

Le pont de L'Œuf-à-Voiles, la caravelle de Colomb. Devant le grand mât, quatre tonneaux, sur chacun desquels on peut lire en grosses lettres « Morue salée ». Contre le mât, une grande caisse portant comme étiquette « Maquereaux en conserve ». L'équipage de L'Œuf-à-voiles, composé de matelots à faces sinistres, entonne un chœur joyeux.

(Sonore.)

CHŒUR DES MATELOTS RIGOLOS

I

Les matelots de la *Belle-Eugénie*
Depuis toujours ont la réputation
De n' pas engendrer la mélancolie
D'êtr' les plus gais de la navigation !
Mais à présent c'est nous qu'on les dégote,
Pour la gaîté nous les avons vaincus.
C'est nous qu'on est les loustics de la flotte,
Y a qu'à nous voir pour en êtr' convaincu !
Tous au refrain, les nouveaux, les anciens
Bien chaud ! bien gai ! bien parisien !

Refrain, d'une voix sinistre

Les matelots pompon ! pompon !
De *L'Œuf-à-Voiles*
Quand ils ont du pompon ! pompon !

Vent dans les voiles
Sont rigolos ! (*bis*)
Très rigolos ! (*bis*)
Excessivement rigolos !
Malheur à qui dirait l'contraire !
Nous lui ferions vit' son affaire !
À celui qu'aurait le culot
De n'pas nous trouver rigolos !
Car de tous les matelots les plus rigolos
C'est nous les plus rigolos matelots
Rigolos ! (*bis*)
Très rigolos ! (*bis*)
For-mi-da-ble-ment rigolos !

II

Nous n'avons pas de faces souriantes
Car les dangers ont endurci nos fronts.
Mais nous avons des âmes innocentes
Pleines d'azur, d'amour et de chansons !
Vrais « lous-de-mer », si nos têtes bougonnes
Gardent toujours l'impassibilité,
Pour la gaîté nous ne craignons personne,
C'est en dedans qu'est notre hilarité !
Tous au refrain, les nouveaux, les anciens
Bien chaud ! bien gai ! bien parisien !

Refrain

Les matelots pompon ! pompon !
De *L'Œuf-à-Voiles*
Quand ils ont du pompon ! pompon !
Vent dans les voiles
Sont rigolos ! (*bis*)
Très rigolos ! (*bis*)

Excessivement rigolos !
Malheur à qui dirait l'contraire !
Nous lui ferions vit' son affaire !
À celui qu'aurait le culot
De n'pas nous trouver rigolos !
Car de tous les matelots les plus rigolos
C'est nous les plus rigolos matelots
Rigolos ! (*bis*)
Très rigolos ! (*bis*)
For-mi-da-ble-ment rigolos !

COLOMB, *arrivant avec le capitaine*. – Bravo, mes amis !
J'aime la gaîté à mon bord (*À part.*) Ils sont hideux !

LE CAPITAINE, *à Colomb*. – Je me demande comment
vous avez pu engager un équipage aussi patibulaire ! C'est sû-
rement le rebut des ports !

COLOMB. – Oui, c'est du « tout-venant » ! Mais je n'avais
pas le choix. Personne ne voulait se risquer à tenter ma
grande aventure.

LE CAPITAINE. – Il faudrait peut-être les faire travailler un
peu.

COLOMB. – C'est juste. L'oisiveté est la mère de tous les
vices.

LE CAPITAINE. – Et le vice, amiral...

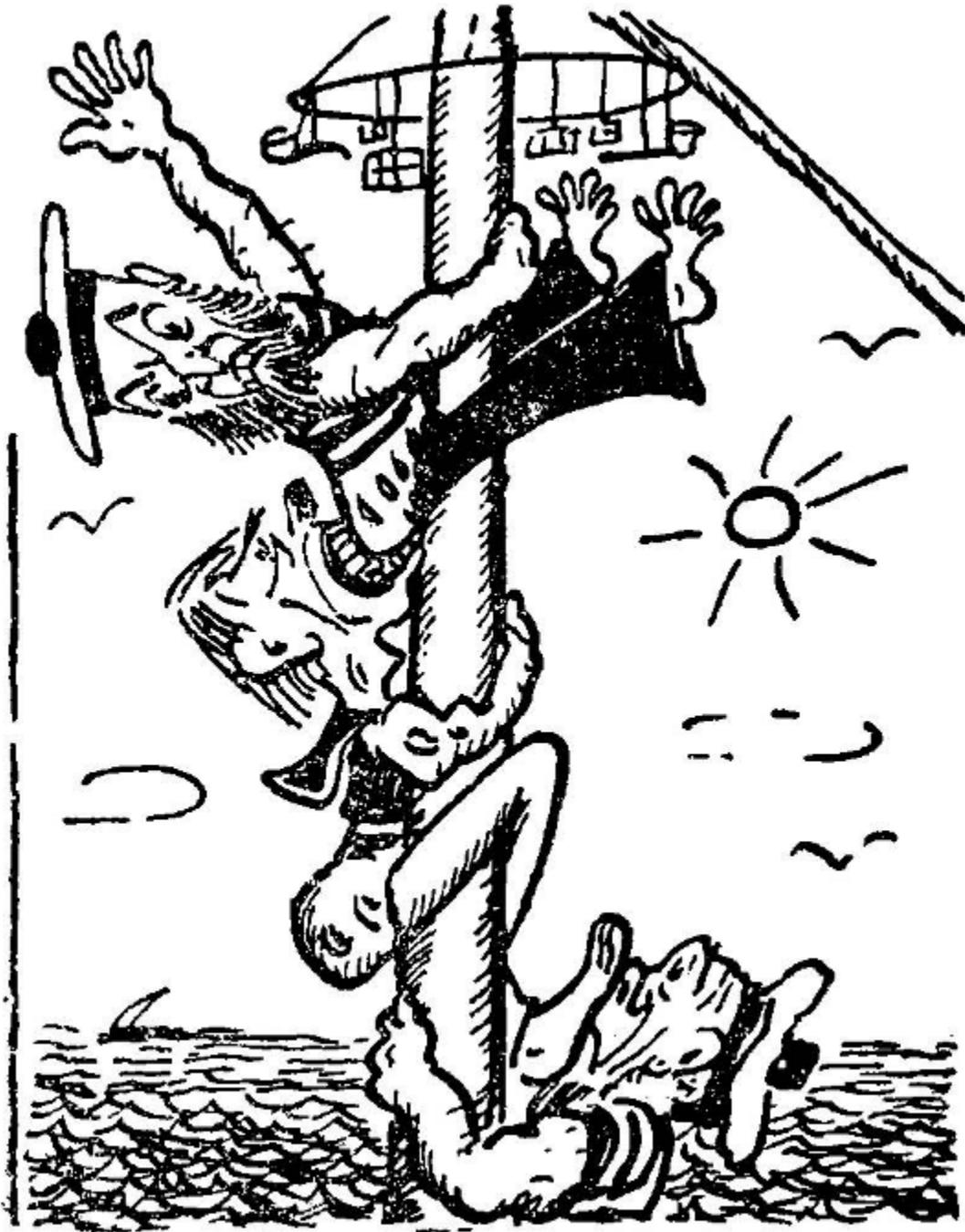
COLOMB. – Quel vice-amiral ?

LE CAPITAINE. – Non, je dis le vice, virgule, amiral.

COLOMB. – Ah ! oui ! le vice, virgule, amiral, j'ai saisi.

LE CAPITAINE. – Le vice est le fils de l'oisiveté.

COLOMB. – Oui, puisque l'oisiveté est la mère de tous les vices. Nous tournons dans un cercle vicieux ! Qu'est-ce que je pourrais bien leur commander de faire ? Voyons, cherchez capitaine, parce que moi, vous savez, pour les menus détails du commandement... j'ai autre chose en tête que la théorie... je ne me rappelle plus toutes ces babioles... Je suis ce qu'il est convenu d'appeler...



LE CAPITAINE. – Une cervelle.

COLOMB. – Non, permettez, un cerveau !

LE CAPITAINE. – Qu'est-ce qu'on pourrait bien leur commander ? Je vais consulter mon manuel.

MATHURIN, *bas, au capitaine*. – Inutile. Commandez-leur de larguer les voiles.

LE CAPITAINE. – C'est bien ce que je pensais. (*À Colomb.*) Commandez-leur de larguer les voiles.

COLOMB. – J'allais le dire. (*Dans son porte-voix.*) Messieurs, veuillez avoir l'obligeance de larguer les voiles, (*Au capitaine.*) Ce sont de fortes têtes, il vaut mieux les prendre par la douceur.

MATHURIN, *au capitaine*. – Dites-leur aussi de hisser le grand cacatois.

LE CAPITAINE. – C'est bien ce que je pensais. (*À Colomb.*) Dites-leur aussi de glisser sur le grand cacatoès.

COLOMB. – J'allais le dire. (*Se reprenant.*) Non, je n'allais pas le dire ! Qu'est-ce que vous me chantez, capitaine ?... glisser sur le grand cacatoès !... Est-ce que vous prenez ma caravelle pour un Luna-Park ?...

MATHURIN, *au capitaine*. – Hissez le grand cacatois.

LE CAPITAINE, à *Mathurin*. – Je sais... je sais... (*À Colomb.*) Hissez le grand cacatois.

COLOMB. – Je le savais. (*Dans son porte-voix.*) Messieurs, si je ne craignais pas d'abuser de votre complaisance, je me permettrais de vous demander de bien vouloir hisser le grand cacatois. (*Au capitaine.*) Et ensuite ?

LE CAPITAINE, à *Mathurin*. – Et ensuite ?

MATHURIN. – C'est tout.

LE CAPITAINE. – Je m'en doutais. (*À Colomb.*) C'est tout.

COLOMB. – Je le savais. Il faudra repasser votre manuel, capitaine. Vous me semblez avoir quelques défaillances de mémoire. Enfin, je viens de vous donner une petite leçon de commandement. Sachez retenir.

LE CAPITAINE, *montrant l'équipage*. – Ils n'ont pas l'air d'obéir rapidement, ces lascars !

COLOMB. – Oui. Ils n'ont pas l'air en train. Ah ! attendez. J'oubliais de leur dire le principal ! Une idée à moi pour les stimuler à grimper la mâture. Vous allez voir. (*Dans son porte-voix.*) Matelots, avant de partir, j'ai fait transformer les mâts du navire en véritables « mâts-de-Cocagne ».

LES MATELOTS. – Qu'est-ce qu'il raconte ?... Des « mâts-de-Cocagne » ?...

COLOMB. – Oui. J'ai fait accrocher à leurs sommets des paquets-surprises contenant des pipes, des cigares, du tabac, du rhum, des chiques... (*Les matelots s'élancent en se bousculant pour grimper aux mâts.*) C'est merveilleux ! Ils se battent à qui montera le premier ! Quelle ardeur au travail ! Avec de la douceur et de l'initiative, on obtient tout des hommes ! Ah ! mais, dites-moi, capitaine, qu'est-ce que je vois ! Il manque la moitié des voiles là-haut !

LE CAPITAINE. – Je vais vous expliquer, mon amiral. Tout à l'heure, je me suis aperçu, que les voiles étaient un peu sales, alors j'en ai fait descendre la moitié pour les mettre à la lessive...

COLOMB. – À la lessive ?...

LE CAPITAINE. – Oui, j'ai une bonne petite lessive en train.

COLOMB. – (*À part.*) Il se croit sur son « bateau-lavoir » ! (*Haut.*) Comment ! Vous arrêtez ma caravelle en pleine marche pour faire la lessive !! Il faut donner des ordres pour faire remonter les voiles et vivement ! (*Colomb se tourne vers le capitaine pour qu'il lui souffle le commandement.*) Eh bien ? j'attends.

LE CAPITAINE. – Ah ! c'est vrai. (*Il consulte son manuel.*) Remonter les voiles et vivement... remonter les voiles et vivement.

MATHURIN, *lui soufflant.* – Hissez les voiles toutes !

LE CAPITAINE. – C'est bien ce que je pensais. (*À Colomb.*) Hissez les voiles toutes.

COLOMB. – J'allais le dire. (*Dans le porte-voix.*) Hissez les voiles toutes. (*Au capitaine.*) Décidément, vous ne me paraissez pas très fort sur la manœuvre, capitaine ! J'ai entendu le gabier qui vous soufflait. Je n'aime pas ça !

LE CAPITAINE. – Mais vous-même... mon amiral...

COLOMB. – Moi, c'est différent, vous le savez ! J'ai trop de vastes projets en tête pour m'arrêter à ces vétilles... Je suis ce qu'il est convenu d'appeler...

LE CAPITAINE. – Une cervelle.

COLOMB. – Mais non, sapristi ! On se croirait au restaurant : une cervelle ! une !... Non, un cerveau ! (*Apercevant les tonneaux devant le mât.*) Et ces tonneaux de « morue salée »,

qu'est-ce qu'ils font là ? Ils devraient être à fond de cale ! Ça empeste ! (*S'approchant de la caisse de maquereaux en conserve.*) C'est comme cette caisse de « maquereaux en conserve », faites-la descendre aussi. Oh ! oh ! c'est étrange !... de la fumée qui sort de cette caisse !...

LE CAPITAINE. – C'est peut-être des maquereaux fumés ?

COLOMB. – (*À part.*) C'est lui qui me fait fumer ! (*Haut.*) Nous allons bien voir ! Faites ouvrir tout de suite cette caisse de « maquereaux-en-consève ».

(*Au même instant, le couvercle de la caisse s'ouvre tout seul et apparaît M. Philidor, le cigare aux lèvres.*)

PHILIDOR, *sortant de la caisse.* – Ne vous dérangez pas, ce n'est que moi !

COLOMB. – Philidor ! ici !... Damnation !!

PHILIDOR. – Excusez, m'sieur Christophe, mais j'ai pas pu me faire à l'idée de louper ma petite combine d'Amérique. Alors, j'ai refile la pièce à votre fournisseur de conserves, et j'ai emménagé en douce dans votre caravelle, avec tout mon petit monde. (*Frappant dans ses mains.*) Allons, Mesdames, vous pouvez vous montrer ! À présent, ça n'a plus d'importance.

(*Les couvercles des tonneaux se soulèvent et de chacun d'eux surgit une femme.*)

COLOMB. – Des femmes ! Ce bandit de marchand m'a fait passer des femmes pour des morues !

PHILIDOR. – Y vous a pas trompé d'beaucoup, allez ! Le reste est dans la cale avec Madame et la sous-maîtresse.

DES MATELOTS, *amenant Madame, la sous-maîtresse et quatre autres dames.* – Amiral, on a trouvé ces femmes cachées dans des tonneaux à fond de cale...

COLOMB. – Quelle situation. Ma caravelle est transformée en bateau de fleurs !!

MADAME. – Philidor, mon homme ! défends-nous ! Ces sales matelots se sont permis de nous chatouiller dans la cale...

PHILIDOR. – De quoi ?... de quoi ?... Le premier qui manque de respect à ces dames, je lui causerai d'homme à homme ! Compris, les gars ?... Et maintenant, mon amiral, permettez-moi de vous présenter Madame et ces dames.

(*Sonore.*)

CHŒUR DE CES DAMES

I

C'est nous qui somm's les jolies filles
Gracieus's, coquett's et gentilles.
Dans le couvent de Cupidon
Le jour, la nuit, nous attendons
Les pèlerins pas trop austères,
Qui viennent dans ce monastère
Prier derrière' ses volets clos
Des Vénus qui n'sont pas d'Milo.

II

Car si qu'on s'rait sans bras comme elle,
Ah ! que dirait la clientèle
Sans fair' des travaux de Romains
Nous avons besoin de nos mains

Comme on voit beaucoup d'monde, nous sommes,
Plutôt des Vénus de Mille-hommes !
Nous somm's sages et nous craignons Dieu,
Le Bon-Dieu, Madame et Monsieur !

MADAME

Oui, mais en plus de sa beauté
Chacune a sa spécialité !

LA SOUS-MAÎTRESSE

Pour le grand frisson,
C'est Manon !
Pour les baisers fous,
C'est Loulou !
Pour les p'tits chichis,
C'est la p'tit' Lily !
Pour les grands fla-flas,
C'est la grande Irma !
Pour l'amour sans frein, ni chaîn',
C'est Carmen !
Pour l'amour en catimini,
C'est Mimi !
Pour l'amour distingué
Ou bien à la désespéré,
C'est Aglaé !
Et pour l'amour exotique,
Et nostalgique
À la zoulou,
C'est Zouzou !

CHŒUR

C'est nous qui somm's les jolies filles, etc., etc...

COLOMB. – Quelle situation !... Je ne puis pourtant pas les faire jeter par-dessus bord ! C'est un supplément de poids pour ma caravelle...

PHILIDOR. – Oh ! le poids, ne vous en faites pas ! Ce sont des femmes légères !

LE CAPITAINE. – Je viens de consulter mon manuel. Si c'était un pirate, je pourrais le faire pendre à une vergue, mais un patron de... de...

MATHURIN, *lui soufflant*. – De bobinard.

LE CAPITAINE. – Je le savais, mais je ne voulais pas le dire. De maison fermée, le cas n'est pas prévu dans mon manuel... il n'y a rien à faire...

COLOMB, *montrant une boîte assez volumineuse que porte Madame*. – Qu'est-ce que c'est encore ? Un animal peut-être ?

PHILIDOR. – C'est notre lanterne.

COLOMB. – Votre lanterne ?

PHILIDOR, *ouvrant la boîte et en sortant une lanterne à gros numéro*. – Oui. Faut vous dire que je l'ai fait fabriquer avant de partir ? Comme ça, en Amérique, à peine débarqué, pas de perte de temps, je loue une tôle, j'accroche la lanterne et le boulot commence !

COLOMB. – Que va-t-on penser de moi en Amérique ?

MADAME. – On a mis dessus 22 *ter*, parce que monsieur Philidor et moi, nous tenons déjà le 22 à Paris et le 22 *bis* à Madrid. Deux maisons très bien, rien que de la clientèle choisie.

PHILIDOR. – C'est régulier. Notre succursale d'Amérique, ce sera le 22 *ter* !

CHAPITRE IX

L'IDIOT MOINS LE QUART

UN MATELOT, *accourant*. – Mon amiral ! il y a sûrement une bête dans le placard de votre cabine ! J'étais en train de balayer et, tout à coup, ça s'est mis à bouger et à crier dans le placard !

COLOMB. – Et tu n'as pas ouvert ?

LE MATELOT. – Il n'y avait pas de clé.

COLOMB. – Ah ! c'est vrai, je l'ai sur moi... Tiens, va ouvrir. C'est quelque pauvre chat qui se sera laissé enfermer.

LE MATELOT, *s'éloignant*. – Ah ! si c'est un chat, il doit être gros, par exemple !

MALAGAGA, *habillé en mousse, s'approchant de Manon*. – Enfin, ma doña Sol, je vous retrouve ! Je vous ai cherché partout sur ce maudit navire ! Impossible de vous trouver !

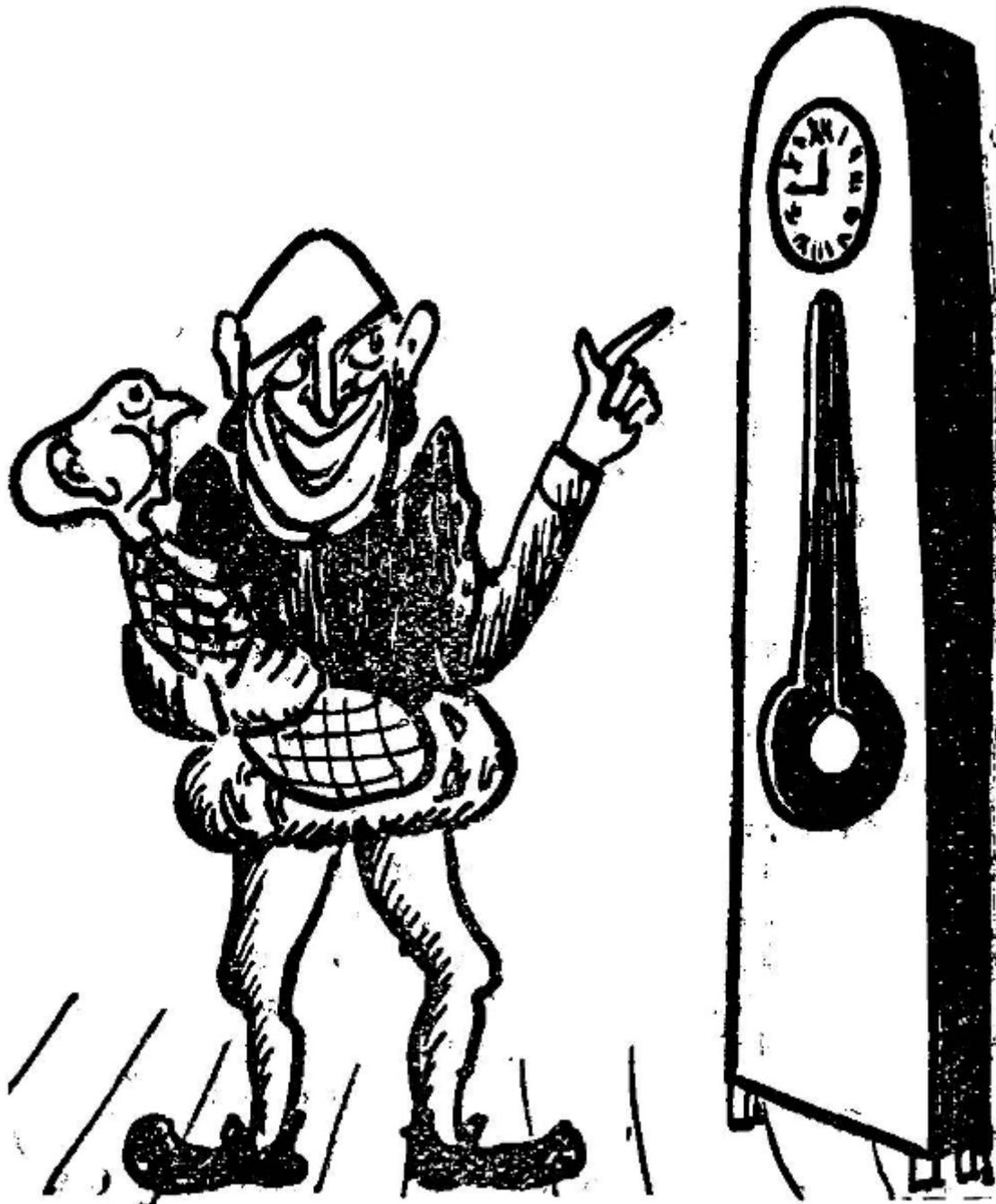
MANON. – Dis donc, t'es pas un peu piqué, mon p'tit !

MALAGAGA. – Ce qu'il y a de bizarre, ma doña Sol, c'est de faire notre voyage de noces avant le mariage. Enfin, c'est sans doute la volonté de votre oncle.

(Manon hausse les épaules et s'éloigne de Malagaga.)

YVES, *à Mathurin*. – Qu'est-ce que c'est encore que ce phénomène ?

MATHURIN. – C'est l'idiot du bord, la mascotte de la caravelle, à ce que dit l'amiral.



MALAGAGA, à Zouzou la négresse, qu'il prend toujours pour la même femme. – Ah ! ma doña Sol, j'ai hâte que vous portiez le noble nom de Malagaga...

ZOUZOU. – Li petite Zouzou, il n'êtré pas doña Sol. Ti acheter grosses lunettes ! Ti n'y vois pas.

MALAGAGA. – Je n'y vois pas ? Mais je te vois très bien, ma doña Sol ! Comment pourrais-je me tromper ? Un teint de

lys et de rose comme le tien, il n'y en a pas deux au monde !
te vois parfaitement. Aussi vrai que cet objet (*il montre la lan-*
terne) est une vessie.

PHILIDOR. – Une vessie ! Y va fort, le frère ! Il prend des
lanternes pour des vessies !

COLOMB. – Il est complètement idiot !

MALAGAGA. – Ah ! permettez, vous faites erreur ! Je suis
un idiot moins le quart.

COLOMB. – Un idiot moins le quart ?

MALAGAGA. – Je vais vous expliquer.

(*Sonore.*)

I

Quelques jours avant que j'naquise
Mes parents chez eux fir'nt venir
Une célèbre pythonisse
Pour connaître mon avenir
 Ell' leur dit : je vois tout d'avance
Ça s'ra un garçon, mais j'prédis
Qu'il sera idiot de naissance,
S'il arrive au monde à midi ! »
Huit jours après comme un Jésus,
À midi moins l'quart j'apparus !

Refrain

Je suis un idiot moins l'quart
 Mais si j'étais né plus tard
Rien qu'un p'tit quart d'heure après
 J'étais un idiot complet.

Je peux dir' que j'fus verni
D'arriver avant midi !
Quinz' minut's de plus seul'ment
J'étais idiot complètement.

II

La voyante avait dit d'avance
À midi naîtra un idiot.
Pour prouver mon intelligence,
J'vins au monde un quart d'heur' plus tôt
L'œil fixé sur son chronomètre,
Papa m'attendait l'air anxieux
Et lorsqu'il me vit apparaître
Il s'écria : « Sauvé, mon Dieu !
Comme il n'est pas encor' midi
Notre enfant sera dégourdi !

Refrain

Je suis un idiot moins l'quart
Mais si j'étais né plus tard
Rien qu'un p'tit quart d'heure après
J'étais un idiot complet.
Je peux dir' que j'fus verni
D'arriver avant midi !
Quinz' minut's de plus seul'ment
J'étais idiot complètement.

III

La moitié du monde sur terre
Traite d'idiot l'autre moitié
C'qui fait qu'sur les deux hémisphères,
Y a des idiots de tous côtés !
On en voit à perte de vue,

Des petits, des grands et des gros,
Et s'il y a des super-revues
Y a aussi le super-idiot !
L'idiot trois quarts, l'idiot et d'mi
Le quart d'idiot, l'idiot fini.

Refrain

Je suis un idiot moins l'quart
Mais si j'étais né plus tard
Rien qu'un p'tit quart d'heure après
J'étais un idiot complet.
Je peux dir' que j'fus verni
D'arriver avant midi !
Quinz' minut's de plus seul'ment
J'étais idiot complètement.

IV

Il faut de tout pour faire un monde
Des homm's, des femm's, des animaux,
Des bruns, des blonds, des brun's, des blond's.
Des sag's, des malins, des idiots !
À la loterie d' l'existence
L'un devient roi, l'autr' vidangeur,
Moi j'ai gagné l'intelligence
Et la beauté d'un séducteur.
Quant on m'trait' d'idiot, sans fureur,
Je réponds : Vous faites erreur !

Refrain

Je suis un idiot moins l'quart
Mais si j'étais né plus tard
Rien qu'un p'tit quart d'heure après
J'étais un idiot complet.

Je peux dir' que j'fus verni
D'arriver avant midi !
Quinz' minut's de plus seul'ment
J'étais idiot complètement.

MATHURIN. – Pour moi, il doit se tromper. Il a dû arriver à midi et quart et bien sonné encore !

COLOMB. – Quel est ce vacarme ? Quels sont ces cris ?... Mais ce n'est pas possible, il me semble reconnaître la voix... de... Oh !

(Il aperçoit M^{me} Colomb qui arrive vers lui en criant et gesticulant.)

CHAPITRE X

UNE FEMME D'INTÉRIEUR

M^{me} COLOMB. – Oh ! oh ! oh ! j'ai cru devenir folle de rage !... J'ai failli mourir étouffée !... M'expliqueras-tu, Christophe, pourquoi tu m'as enfermée dans le placard de ta cabine ?

COLOMB. – Moi... je t'ai enfermée ?

M^{me} COLOMB. – Oui. Avant le départ de la caravelle, je regardais si tout était rangé dans ton placard, lorsque tranquillement tu fermas la porte à clé et tu partis, me laissant dans les ténèbres !

COLOMB. – Mais, bobonne... je ne savais pas...

M^{me} COLOMB, *apercevant les femmes*. – Oh ! oh ! oh !... mais je comprends tout, parbleu ! Misérable ! tu emmènes un harem avec toi ! Voilà ce qui te fait perdre la tête !... Voilà, pourquoi Monsieur a des distractions et m'enferme dans les placards !

COLOMB. – Mais, Séraphina, je te jure... ces femmes sont entrées ici par ruse... elles se sont fait passer pour des mortes... alors...

YVES ; – C'est l'exacte vérité, Madame... Nous venions de découvrir tout ce joli monde dans des tonneaux.

LE CAPITAINE. – Malheureusement, le manuel ne nous donne pas le droit de...

COLOMB. – Taisez-vous, capitaine, vous m'énervez.

M^{me} COLOMB. – Ah ! Monsieur est nerveux, à présent ?

COLOMB. – Mais il y a de quoi, à la fin ! Tous ces gens qui pleuvent dans ma caravelle, et toi dans un placard !... S'il me faut revenir au port pour te reconduire à la maison, je vais être la risée de toute l'Espagne !

M^{me} COLOMB. – Me ramener à la maison ! Ah ! non, par exemple ! J'y suis, j'y reste ! Tant pis si je te dérange dans tes orgies !

COLOMB. – Mais voyons, bobonne.

M^{me} COLOMB. – Et d'abord, il ne faut pas que ces demoiselles restent inoccupées ! L'oisiveté engendre les mauvaises pensées. Je me charge de les faire travailler.

MADAME. – Tant qu'on n'est pas en Amérique et du moment que c'est du travail honnête, je suis de votre avis, même Colomb, ça distraira un peu ces dames. Autrement, ça se fait des réussites du matin au soir et c'est pas des choses qui développent l'intelligence, pas vrai ? Nous allons commencer tout de suite. Il doit bien y avoir des choses à laver à bord ?

LE CAPITAINE. – Tout à l'heure, j'avais fait descendre les voiles sales pour les mettre à la lessive, mais l'amiral...

M^{me} COLOMB, regardant en haut les voiles. – Le fait est qu'elles ne sont pas très blanches, le capitaine a raison. On va toujours en laver quelques-unes, on les repassera ensuite et je les mettrai dans l'armoire.

COLOMB. – Attends au moins que je fasse un petit calcul pour savoir combien on peut descendre de voiles. Voyons : 3 ôté de 12, reste 9, je pose 9 et je retiens 1 ; 7 et 1,8, 8 ôté de 13, reste 5, je pose 5 et... je retiens mon chapeau à cause du vent...

LE CAPITAINE. – Ne vous inquiétez pas pour ma petite lessive, amiral, je vais...

COLOMB, *n'osant s'adresser à sa femme, se tourne vers le capitaine.* – Ah ! vous commencez à m'échauffer les oreilles avec votre lessive, capitaine ! J'aurais dû me douter qu'un capitaine de « bateau-lavoir » ferait un piètre marin !

LE CAPITAINE. – Ah ! permettez, amiral ! Il y a eu jadis un capitaine de bateau-lavoir qui a parcouru les océans comme Vasco de Gama et vous-même, sauf votre respect.

COLOMB. – Avec son « bateau-lavoir » ?

LE CAPITAINE. – Oui, amiral. Écoutez bien !

(*Sonore.*)

LA LÉGENDE DU BATEAU-LAVOIR

I

Il était un bateau-lavoir
Amarré au bord de la Seine,
Dont le patron rêvait de voir
La mer comme un vrai capitaine.
Un jour, devenant fou soudain,
Du bateau, il bris' les amarres,
Et vers les océans lointains
V'là le bateau-lavoir qui démarre !
Avec ses lavandier's, le patron
Le linge sale et le savon.

Refrain

Ohé ! les gars de Paimpol, de Quimper,
Ohé ! les gars, écoutez tous l'histouer !

L'histouer' du capitaine,
Lonlaine !
Et de ses lavandières,
Lonlaine !
Des lavandières qui battaient des batouers
Et du capitaine du « bateau-lavouer » !

II

Les lavandièr's qui bavardaient
Se croyaient enco' sur la Seine,
Sans se douter qu'elles naviguaient,
Déjà dessus la mer Caspienne !
À bord il n'y avait pas d'pain,
Pas la moindre boîte de singe.
Les femm's crièr'nt : « Nous avons faim !... »
Le patron dit : « Bouffez le linge !... »
Ils mangèrent chemis's, draps de lit,
Torchons, mouchoirs, ourlets compris !

Refrain

Ohé ! les gars de Paimpol, de Quimper,
Ohé ! les gars, écoutez tous l'histouer !
L'histouer' du capitaine,
Lonlaine !
Et de ses lavandières,
Lonlaine !
Des lavandières qui battaient des batouers
Et du capitaine du « bateau-lavouer » !

III

Après avait erré longtemps
Sur les océans d'la planète,
Le bateau-lavoir, final'ment,

Fut englouti par la tempête !
Et depuis ce jour on peut voir,
Gabier, signe-toi, dans ta hume
Le fantôm' du bateau-lavoir,
Apparaître les nuits sans lune !
Et quand il passe on entend souvent
Un bruit de battoirs dans le vent !

Refrain

Ohé ! les gars de Paimpol, de Quimper,
Écoutez tous la moral' de l'histouer,
C'te moral' est ancienne
Lonlaine !
Ell' vient de nos grand'pères
Lonlaine !
C'est qu'un capitain' de bateau-lavouer !
Y n'doit point... lon la, plus haut que son... lonlaire !

M^{me} COLOMB. – Et maintenant, capitaine, je vous attends pour nous conduire à la buanderie.

LE CAPITAINE. – Tout de suite, Madame, mais avant, permettez-moi de prévenir l'équipage et les passagers qu'en cas de danger, la sonnette d'alarme se trouve placée dans la poche droite de ma vareuse.

COLOMB. – Une sonnette d'alarme ?...

LE CAPITAINE. – Oui, dès que les passagers ont quelque motif d'être inquiets, tempête, typhon, naufrage, etc., etc., ils n'ont qu'à agiter la sonnette d'alarme. Immédiatement prévenu, j'accours et je leur lis dans mon manuel les « Conseils aux noyés et l'art et la manière de couler à pic sans

professeur ». Grâce à ma petite innovation, tout le monde peut être rassuré sur *L'Œuf-à-Voiles*. Par ici, Mesdames, pour la lessive !

COLOMB, *à Yves*. – Surveillez-les, qu'ils ne descendent pas toutes les voiles !

PHILIDOR, *aux femmes*. – Allez travailler, les enfants ! Moi, je vais faire une petite belotte... et puis ça va !

M^{me} COLOMB, *entraînant les femmes*. – Suivez-moi ! Toutes ces dames au savon !...

CHAPITRE XI

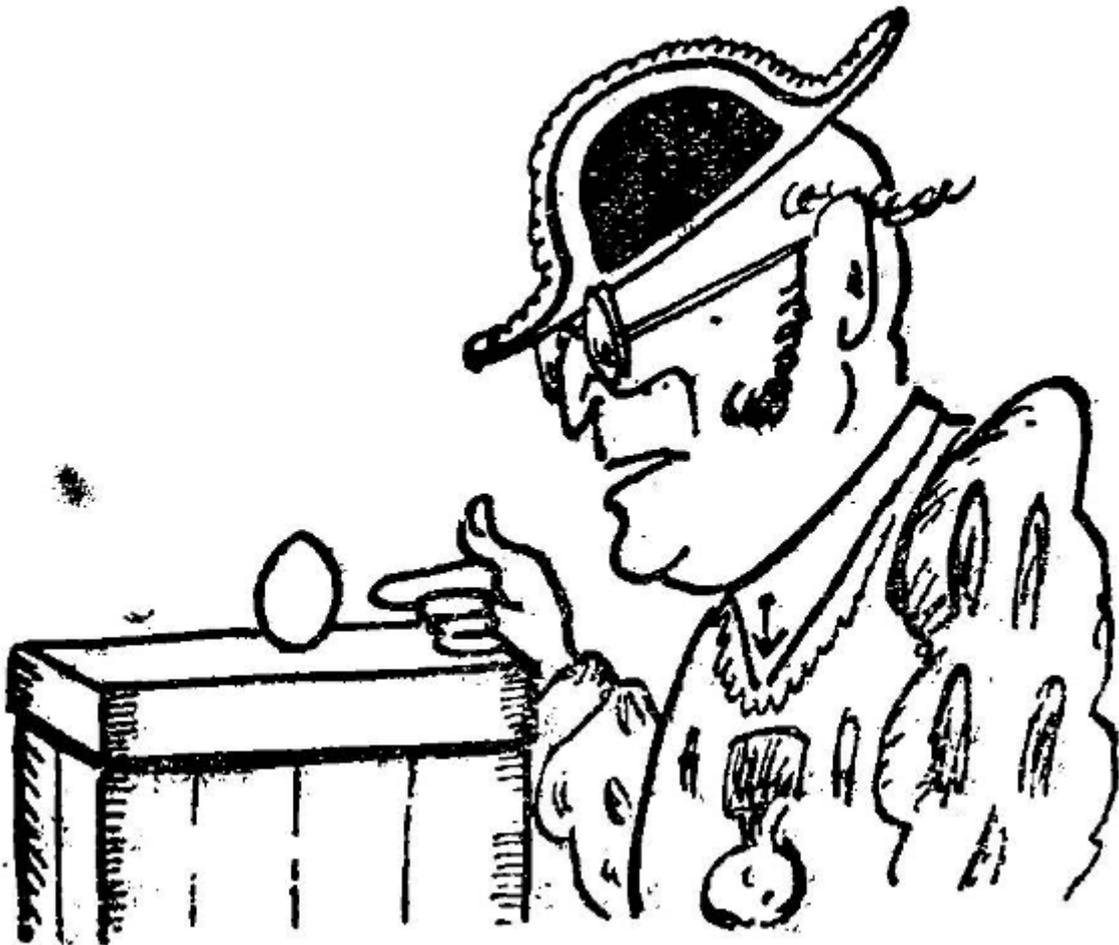
LES DEUX MOUSSES

COLOMB, *seul*. – Ce n'est plus une caravelle. C'est une blanchisserie ! Et les voiles dans l'armoire !! À quelle heure vais-je arriver en Amérique ? (*Tout en parlant, il essaie de faire tenir son œuf en équilibre sur la caisse de maquereaux-en-conserves qui se trouve encore là.*) Ça me délasse. Encore raté. C'est énervant à la fin ! Je n'y arriverai donc jamais ! (*Il pose l'œuf d'un mouvement brusque, le bout s'écrase et l'œuf tient en équilibre.*) Ah ! ça, par exemple !... Ça y est ! Évidemment, c'était facile à trouver, il suffisait d'écraser le bout. Oui, mais encore fallait-il y penser ? Je le replacerai ! (*Bourrant sa pipe.*) Je vais aller fumer une bonne pipe sur la dunette, pour fêter cette trouvaille !... Allons bon ! j'ai oublié mon briquet. (*Apercevant un matelot qui a une énorme loupe sur le front.*) Mais ce matelot va faire l'affaire. Approche, Riquet-à-la-loupe ! (*Le matelot s'approche.*) Mets-toi là et ne bouge pas ! (*Il place le matelot à quelques pas de lui et tend sa pipe dans la direction de la loupe du gabier.*) Le soleil passe à travers l'énorme loupe de ce matelot... et voilà... ça y est, ma pipe est allumée ! (*Au gabier.*) Merci, mon ami. Quand on a l'esprit scientifique, on se débrouille toujours. (*Il s'éloigne.*)

LE CAPITAINE, *appuyé sur Mathurin*. – Ça m'a pris dans la buanderie... je ne me sens pas très bien... j'ai le cœur tout barbouillé... C'est drôle... jamais, sur mon « bateau-lavoir »... même pendant les crues, je n'ai éprouvé un pareil malaise... Ah ! Mathurin ! vous m'enverrez un mousse... je vous prie... pour me tenir la tête...

(Il s'éloigne.)

(À ce moment passent sur le pont Colomba et Concepcion, déguisées en mousses. Colomba a un tape-à-l'œil qui lui cache l'œil gauche et Concepcion un mouchoir à carreaux noué en bandeau autour des joues, comme une personne atteinte d'une fluxion. On voit à peine sa figure.)



MATHURIN. – Un mousse pour lui tenir la tête ! Il lui faut tout le confort moderne à celui-là ! (*Il aperçoit Colomba et Concepcion qui traversent le pont.*) Justement, voilà deux moussaillons. Ohé ! les mousses ! avancez un peu par ici ! (*Apercevant les têtes des deux mousses.*) Mille sabords ! Qu'est-ce que ces phénomènes ! (*À Colomba.*) Tu es blessé, mon p'tit gars ?

COLOMBA, *contrefaisant sa voix*. – Oui, mon quartier-maître... C'est en apportant à bord la boîte de compas de l'amiral. Je me suis mis le compas dans l'œil. Oh ! ce n'est rien ! mais la lumière, ça me fait mal... alors...

MATHURIN, *à Concepcion*. – Et toi, tu es blessé aussi ?

CONCEPCION. – Non, mon Mathurin.

MATHURIN. – Hein ?

CONCEPCION. – Non, mon quartier-maître... C'est... le vent du large qui a soufflé dans ma dent creuse... alors j'ons une fluxion.

MATHURIN. – C'est pas tout ça, il faut que l'un ou l'autre se rende tout de suite dans la cabine du capitaine pour lui tenir la tête.

CONCEPCION. – Pour lui tenir la tête ?

MATHURIN. – Oui, il a le cœur chaviré, à ce qu'il paraît... Alors, dépêchez-vous !

(Il s'éloigne.)

COLOMBA. – Quelle horreur !... lui tenir la tête ?

CONCEPCION. – Oh ! ne craignez rien, Mademoiselle. C'est moi qui vais y aller, puisqu'il le faut.

COLOMBA. – Je te le défends bien, par exemple ! J'aimerais mieux me faire reconnaître tout de suite et tout avouer à mon oncle !

CONCEPCION. – Ouf ! j'enlève un peu mon bandeau pendant qu'il n'y a personne ! J'étouffe là-dessous !

(Elle enlève son bandeau.)

COLOMBA, *enlevant son tape-à-l'œil*. – Et ce machin-là aussi, c'est très gênant ! Mais il fallait bien se défigurer un peu pour ne pas être reconnues.



CONCEPCION. – C'est égal ! Qu'est-ce que Madame va penser de ne pas nous revoir à la maison ?

COLOMBA. – Rassure-toi, je lui ai fait un mot avant de partir. Le commissionnaire a dû le lui remettre une heure après le départ de la caravelle.

CONCEPCION. – Ah ! ce qu'elle doit en faire une vie à cette heure ! Sûrement qu'elle me donnera mes huit jours quand on reviendra ! Mais tant pis ! c'était plus fort que moi ! Je pouvais pas me séparer de mon Mathurin !

COLOMBA. – Ni moi de mon Yves ! C'est égal, c'est dur de vivre ainsi à côté de celui qu'on aime, sans pouvoir lui parler !

(*Sonore.*)

DUO DE COLOMBA ET CONCEPCION

I

Être si près l'un de l'autre,
Sans pouvoir parler d'amour,
Ah ! quel supplice est le nôtre !
Mais patientons quelques jours.
Bientôt nous pourrons, je pense,
Quittant ces déguisements
Révéler notre, présence
À mon oncle, à nos amants !

Refrain

Quand on est près tout près de celui qu'on aime,
On voudrait bien lui dire à tout moment
Votre bien-aimée est ici même
N'ayez plus de chagrin, de tourments !
Quand on est près, tout près de celui qu'on aime
Mais qu'on est tout près secrètement,
C'est dur de lui laisser croire quand même

Qu'on est loin, très loin de lui en ce moment !

II

Nous avons, c'est symbolique,
Comme l'amour un bandeau

CONCEPCION

Moi j'fais croire' que j'ai un' chique

COLOMBA

Moi sur l'œil un cocardeau.

ENSEMBLE

On peut dir' qu'nous somm's mignonnes
Et jamais nos deux amants
Ne r'connaîtront leurs madones
En ces deux p'tits garnements !

Refrain

Quand on est près tout près de celui qu'on aime,
On voudrait bien lui dir' à tout moment :
Votre bien-aimée est ici même
N'ayez plus de chagrin, de tourments !
Quand on est près, tout près de celui qu'on aime
Mais qu'on est tout près secrètement,
C'est dur de lui laisser croire' quand même
Qu'on est loin, très loin de lui en ce moment !

CONCEPCION. – En tout cas, il n'y a plus à reculer maintenant, mais si votre parrain... (*Apercevant Yves et Mathurin.*)
Attention ! Voilà nos deux amoureux qui s'amènent !

(Elles remettent vivement leurs bandeaux.)

COLOMBA. – Viens ! cachons-nous derrière le grand mât. Ils parlent peut-être de nous et je serais curieuse de savoir...

CONCEPCION. – Oh ! moi aussi !

(Elles se cachent.)

YVES. – Et dire, mon brave Mathurin, que je ne reverrai peut-être plus jamais ma Colomba !

MATHURIN. – Ni moi ma Concepcion !

YVES. – Dire que je l'ai vue si peu... et que je suis déjà si loin, si loin de ma bien-aimée !

MATHURIN. – Ah ! pour ça, oui ! on est plutôt loin de nos promesses à c't'heure. Quand je pense que les cartes avaient prédit que nous ne serions pas séparés !!! Ma Concepcion ne me dira plus maintenant que les cartes ne mentent jamais !... Quelle blague !

(Sonore.)

I

YVES *et* MATHURIN

Être si loin l'un de l'autre !
Ne pouvoir parler d'amour !
Ah ! quel supplice est le nôtre !
Patientons jusqu'au retour
Et chaque jour en silence
Évoquons dévotement
Leur amoureuse présence
Si chère à nos cœurs d'amants !

Refrain

Quand on est loin, si loin de celle qu'on aime,
Malgré l'espace, et malgré le temps,
Malgré la séparation quand même !
Mon aimée, je la vois constamment !
Quand on est loin, si loin de celle qu'on aime,
Notre cœur malgré l'éloignement
Nous donne l'illusion suprême
Qu'elle est près, tout près de nous en ce moment !

COLOMBA et CONCEPCION *en même temps*

Quand on est près tout près de celui qu'on aime,
On voudrait lui dire à tout moment
Votre bien-aimée est ici même
N'ayez plus de chagrin, de tourments !
Quand on est près, tout près de celui qu'on aime !
Mais qu'on est tout près secrètement,
C'est dur, de lui laisser croire quand même
Qu'on est loin, très loin de lui en ce moment !

II

YVES ET MATHURIN

Nous conservons en cachette
Un souvenir tous les deux.

YVES

Moi, cette chaste fleurette.

MATHURIN

Et moi, un' mèche de cheveux !

YVES

Cette fleur semble me dire
Quand je l'embrasse tout bas :
Le parfum que tu respires
C'est l'âme de Colomba !

Refrain

Quand on est loin, si loin de celle qu'on aime,
etc., etc...

COLOMBA et CONCEPCION

Quand on est près, tout près de celui qu'on aime,
etc., etc...

MATHURIN. – Faut pas nous attrister, mon lieutenant !
Après tout, on reviendra peut-être de ce voyage ! Nous en
avons vu bien d'autres ! Tonnerre de Brest ! En attendant,
j'vais surveiller la manœuvre ; avec cet équipage de « tire-au-
flanc », il faut avoir l'œil au gouvernail !

(Il s'éloigne.)

YVES, *à part*. – Tiens, une pensionnaire de M. Philidor.

LOULOU. – Je vous cherchais, mon lieutenant. C'est de la
part du capitaine. Il met la lessive en train, alors, il m'a dit
comme ça de venir vous demander s'il n'y aurait pas moyen
de faire descendre ce qu'il reste de voiles pour profiter du
blanchissage.

YVES. – Ah ! mais non, par exemple. Il a déjà enlevé la
moitié de la voilure et la caravelle avance comme une tortue
de mer !...

LOULOU. – C'que vous avez l'air méchant ! Oh ! vous avez dû en faire souffrir des femmes, vous !

YVES. – Mademoiselle, allez transmettre ma réponse au capitaine.

LOULOU. – J'y vais. (*Se rapprochant d'Yves avec une œillade provocante.*) Des types dans votre genre, c'est toujours trompeur, j'ai remarqué ça. Ça paraît froid, sévère quand on leur cause, et une fois au pieu, c'est tout c'qu'il y a de plus mimi !...

YVES. – Mademoiselle, je vous prie de...

LOULOU. – Oh ! ne roule pas tes beaux grands yeux d'un air terrible ! Je suis sûre qu'ils doivent être très doux, très doux, tes yeux, à de certains moments... Tiens, tu ressembles à un type que j'ai beaucoup aimé, t'as les mêmes mirettes, sauf que lui y n'avait qu'un œil, vu qu'il avait perdu l'autre en se battant « à la loyale » pour une poule. Mais c'qu'il était beau son œil !

YVES, *haussant les épaules*. – Faites ma commission, j'ai des ordres à donner, je...

(Il va pour s'éloigner, mais Loulou le prend par le bras et se colle à lui amoureuxment.)

LOULOU. – Ne t'en va donc pas ! Je vois c'que c'est, t'es jaloux de « N'a-qu'un'-chasse », mon ancien amant. T'en fais pas, mon gosse, c'est passé l'béguin. Figure-toi qu'un jour qu'il avait gagné aux courses, il s'est payé un œil de verre. Alors quand je l'ai vu arriver avec ses deux yeux comme tout le monde, tu parles d'une désillusion... C'était avec un seul œil que je l'aimais. Avec les deux, il n'avait plus du tout la même expression. Alors, ça a été fini nous deux.

YVES. – Lâchez-moi, je vous prie...

LOULOU. – Mais toi si tu veux, mon beau gosse, malgré qu't'aies deux yeux – à toi ça t'va bien d'en avoir deux – je serai ta Loulou, dis, c'est gentil Loulou ?

(Pendant cette scène, Colomba, derrière le mât, manifeste une impatience progressive. Plusieurs fois déjà Concepcion, la voyant prête à s'élançer, a dû la retenir. Mais à ce moment elle ne peut plus se contenir et s'élançer sur Loulou qu'elle sépare d'Yves.)

COLOMBA. – Ah ! c'est trop fort ! Sale fille ! Voulez-vous partir !

YVES. – Oh ! cette voix !

COLOMBA. – Voulez-vous partir ! Voulez-vous filer !

(Elle bouscule Loulou qui se rebiffe ; elles se battent. Colomba, aidée par Concepcion, réussit à mettre en fuite Loulou. Mais dans la bataille son bonnet est tombé, son tape-à-l'œil a sauté, ainsi que le bonnet et le bandeau de Concepcion.)

LOULOU. – C'était une poule ! ah ! là, là ! j'veis l'dire à tout le monde ! Monsieur cache des poules à bord !

(Elle s'échappe.)

YVES. – Colomba ! Colomba ! C'était vous ! Est-ce possible !

COLOMBA. – Oui. Je vous expliquerai... il ne faut pas qu'on nous...

CONCEPCION. – Trop tard ! On vient ! Nous sommes pinçées !

COLOMB, *accourant*. – Que se passe-t-il ? Quel vacarme ! Oh ! Colomba !

M^{me} COLOMB. – Qu’y a-t-il ? On l’égorge ?... Oh ! Colomba !

MATHURIN. – Que se passe-t-il ? Quel boucan ! Oh ! Concepcion !

LE CAPITAINE. – Qu’y a-t-il ? une révolte. Oh ! encore des femmes ?...

COLOMB. – Que signifie cela, Colomba ?

COLOMBA. – Je vais vous expliquer, mon bon oncle... Mon cher parrain, j’avais envie de partir avec vous à la découverte de l’Amérique et comme vous m’aviez refusé...

M^{me} COLOMB. – C’est effarant !... en mousse à bord de la caravelle !!

COLOMBA. – Mais, ma tante, vous y êtes bien, vous !

M^{me} COLOMB. – Moi... moi... ce n’est pas la même chose !... Je ne suis pas habillée en mousse. J’étais dans un placard !

COLOMB. – Quel voyage ! quel voyage ! Ah ! quand on m’y reprendra à aller découvrir l’Amérique.

M^{me} COLOMB. – Et vous, Concepcion ? C’est peut-être pour l’amiral que vous êtes ici, ma fille ?

CONCEPCION. – Oh ! moi, Madame ! moi, c’est... c’est...

COLOMBA. – C’est pour me suivre... elle s’est dévouée !

M^{me} COLOMB. – Je crois plutôt que c’est pour suivre Mathurin... Venez dans ma cabine, Colomba, et vous aussi,

Concepcion ! J'ai honte de vous voir ainsi déguisées ! (*À Colomb, tout près de lui.*) Ah ! Christophe ! je la retiens ta caravelle ! Il y a de tout à ton bord : des hommes, des femmes, des jeunes filles, des poissons, des poules et des grues ! Ce n'est pas une caravelle, c'est une arche de Noé !!

CHAPITRE XII

L'IDÉE DE PHILIDOR

COLOMB. – Quelle journée ! Tonnerre de Bilbao ! J'ai besoin de retrouver mon calme. (*À Mathurin.*) Allez me chercher un œuf dur.

MATHURIN. – Bien, mon amiral.

(Il s'éloigne.)

COLOMB. – Je vais placer mon petit truc de l'œuf au second, ça me délassera. (*À Yves.*) Dites-moi, lieutenant, savez-vous faire tenir un œuf en équilibre sur un de ses bouts ?

YVES. – Ma foi... non, mon amiral...

LE CAPITAINE. – Moi non plus, ce n'était pas dans mes cours de navigation.

(Il consulte son manuel.)

COLOMB. – Vous allez voir, c'est très amusant, ça délasse...

MATHURIN. – Voici l'œuf, mon amiral.

COLOMB. – Tenez, essayez, lieutenant.

YVES, *essayant.* – C'est impossible !

LE CAPITAINE. – Impossible, j'ai consulté mon manuel, il n'y a rien à ce sujet...

COLOMB. – Impossible ? Vous allez voir ! (*Il écrase en le posant le bout de l'œuf et le met en équilibre.*) Et voilà !

YVES, *riant*. – Ah ! mon amiral, comme ça, évidemment, ce n'est pas difficile.



COLOMB. – Oui, mais il fallait y penser ! J'ai mis vingt ans de ma vie pour trouver la solution (*À part.*) Et encore c'est par hasard que j'ai réussi. Mais je ne le dis pas !

LE CAPITAINE. – Moi aussi j'ai fait tenir des œufs debout, mais c'était dans un coquetier... je vous montrerai...

LE PILOTE, accourant – Capitaine ! capitaine ! le gouvernail est détraqué ! Je ne suis plus maître de la direction !

COLOMB. – Allons bon ! encore une catastrophe.

LE CAPITAINE, *feuilletant son manuel*. – Ne vous affolez pas, voyons ! Je suis là !... cherchons à gouvernail détraqué... (*il feuillette*) gouvernail détraqué... détraqué... détraqué...

COLOMB. – C'est vous qui êtes détraqué, capitaine ! (*À Yves.*) Faites carguer les voiles pour arrêter la caravelle. Tant que le gouvernail ne sera pas réparé, il est inutile de voguer au hasard sur l'Océan.

MATHURIN. – Il faudrait un tournevis pour la réparation. J'ai donné des ordres pour en chercher un. On n'en trouve pas.

COLOMB. – On ne trouve pas de tournevis, c'est insensé !

MALAGAGA, *accourant*. – J'ai trouvé un casse-noisettes, si ça peut faire l'affaire !

LE CAPITAINE. – Je vais voir dans mon manuel si un casse-noisette...

COLOMB. – Capitaine, je vous prie, laissez votre manuel ! L'heure est grave, la caravelle est en danger !

MALAGAGA. – En danger !

(Il se précipite et prend la sonnette d'alarme dans la poche du capitaine et l'agite frénétiquement)

LE CAPITAINE. – Avez-vous fini ! Il est fou.

MALAGAGA. – Mais vous avez dit tout à l'heure qu'en cas de danger il fallait agiter la sonnette d'alarme !

LE CAPITAINE. – La situation n'est pas désespérée ! Remettez la sonnette à sa place. À l'avenir, tout appel non justifié sera passible d'une contravention. Ah ! mais !...

COLOMB. – Ça y est, la caravelle est arrêtée. Il faut trouver un moyen de sortir de là. Tant que le gouvernail ne sera pas réparé, nous n'avancerons pas.

MALAGAGA. – On pourrait peut-être descendre et pousser par derrière ?

COLOMB. – Je ne sais ce qui me retient de le pousser par derrière, lui, et par-dessus bord encore !... Il faut un tournevis à tout prix ! entendez-vous, capitaine !

LE CAPITAINE, *hurlant dans son porte-voix*. – Il faut un tournevis à tout prix !

MALAGAGA. – Si on envoyait quelqu'un au bazar ?...

LE CAPITAINE. – Oh ! voilà un navire qui s'avance dans notre direction ! Il va passer près de nous. J'ai une idée !

COLOMB. – Ce n'est pas malheureux !

LE CAPITAINE. – Quand le bateau va passer, avec mon porte-voix, je demanderai qu'on me prête un tournevis.

COLOMB, *qui regarde avec sa jumelle*. – Oui, mais c'est un navire anglais, et cette orgueilleuse nation est jalouse de nous voir partir à la découverte de l'Amérique ! S'ils reconnaissent ma caravelle, ils ne répondront même pas ! trop heureux de me voir en panne !

LE CAPITAINE. – On peut toujours essayer... en le demandant poliment, qui sait...

COLOMB. – Eh bien ! allez-y, tonnerre : Le vaisseau est à portée de la voix maintenant !...

LE CAPITAINE, *se penchant sur le bastingage avec son porte-voix*. – Excusez-moi de vous parler sans vous avoir été présenté, Messieurs les Anglais. (*À Colomb.*) Je suis diplomate !... (*Dans le porte-voix.*) Mais n'auriez-vous pas un tournevis à nous prêter, *you please* ?

COLOMB. – Je m'en doutais ! Ils ne répondent pas ! Ils ont reconnu ma caravelle !

LE CAPITAINE. – Je vais user de ruse, vous allez voir ! (*Dans le porte-voix.*) Ce n'est pas la caravelle de Colomb, Messieurs les Anglais, et nous n'allons pas découvrir l'Amérique... au contraire !!

COLOMB. – Votre malice est cousue de câbles ! Ils connaissent ma caravelle mieux que vous ! Ah ! nous sommes dans de jolis draps ! Tonnerre de n'importe où !

PHILIDOR, *accourant*. – Amiral ! laissez-moi faire ! Je me charge de les amener à bord avec un tournevis, vos English !

COLOMB. – Encore cet ignoble individu ! Sortez, Friture !

PHILIDOR. – Comme vous voudrez. Seulement, si vous ne me laissez pas faire, je crois que vous êtes chocolat pour découvrir l'Amérique.

COLOMB. – Au fait, je n'ai pas à m'embarrasser de scrupules en pareil moment ! Faites ce que vous voudrez, après tout ! Et à Dieu vat !

(*Philidor disparaît en courant.*)

MALAGAGA, soudain se frappant le front. – Ah ! je savais bien que je trouverais ! Je sais où se trouve le tournevis !

COLOMB. – Où ça, vite, vite !...

MALAGAGA. – Je me creusais la tête depuis une heure, je me demandais où diable j'avais vu un tournevis dernièrement. Je n'arrivais pas à trouver, et je viens enfin de me rappeler !...

MATHURIN. – Mais où est-il ? mille sabords !...

MALAGAGA. – Dans le vestibule... je le vois d'ici...

COLOMB. – Dans le vestibule de la caravelle ?

MALAGAGA. – Mais non, bien sûr, dans le vestibule de mon château de Malaga. Il est accroché à la panoplie de menuisier qui orne mon vestibule, et...

COLOMB. – Assez ! Taisez-vous, idiot !

MALAGAGA. – Moins le quart ! Je savais bien que j'avais aperçu un tournevis dernièrement.

YVES, *qui regarde la mer*. – Ah ! par exemple ! Voilà des canots qui se dirigent vers nous.

LE CAPITAINE. – Oui, le navire anglais s'est arrêté.

COLOMB. – Mais pourquoi diable arrivent-ils si nombreux, pour porter un tournevis ?

PHILIDOR, *accourant*. – Ça y est ! l'affaire est dans le sac ! Les voilà qui rappliquent !

COLOMB. – Mais enfin, qu'avez-vous fait pour les décider à venir ?

PHILIDOR. – C'est bien simple ! Tenez, regardez à l'avant de la caravelle ce que je viens d'accrocher.

Tous, *regardant*. – Sa lanterne !!!

COLOMB. – Tonnerre de Saint-Sébastien ! La lanterne de votre maison accrochée à ma caravelle ! Ah ! c'est trop fort !

PHILIDOR. – Vous savez, M'sieu Colomb, moi je connais les hommes ! Y avait pas l'embarras du choix ! Le truc a réussi, c'est le principal ! (*Frappant dans ses mains et prenant le porte-voix du capitaine.*) Toutes ces dames sur le pont !

COLOMB. – Ma caravelle est déshonorée !

(*Madame la sous-maîtresse et ces dames montent sur le pont. Ces dames sont en peignoirs professionnels.*)

MATHURIN. – J'ai lancé l'échelle corde. Ils commencent à grimper.

LA SOUS-MAÎTRESSE
penchée sur le bastingage

Un capitaine monte !

Un quartier-maître monte !

Un second monte le troisième !

Un gabier monte !

Des matelots montent !

CHAPITRE XIII

TOURNEVIS ET CALME PLAT

LE CAPITAINE ANGLAIS, *montant sur le pont.* – Aôh ! very curious ! C'était le première fois que nous voyons une caravelle-close sur le Océan ! (*Serrant la main du capitaine.*) Félicitations ! Very hygiénique pour le marin qui reste longtemps loin de le amour.

(Les marins anglais montent tour à tour sur le pont.)

COLOMB. – Je préfère garder l'incognito, c'est une question de dignité.

M^{me} COLOMB, *accourant.* – Quel est ce bruit, Christophe ? Que viennent faire tous ces marins ?... Oh ! toutes ces femmes en peignoirs ! C'est une orgie à bord !!

COLOMB. – Mais non, bobonne, on apporte un tournevis !

(Sonore.)

CHŒUR DES MARINS ANGLAIS

Aôh ! ce était vraiment nouveau !
Malgré la pioudeur britannique
Nous déclarons que ce bateau
Il est d'utilité pioublique !
Privés d'amour pendant des mois,
Les marins seraient moins moroses,
S'ils pouvaient monter quelquefois
À bord de caravelles-closes !

M^{me} COLOMB

Mon Dieu ! que les hommes ont du vice !

COLOMB

Ils apportent le tournevis.

LES ANGLAIS, *à Philidor*

Vite du t'champaigne à plein bord !

M^{me} COLOMB

Horreur ! C'est une orgie à bord !

COLOMB, *au capitaine*

Il faut le tournevis d'abord !

LES ANGLAIS

Vite du t'champaigne à plein bord !

PHILIDOR

Il faut le tournevis d'abord !

LES ANGLAIS

Il s'agit bien de tournevis
Lorsque l'on voit ces jolies miss,
Nous voulons goûter les délices
De leurs amoureux kis-kis-kis !

M^{me} COLOMB

Mon Dieu ! que les hommes ont du vice !

COLOMB, *au capitaine*

Demandez-leur le tournevis !

LE CAPITAINE *à Philidor*

Demandez-leur le tournevis !

PHILIDOR

Apportez-vous le tournevis ?
Vous ne pensez pas que gratis
Vous allez parler à ces miss's
Aboulez donc le tournevis !

LES ANGLAIS

Comment devant de pareils lys
Peut-il parler de tournevis !

COLOMB

Ils font les sourds c'est par malice
Ils ne voudraient pas que je puisse
Du gouvernail serrer la vis,
S'ils me prennent pour un novice
Ou bien pour un amiral suisse
Ils se fich'nt le doigt dans l'hélice,
Réclamez-leur le tournevis !

MALAGAGA, LE CAPITAINE, YVES, MATHURIN.

Réclamez-leur le tournevis !

PHILIDOR

Faites passer le tournevis
Ou je fais descendre les miss's.

LES ANGLAIS

No, vo pouvez laisser les miss's
Tenez, voilà le tournevis.



PHILIDOR

Ça y est, je tiens le tournevis !

M^{me} COLOMB

Mon Dieu ! que les hommes ont du vice !

LES ANGLAIS

Passez tournevis à Colomb
Tourne, tourne, tourne, tourne, tourne,
Passez le tournevis à Colomb
Tourne, tourne, tourne, tourne donc !

(Ils chantent, ils dansent et tournent avec ces dames.)

COLOMB, *au pilote*

Prends le tournevis, mon garçon
Tourne, tourne, tourne, tourne, tourne
Et me fais la réparation
Tourne, tourne, tourne, tourne donc !

M^{me} COLOMB

Ah ! je sens tourner ma cervelle !
C'est l'orgie sur la caravelle !

COLOMB

Maintenant que j'ai le tournevis
Je ne tolèr'rai plus de vice !
Un' fois le gouvernail vissé,
Va falloir les fair' dévisser !

LE PILOTE

revenant et donnant le tournevis à Colomb

Ça y est, j'ai revissé la vis
On peut rendre le tournevis.

COLOMB

passant le tournevis au capitaine

Qu'on leur rende le tournevis.

LE CAPITAINE, *à Philidor*

Qu'on leur rende le tournevis.

PHILIDOR, *aux Anglais*

À présent faut lâcher les miss's

On vous rend votre tournevis !

LES ANGLAIS

Nous voulons encore des kis ! kis !

PHILIDOR

Non, des fois, pour un tournevis
Ils voudraient consommer gratis !
Ce que les English's ont du vic' !
Allez ! Caltez ! Lâchez les miss !

TOUS

prenant les Anglais et les faisant tourner

Vous avez le merci d'Colomb
Tourne, tourne, tourne, tourne, tourne,
Mais débarrassez-nous le pont
Tourne, tourne, tourne, tourne donc !

(Les Anglais enjambent le bastingage et disparaissent.)

M^{me} COLOMB

Ils viennent de filer à l'anglaise
L'orgie s'apaise maintenant.

COLOMB

Le vent aussi, hélas ! s'apaise
Et nous allons rester en plan !

MATHURIN

Le vent est tombé subit'ment
C'est un calme-plat certain'ment !

COLOMB

Ah ! maudit soit le calme-plat !

MALAGAGA

Moi, ça me rend tout ra-pla-pla !

LE CAPITAINE

Mais moi, j'avais prévu le cas
De ces arrêts par calme-plat
J'ai fait embarquer des objets
Qui vont nous tirer d'embarras
Puisque le vent n'veut pas souffler,
Qu'on apporte les soufflets !

COLOMB

Mais vous êtes fou, capitaine !
Quelles sont ces calembredaines ?

LE CAPITAINE

C'est un' petite innovation
Dans l'art de la navigation.

LES MATELOTS

Nous arrivons tout essoufflés
Capitaine, voici les soufflets.

LE CAPITAINE

Que chacun d'arrière à l'avant
Prenne un d'ces instruments à vent,
Et soufflons en chœur promptement,
Pour faire avancer l'bâtiment

TOUS

Soufflons, soufflons dans les voiles
Avec nos soufflets.
Soufflons, soufflons et la voile
Va sûr'ment s'gonfler !

LE CAPITAINE, à *Malagaga*

Je sens du vent dans l'échine
Attention mat'elot !
Vous m'soufflez d'la brise marine
Dans le bas du dos !

MALAGAGA

J'n'ai pas la vue très lointaine
Mais je vois là-bas
La voil' du mât de misaine
Se gonfler déjà !

TOUS

Soufflons, soufflons dans les voiles
Avec nos soufflets
Soufflons, soufflons et la toile
Va sûr'ment s'gonfler.
Soufflons ! soufflons ! soufflons !
Soufflons !

(Les voiles se gonflent. Poussée par cette brise improvisée, la caravelle s'éloigne rapidement.)

CHAPITRE XIV

AMOUREUX PROJETS

(Quelques jours plus tard. Le pont de la caravelle, éclairé par un pâle reflet de lune. C'est la fin de la nuit, presque le lever du jour. Assis dans son hamac qu'il a dressé sur le pont, Yves chante doucement.)

(Sonore.)

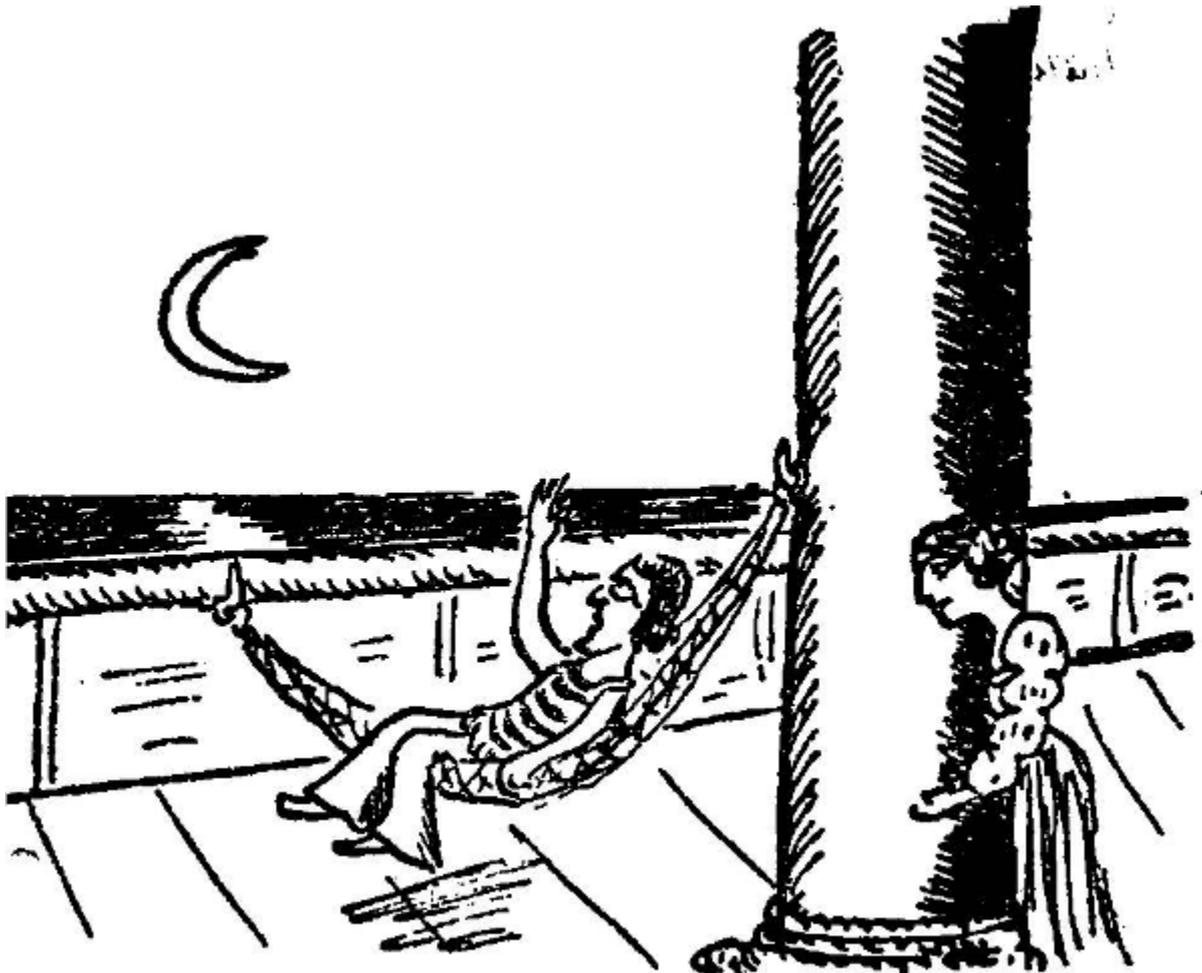
YVES, *chantant*

La nuit lentement s'achève,
Déjà les beaux songes bleus,
Avec le jour qui se lève
Vont s'en retourner aux cieux.
Hélas ! le jour nous enlève
Tous nos songes amoureux
De peur de voir fuir mon rêve
Je n'ose ouvrir les yeux !
Mais si c'est une chimère
Qui doit s'envoler sans retour,
Je veux en fermant mes paupières
Garder encore un peu mon beau rêve d'amour !

LA VOIX DE COLOMBA

La nuit lentement s'achève,
Déjà les beaux songes bleus,
Avec le jour qui se lève
Vont s'en retourner aux cieux...
(Colomba arrive lentement en continuant de chanter.)
Hélas ! le jour nous enlève

Tous nos songes amoureux,
Mais il me reste mon beau rêve
Même en ouvrant les yeux !
Ce n'est pas une chimère
Qui va s'envoler sans retour !
Et le jour avec sa lumière
N'emportera jamais mon beau rêve d'amour !



YVES. – C'est vrai qu'il est réel notre amour, ma Colomba, aussi réel que ce dernier rayon de lune qui pâlit déjà à l'approche du jour et va éclairer dans quelque lointaine partie du monde d'autres amoureux et d'autres chansons d'amour.

COLOMBA. – C'est étrange, mon cher Yves, comme depuis notre coup de foudre, nos pensées semblent correspondre mystérieusement. J'ignorais que vous fussiez sur le

pont, et pourtant dans mon cœur je sentais que vous deviez être ici... et je suis venue.

YVES. – Oui, la nuit était chaude, si belle, qu’après avoir fait mon quart, j’ai dressé mon hamac sur le pont. Et malgré les millions d’étoiles qui scintillaient au-dessus de moi, c’est sur votre image adorée, ma Colomba, que mes yeux se sont fermés, éblouis !

COLOMBA. – Taisez-vous, Yves, vous allez me rendre orgueilleuse !

YVES. – Et vous pouvez l’être, Colomba ! car jamais jeune fille ne fut aimée d’un amour si pur, si sincère...

COLOMBA. – Alors, pourquoi ne pas avouer aujourd’hui même à mon oncle que nous nous aimons ?

YVES. – Oh ! ce n’est pas le moment ! L’amiral a trop de soucis avec son équipage, qui a tenté de se révolter deux fois déjà !

COLOMBA. – Oui, c’est vrai, ces lâches matelots n’ont plus confiance en mon oncle, ils ne croient plus à la découverte de l’Amérique, et demandent avec insolence à regagner l’Espagne. Vous avez raison, ce n’est pas le moment de lui parler de nos projets, mais dès notre arrivée en Amérique... c’est juré ?

YVES. – C’est juré.

COLOMBA. – Mais voici le jour, je redescends, ma tante se lève de bonne heure et si elle se doutait que je suis ici... À tout à l’heure, mon futur petit mari !

YVES, *lui envoyant un baiser*. – Ma Colomba !

CHAPITRE XV

LE PENDU QUI SE MOUCHE

LE CAPITAINE, *arrivant en lisant son manuel*. – « En cas de révolte, le capitaine a droit de vie et de mort sur son équipage. » C'est parfait... c'est parfait ! (*À Yves.*) Vous allez voir, mon cher, comment on réprime une mutinerie.

YVES. – Pour l'instant, l'équipage est relativement calme.

LE CAPITAINE. – Oui, mais il y a de l'orage dans l'air... une nouvelle révolte est imminente. L'heure des moyens énergiques est arrivée !

YVES. – Qu'allez-vous faire, capitaine ?

LE CAPITAINE. Je vais pendre un matelot pour intimider l'équipage.

YVES. – Vous allez pendre un matelot ?

LE CAPITAINE. – Oui, je viens de consulter mon petit manuel de navigation, c'est mon droit. Mais rassurez-vous, c'est une ruse pour mater définitivement l'équipage. Je suis d'accord avec un matelot pour un simulacre de pendaison. Voici justement mon compère.

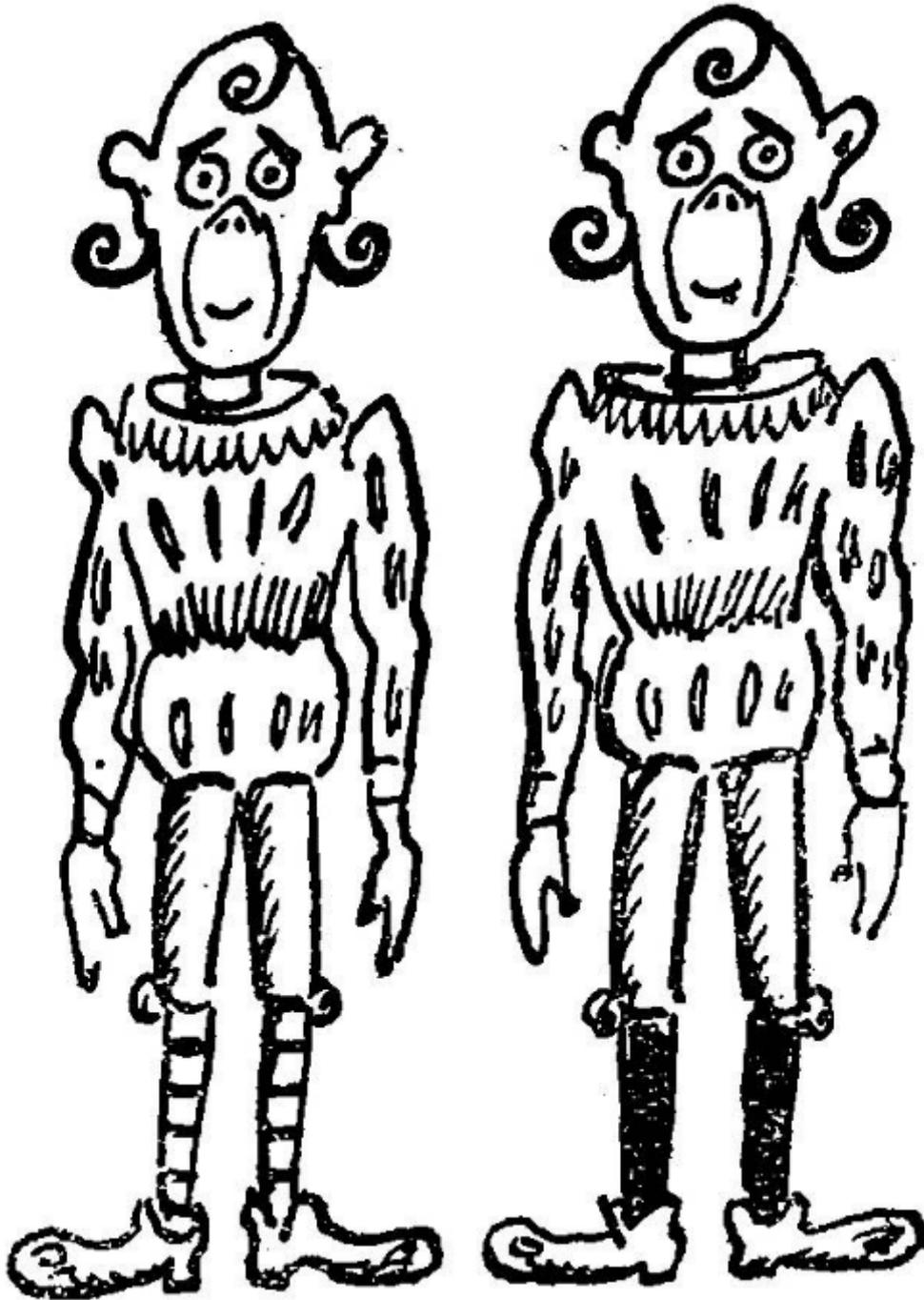
(Entre Malagaga.)

YVES, *à part*. – Tiens ! l'idiot-moins-le-quart !

LE CAPITAINE. – Ah ! vous voilà, mon ami ! Vous êtes toujours décidé ?

MALAGAGA. Oh ! oui ! puisque ce stratagème doit sauver ma doña Sol !

LE CAPITAINE, à Yves. – J'ai habilement flatté sa manie. (*Haut.*) Certainement, votre ruse sauvera votre doña Sol des étreintes lubriques de l'équipage en révolte.



MALAGAGA. – Ce serait affreux ! Pensez, à la veille de notre mariage. Ma doña Sol violée au seuil de la chambre nuptiale ! Chaste et flétrie ! Quelle horreur !

LE CAPITAINE. – Vous avez la ceinture ?

MALAGAGA. – Oui, regardez. (*Il se retourne, il a un gros anneau dans le dos.*)

LE CAPITAINE. – Parfait ! Nous allons nous dépêcher de faire notre petite mise en scène pendant que l'équipage est dans l'entrepont, (*il lève la tête et crie dans son porte-voix.*) Ohé, Mathurin !

VOIX DE MATHURIN. – Ohé ! capitaine !

LE CAPITAINE, *dans le porte-voix.* – Envoyez la potence ! (*Une corde terminée par un nœud coulant descend le long du mât.*) Maintenant, passez votre tête là-dedans.

(*Il tend le nœud coulant à Malagaga.*)

MALAGAGA. – Attention, surtout ! Je ne tiens pas à subir le sort d'un de mes ancêtres.

YVES. – Ah ! un de vos ancêtres fut pendu ?

MALAGAGA. – Oui, et d'une étrange façon encore ! C'était l'un des fils jumeaux de ma trisaïeule doña Pistachia de Malagaga. Figurez-vous que...

LE CAPITAINE. – Nous sommes pressés...

MALAGAGA. – C'est juste. Alors, je vais vous le chanter, ça ira plus vite.

LE CAPITAINE, haussant les épaules. – Allez-y ! (*À Yves.*) On dit qu'il ne faut pas les contrarier !

(*Sonore.*)

MALAGAGA, *chantant*

I

Aimant les amours populaires,
Pistachia de Malagaga
Dormait avec les militaires,
Emballeurs ou prima-spada !
Elle aima d'amour adultère,
Le postillon de Longjumeau
Et neuf mois après devint mère
De deux garçons, deux longs jumeaux !

Refrain

C'étaient deux Malagaga, jumeaux
Qui se ressemblaient comm' deux gougouttes d'eau !
Comm' deux, noyaux,
Comm' deux plumeaux,
Comm' deux cerceaux,
Comm' deux râteaux,
Comm' deux marteaux,
Comm' deux porreaux !
L'premier fut app'lé Gomez,
On baptisa l'autr' Ramon,
Et pour qu'on les reconnaisse
On leur avait mis, dit-on :
Des bas de soie à Gomez
Des bas de laine à Ramon !

II

Ils étaient pareils corps et âmes
Ils avaient tous deux les mêm's goûts.

Aussi à vingt ans d'la même femme,
Ils devinrent amoureux fous !
La bell' ne pouvait prendr' la paire,
Son embarras était profond.
Alors pour le bonheur de son frère
Gomez se pendit au plafond.

Refrain

C'étaient deux Malagaga jumeaux
Qui se ressemblaient comm' deux gougouttes d'eau !
Comm' deux noyaux,
Comm' deux plumeaux,
Comm' deux cerceaux,
Comm' deux râteaux,
Comm' deux marteaux,
Comm' deux porreaux !
L'premier fut app'lé Gomez,
On baptisa l'autr' Ramon,
Et pour qu'on les reconnaisse
On leur avait mis, dit-on :
Des bas de soie à Gomez
Des bas de laine à Ramon !

III

Deux jours après sa fin tragique,
Gomez pensa : « J'ai un' faim d'loup !
Bien que mort je bouff'rais des briques ! »
Alors il comprit tout à coup,
Qu'il s'était par inadvertance
Avec son jumeau confondu,
Et que, trompé par la ressemblance,
C'est Ramon qu'il avait pendu !

Dernier refrain

C'étaient deux Malagaga jumeaux
Qui se ressemblaient comm' deux gougouttes d'eau !
Comm' deux noyaux,
Comm' deux plumeaux,
Comm' deux cerceaux,
Comm' deux râteaux,
Comm' deux marteaux,
Comm' deux poireaux !
Si l'infortuné Gomez
S'trompa et s'prit pour Ramon
C'est qu'en ce jour de détresse,
Ils avaient mis, nous dit-on,
Ramon les bas de Gomez,
Gomez les bas de Ramon ! ‘

MALAGAGA. – Vous voyez, il suffit de peu de chose, quelquefois, pour être véritablement pendu et je ne voudrais pas...

LE CAPITAINE. – Vous ne risquez rien. (*Il lui passe le nœud coulant. À Yves.*) Lieutenant, pendant ces préparatifs, allez guetter. Vous m'avertirez si quelqu'un montait.

YVES, *s'éloignant à part*. – Ces deux-là font la paire ! Aussi piqués l'un que l'autre !

LE CAPITAINE, *tout en plaçant un escabeau devant le mât dans lequel se trouve planté un gros clou à crochet*. – Ce qu'il faut surtout, c'est me faire une bonne imitation de pendu lorsque l'équipage sera là.

MALAGAGA. – Puisque j'ai un vrai pendu dans ma famille, ça me sera très facile par atavisme !

LE CAPITAINE. – Parfait. Maintenant, montez, je vais vous accrocher par la ceinture.

(Malagaga monte sur l'escabeau et tâte le crochet du mât.)

MALAGAGA. – Il est solide, au moins ?...

LE CAPITAINE. – Oui, mais s'il venait à céder, ne craignez rien, vous ne tomberiez pas, la corde vous retiendrait par le cou.

MALAGAGA. – Ah ! très bien, ça me rassure.

LE CAPITAINE, *mettant le crochet dans l'anneau de la ceinture de Malagaga.* – Là, ça y est... je vais retirer l'escabeau. *(Il descend et enlève l'escabeau.)* Vous êtes bien ?

MALAGAGA. – Oui... à peu près... ça me serre un peu ici... j'ai les seins très sensibles...

LE CAPITAINE. – Ça n'a pas d'importance. Vous ne nourrissez pas ! Maintenant, je vais siffler pour appeler l'équipage sur le pont et l'intimider par le spectacle de votre pendaison. Attention ! tirez la langue, roulez des yeux égarés, et gigotez un peu ! *(Malagaga obéit avec exagération.)* Pas autant, s'pristi, vous avez l'air d'un polichinelle ! Soyez plus calme, plus modéré dans vos mouvements.

MALAGAGA. – C'étaient des soubresauts d'agonie.

LE CAPITAINE. – Possible, mais agonisez avec moins d'exubérance. Ne vous fatiguez pas, rentrez la langue, vous recommencerez dès que les matelots seront là.

(Il prend un sifflet et siffle.)

MALAGAGA. – J'ai des puces, ça m'énerve.

LE CAPITAINE. – Ne vous grattez pas, tonnerre ! et taisez-vous ! les voilà ! (*Dans son porte-voix.*) Avancez, matelots ! (*Montrant Malagaga.*) Regardez et méditez et que ce sinistre spectacle vous glace d'épouvante ! (*Bas à Malagaga.*) Tirez la langue ! (*Aux matelots.*) Vous vous êtes mutinés déjà deux fois en huit jours. C'est trop ! Une mutinerie par semaine à la rigueur, je ne dis pas ! mais deux, c'est exagéré ! Je suis résolu à sévir ! J'ai voulu faire un exemple en faisant pendre un de vos compagnons les plus dangereux. Le meneur de vos mutineries peut-être, ce petit mutin. (*Bas à Malagaga.*) Gigotez, sacrebleu ! (*Malagaga, pour se conformer à la recommandation du capitaine de gigoter avec calme, esquisse de lents et grotesques petits mouvements, avec chacun de ses membres séparément. Les marins se regardent ahuris.*) Regardez et tremblez !! (*À part.*) Ils sont glacés d'épouvante !

UN MATELOT, *à ses compagnons.* – J'ai ben vu pendre plus de cinquante pirates dans ma vie, mais jamais aucun de ce calibre-là !

(*Malagaga, fatigué de tirer la langue, la rentre dans sa bouche.*)

LE CAPITAINE, *bas.* – La langue ! la langue ! crénom !

(*Malagaga retire brusquement la langue.*)

UN MATELOT. – J'aurais pas cru qu'il aurait la vie si dure, cet astèque !

(*Malagaga, qu'une puce importune, se gratte des mains et des pieds tout en simulant des soubresauts.*)

LE CAPITAINE, *bas.* – Ne vous grattez pas, n... de D... !

UN MATELOT. – C'est quand même un type à poigne, le capitaine... J'aurais pas cru, va falloir se tenir peignards...

LE CAPITAINE, *bas à Malagaga*. – Assez, ne bougez plus ! (*Malagaga s'immobilise brusquement, rentre sa langue, ferme les yeux et prend une expression béate.*) Ils sont complètement terrifiés !

UN MATELOT. – L'a fini de souffrir le pauv' gars ! Il a une bonne gueule heureuse, maintenant !

(*À ce moment Malagaga fait les grimaces de quelqu'un qui va éternuer et soudain éternue.*)

LE CAPITAINE. – Tonnerre !!

L'ÉQUIPAGE, – Il éternue !... c'est pas naturel, pour sûr !

LE CAPITAINE, *vivement aux matelots*. – Ça arrive souvent... les dernières réactions de la vie... c'est très courant chez les pendus. *Vitam impendere internuum*... le pendu quittant la vie éternue... comme on dit !

(*À ce moment Malagaga sort très calmement son mouchoir de sa poche et se mouche.*)

L'ÉQUIPAGE. – Et ça ? c'est-y aussi une réaction, comme vous dites ?... On se fiche de nous ! On va bien voir !

(*Ils s'approchent de Malagaga et aperçoivent le crochet.*)

UN MATELOT, *ricanant*. – Ah ! on comprend maintenant la petite combinaison ! C'était pour nous fiche la frousse ! C'est pas un vrai pendu !

(*À ce moment, croyant sauver la situation et voulant prouver qu'il est réellement pendu, Malagaga retire*

*la langue, rouvre des yeux égarés et gigote éperdu-
ment.)*

L'ÉQUIPAGE, *éclatant de rire*. – Il danse le quadrille ! Il est rigolo, le copain !

(Ils éclatent d'un rire formidable.)

COLOMB, *arrivant*. – Ah ! ça, quels sont ces cris ? Que signifie, capitaine ?

LE CAPITAINE. – J'étais en train d'impressionner l'équipage... de le mater !

COLOMB, *montrant les matelots qui rient de plus belle*. – C'est ça que vous appelez impressionner l'équipage ?

LES MATELOTS. – Vous avez cru nous avoir avec votre pendu cascadeur, mais on ne marche pas, capitaine ! Faudrait pas nous prendre pour des poires avec votre macchabée qui se mouche ! Maintenant, assez de rigolade ! Si on ne retourne pas en Espagne aujourd'hui même, ça va barder ! Vous êtes prévenu ! ça va barder !

(Ils s'éloignent en grognant et en ricanant.)

COLOMB, *apercevant Malagaga*. – Qu'est-ce que c'est que ça ?... Un épouvantail à moineaux ?

LE CAPITAINE. – C'est le pendu... j'ai voulu faire un simulacre de pendaison pour l'exemple. Mais cet imbécile a tout fait rater. *(Tout en parlant il va décrocher Malagaga.)* Rentrez votre langue !... Vous ne pouviez pas attendre qu'ils soient partis pour vous moucher ?...

MALAGAGA. – C'était pour ne plus éternuer... quand je me mouche ça m'empêche d'éternuer... alors...

LE CAPITAINE. – Le remède était pire que le mal !... Allez ! rompez !... Vous n'êtes même pas fichu de faire un pendu présentable !

MALAGAGA, *en sortant*. – Ah ! permettez, j'ai eu un pendu dans ma famille, je n'accepte pas d'observation !

COLOMB. – Disparaissez, idiot !

MALAGAGA, *sortant*. – Moins le quart !

CHAPITRE XVI

SUBLIME OBSTINATION DE L'AMIRAL

LE CAPITAINE. – À présent, je ne réponds plus de rien ! J'ai fait l'impossible pour prévenir une nouvelle révolte, mais...

COLOMB. – Ah ! vous, je vous retiens ! Ah ! J'en ai eu une idée le jour où je vous ai engagé !... Qu'est-ce que c'est aussi que cette histoire de housse que vous avez donné à coudre à ma bonne ?

LE CAPITAINE. – C'est une housse pour l'ancre.

COLOMB. – Une housse pour l'ancre ?

LE CAPITAINE. – À cause de la poussière, c'est fragile, ces objets-là...

COLOMB. – Et voilà à quoi vous employez votre temps sur ma caravelle ! Ça et la lessive, c'est complet ! C'est comme l'autre jour, pendant la tempête, vous avez commandé aux matelots ahuris de ficeler les paquets d'eau qui tombaient sur le pont et de les descendre à la cale !

LE CAPITAINE. – C'était pour débarrasser le pont. J'ai de l'initiative, moi !

M^{me} COLOMB, *arrivant*. – Je parie que tu es encore en train de grogner après le capitaine ! C'est pourtant un homme précieux.

LE CAPITAINE. – J'ai de l'initiative, évidemment.

COLOMB. – Ah ! parlons-en !

M^{me} COLOMB. – Plains-toi ! Grâce à lui, à moi et à « ces dames » que je dirige, les voiles de ta caravelle sont d'une blancheur de mouette !

COLOMB. – Justement ! C'est ce qui me met en rage ! Ces lessives continuelles retardent la marche de ma caravelle ! Il y a plus de deux mois que nous sommes partis et les matelots, furieux de ne pas apercevoir les côtes d'Amérique, sont sur le point de se révolter.

UN MOUSSE, *s'approchant de M^{me} Colomb.* – Madame, le second m'envoie chercher les voiles du grand hunier et celles du mât d'artimon.

M^{me} COLOMB. – C'est bien, mon ami. Descendez dans ma cabine, et demandez à ma bonne. Elles sont repassées, pliées et bien rangées dans mon armoire à linge.

(Le mousse s'éloigne.)

COLOMB. – Les voiles dans l'armoire ! Ah ! C'est sérieux ! C'est sérieux !

M^{me} COLOMB. – Qu'est-ce qui est sérieux ?

COLOMB. – Rien ! rien n'est sérieux sur cette abracadabrante caravelle ! Le capitaine fait la lessive ! le mousse est idiot-moins-le-quart ! Philidor accroche sa lanterne ! L'équipage est révolté ! Ma femme met les voiles dans l'armoire ! Colomba se déguise en mousse ! Ma bonne itou ! Ah ! oui ! c'est sérieux tout ça ! C'est très sérieux !

M^{me} COLOMB. – Ah ! tu m'énerves, à la fin, avec ton sérieux par ci, ton sérieux par là ! Ah ! tu es encore naïf,

Christophe, si tu crois que ça sert à quelque chose dans la vie,
ton sérieux !

(*Sonore.*)

CHANSON DES GENS SÉRIEUX

I

Depuis que notre terre est ronde,
Un tas d'gens soi-disant sérieux,
Dirigent notre pauvre monde,
Mais s'en porte-t-il beaucoup mieux ?
Des hommes graves et austères,
Eur'ent toujours le pouvoir en main,
Mais ont-ils empêché les guerres ?
Et fait l'bonheur du genre humain ?

Refrain

Ah ! quand on voit c'que les hommes
Sérieux ont fait de tout temps,
On s'dit que les fous, en somme,
En auraient fait tout autant. i

II

Combien d'illustres personnages
Étaient dignes du cabanon
Mais dans l'histor' à chaque page,
On voit glorifier leurs noms !
Des grands créateurs de tuerie,
C'est la galerie des portraits !
Mais l'inventeur du parapluie
L'histor' n'en parlera jamais !

Refrain

Ah ! quand on voit c'que les hommes
Sérieux ont fait de tout temps,
On s'dit que les fous, en somme,
En auraient fait tout autant.

III

En France on aime rendre hommage
Aux auteurs les plus ennuyeux.
On ne lit jamais leurs ouvrages,
Mais d'confiance on dit : « C'est sérieux ! »
De craint' qu'en riant ils ne perdent
Leur dignité, les snobs ne vont
Voir que des pièc's qui les em... bêtent !
Plus qu'c'est barbant, plus qu' c'est profond !

Refrain

Ah ! quand on voit c'que les hommes
Sérieux ont fait de tout temps,
On s'dit que les fous, en somme,
En auraient fait tout autant

IV

On naît, on vit, passez muscade !
L'homme grav' sait-il mieux qu'un fou,
Le mot de la grande Charade ?
L'un ne sait rien, et l'autre itou !
Nous sommes tous des marionnettes,
— Trois petits tours et puis adieu ! —
Dont les fils sont t'nus en cachette
Par le Diable ou par le bon Dieu !

Refrain

Ah ! quand on voit c'que les hommes
Ont fait dans le genr' sérieux,
On s'dit que les fous, en somme,
Aurient p't' êtr' fait beaucoup mieux !

LE CAPITAINE. – Bravo ! voilà qui est envoyé ! Je suis complètement de votre avis, Madame !

COLOMB. – Le contraire m'eût étonné !

M^{me} COLOMB. – Et toi qui te prétends sérieux, crois-tu agir sagement en t'obstinant à rechercher cette Amérique introuvable ?

COLOMB. – Comment ?... toi aussi tu doutes de moi... comme les matelots ?

M^{me} COLOMB. – Non, évidemment, j'ai encore de l'espoir, mais enfin, je commence à croire que peut-être tu aurais agi plus sagement en découvrant tout simplement les divers pays devant lesquels nous sommes passés au cours de notre long voyage, et de revenir en Espagne tranquillement.

COLOMB. – Sans avoir découvert l'Amérique ? Moi, Colomb ?... mais c'était impossible !

M^{me} COLOMB. – Mais non, puisque tu revenais avec trois ou quatre découvertes de pays lointains. Tu ne rentrais pas bredouille, c'était le principal.

COLOMB. – Non ! non ! et non ! n'insiste pas !

(Il chante.)

(*Sonore.*)

I

Quand nous passâm's près du pôl' Nord,
J'ai reçu des Lapons à bord
Qui vinr'nt me supplier, c'est drôle,
De vouloir découvrir leur pôle.
Quand j'fus près du pays nippon.
On vint m'dir' : « Découvrez l'Japon ! »
Enfin, passant près de la Chine,
Des Chinois vinr'nt dans ma cabine
Me dir' : « Découvrez-nous, Colomb ! »
Mais à tous j'ai répondu non !

Refrain

Non !
Je n'veux pas découvrir le Japon
Non ! non ! non ! et cent fois non !
Ni les Patagons, ni les Chinois, ni les Lapons !
Je n'peux découvrir, mon nom l'indique,
Que le Nouveau Monde, l'Amérique !
Mais l'pôl' Nord, la Chine et le Japon,
Mon ! non ! non ! non ! non ! non ! non !

II

Comme ils étaient un peu confus,
Et chagrinés de mon refus,
J'leur ai dit : « Messieurs, j'regrette,
J'suis flatté de votre requête,
J'en parlerai dès mon retour
Pour que l'on vous découvre un jour,
Mais moi, j'suis prisonnier d'l'histoire,
Et ça s'rait vraiment dérisoire,

Qu'on dis' plus tard, ça m'f'rait du tort :
« Colomb découvrit le pôl' Nord ! »

Refrain

Non !
Je n'veux pas découvrir le Japon
Non ! non ! non ! et cent fois non !
Ni les Patagons, ni les Chinois, ni les Lapons !
Je n'peux découvrir, mon nom l'indique,
Que le Nouveau Monde, l'Amérique !
Mais l'pol' Nord, la Chine et le Japon,
Non ! non ! non ! non ! non ! non ! non !

III

Puis, je dois l'avouer, j'ai bon cœur,
Je laiss' pour d'autr's navigateurs,
— Il faut bien que tout le mond' vive ! —
Honolulu, Tananarive,
Monaco, Argenteuil, Le Pecq,
Bombay, Cuba, Noisy-le-Sec !
J'peux mêm' laisser, ça m'indiffère
Les îles Sandwichs à l'Angleterre !
Mais je veux, je l'dis tout de go,
Chiquer ma chique à Chicago !

Refrain

Non !
Je n'veux pas découvrir le Japon
Non ! non ! non ! et cent fois non !
Ni les Patagons, ni les Chinois, ni les Lapons !
Je n'peux découvrir, mon nom l'indique,
Que le Nouveau Monde, l'Amérique !
Mais l'pôl' Nord, la Chine et le Japon,

Non ! non ! non ! non ! non ! non ! non !

COLOMBA, *accourant*. – Parrain ! parrain ! il se passe des choses anormales sur la caravelle !... Concepcion et moi nous venons d'entendre comme un bruit de lutte dans l'entrepont...

MALAGAGA, *accourant*. – Alerte ! alerte ! ils ont fait prisonnier le second et le quartier-maître ! L'équipage en révolte monte sur le pont ! (*À M^{me} Colomb.*) Ah ! ma doña Sol ! ne crains rien tant que Malagaga sera vivant, ils ne te feront pas subir les derniers outrages !

COLOMBA. – Les voilà ! du sang-froid !

CONCEPCION. – J'ai peur ! Protégez-nous, Santa Madona !

COLOMB. – Du calme ! Je vais leur parler !

M^{me} COLOMB. – Ils sont armés ! C'est une révolte à main armée !

LE CAPITAINE, *consultant son manuel*. – Révolte à main armée... voyons... qui sait ?...

CHAPITRE XVII

LA RÉVOLTE

(*Sonore.*)

CHŒUR DES MATELOTS RÉVOLTÉS

Le quartier-maître et le second
Sont enchaînés dans leurs cabines !
Et maintenant Christophe Colomb
Nous n'marchons plus dans ta combine !
Le Nouveau Monde c'est un bobard.
Tu veux nous la faire à l'épate !
Nous voulons rentrer sans retard
Et r'gagner viv'ment nos pénates !

COLOMB

Accordez-moi jusqu'à demain,
Nous touchons au but, tout l'indique !

LES RÉVOLTÉS

Nous voulons rebrousser chemin
Ça n'existe pas l'Amérique !

COLOMB

L'Amérique n'existe pas ?

LES RÉVOLTÉS

Non ! faut revenir sur nos pas !

COLOMB

Vous la verrez, c'est véridique !

LES RÉVOLTÉS

Non ! tu nous a fichus dedans !
Nous découvrirons l'Amérique
Quand les poules auront des dents !

COLOMB

Amis, si ma prièr' vous touche,
L'Amérique, nous l'atteindrons !

LES RÉVOLTÉS

Quand les éléphants comm' les mouches,
Pourront s'balader au plafond !

COLOMB

Accordez-moi un jour encor !

LE CAPITAINE

Accordez-lui, mille sabords !

LES RÉVOLTÉS

Non ! non ! faut rentrer en vitesse !
Tout ça c'est des trucs à la noix !
C'est des boniments à la graisse
À la graiss' de chevaux de bois

COLOMB

Mais je vous le jur' sur la Bible,
Vous allez voir un pays neuf !
Tous mes calculs sont infaillibles,

Et j'ai fait la preuve par neuf !

MALAGAGA

Tous ses calculs sont infailibles,
Il a fait la preuve par l'œuf !

LES RÉVOLTÉS

Non ! non ! vous nous bourrez le crâne !
Votre Nouveau-Monde, entre nous,
Ce n'est pas plus vrai que Peau-d'Âne,
C'est un conte à dormir debout !

COLOMB

Bientôt ce pays de Cocagne,
Nous apparaîtra, je le sens !

LES RÉVOLTÉS

Remettons le cap sur l'Espagne
Ou craignez le chambardement !

COLOMB

Amis, accordez-moi de grâce,
De naviguer un jour encor !

LES RÉVOLTÉS

Allons ! commande ou gare la casse
De virer pour gagner le port !

COLOMBA

Non !
Aussi vrai que je suis sur ce pont,
Non ! non ! non ! et cent fois non !

Nous continuerons, nous chercherons, tas de capons !
Ceux qui n'veulent pas finir le voyage
Qu'ils retour'nt en Espagne à la nage !
Mais r'brousser chemin, mill' canons !
Non ! non ! non ! non ! non ! non ! non !

LES RÉVOLTÉS

À mort ! À l'eau ! Caramba !
La señorita Colomba !

LE CHEF DES RÉVOLTÉS

Laissez-la, ce n'est pas la peine !
Nous sommes les maîtres à bord !
À fond de cal' qu'on les enchaîne,
Et nous allons rentrer au port !

LES RÉVOLTÉS

Oui ! bravo !... rebroussons chemin !

PHILIDOR, *surgissant soudain, suivi de ces dames armées de revolvers et cernant l'équipage révolté.*

Haut les mains ! Bandits ! Haut les mains !
Sur le pont déposez vos haches !
Allons, plus vite ou je me fâche !
Les gars faut vous tenir peinards !
J'ai huit pruneaux dans mon pétard !
Madame aussi dans son browninge,
A d'quoi brûler vos gueul's de singe !
Et ces dam's, revolver aux doigts,
Vous dis'nt tout's : « Y a du feu chez moi !... »

LE CHEF DES RÉVOLTÉS

C'est bon ! on est pris ! bas les armes !
Mais j'pensais pas qu'un type comm' vous,
Se transformerait en gendarme !
J'avais cru qu' vous étiez pour nous !

PHILIDOR

De quoi ? de quoi ? Moi j'suis pour l'ordre !
J'suis commerçant et patenté !
Faut toujours réprimer l'désordre,
Sans ça y a pus de société !
Un pays c'est comme un navire
Faut de l'ordre et de la vertu,
Si chacun command' tout chavire.
Et le pauv' commerce est foutu !

M^{me} COLOMB, *à ces dames*

Mesdam's revolver au côté,
Emm'nez les marins révoltés.
Enfermez-les s'lon la coutume
À fond de cale ; mais avant,
Avec eux changez de costume,
Car vous serez leurs remplaçants.

COLOMB

Pour commander ces matelotes,
Il nous faut hiérarchiquement
Il nous faut trouver, saperlote !
Un quartier-maître immédiat'ment !

PHILIDOR,

Il faut une femme à la r'dresse !

La sous-maîtresse, c'est indiqué,
Sera votre... quartier-maîtresse,
Respectez son autorité !

CES DAMES

Allons vit', qu'on les emballe !
Tous ces messieurs à la cale !
À fond ! fond ! fond ! fond ! fond ! fond !
À fond d'cale !
À fond d'cale !
À fond ! fond ! fond ! fond ! fond ? fond !
À fond d'cale, vite en prison !

(Elles entraînent les matelots révoltés.)

LE CAPITAINE, *dans son porte-voix dans la direction des matelots qu'on entraîne.* – Voilà comment je mate une révolte, mes gaillards !

PHILIDOR. – Y va fort, le frère !

LE CAPITAINE. – Je leur dis ça pour sauvegarder la dignité du commandement. Mais, pour la deuxième fois, je dois le reconnaître, c'est vous qui avez sauvé la situation.

M^{me} COLOMB. – Ça, c'est vrai. (*À Colomb.*) Tu vois que ce ne sont pas toujours les gens sérieux qui sont le plus utiles dans la vie.

COLOMB, *à Philidor.* – Je vous remercie et reconnais volontiers que sans votre intervention...

PHILIDOR. – On recavalerait en douce au pays des matedors ! Mais j'avais l'œil ! Dame, j'ai un petit capital engagé

dans votre combine, moi, et si on ne découvrait pas l'Amérique, j'en serais de mon fric, pas vrai ? Maintenant, laissez-moi vous l'dire en copain, vous savez pas parler aux hommes, vous êtes trop bon. Voyez-vous, m'sieur Christophe, les hommes, c'est du pareil au même que les gonzesses, ça n'respecte que les mecs qui leur collent des tartes ! J'connais cette garce de vie, vous pouvez m'croire, eh bien ! voulez-vous que j'vous dise comment ça doit s'conduire l'humanité ? À coup de « pompes » dans l'train ! M'sieur Christophe, parole d'homme !

MALAGAGA, à *M^{me} Colomb*. – Vous voilà sauvée du dés-honneur, ma doña Sol !...

M^{me} COLOMB. – Débarrassez-moi de ce fou, Christophe.

COLOMB. – Malagaga, allez vous poster en vigie sur le mât de misaine avec la lunette d'approche.

MALAGAGA. – Je ne porte jamais de lunettes par coquetterie, et...

COLOMB. – Allez, mascotte !!

(Malagaga s'éloigne.)

CHAPITRE XVIII

TERRE !!!

COLOMBA, *accompagnée d'Yves et de Mathurin.* – Nous venons de les délivrer.

YVES. – Les misérables m'ont attaqué par surprise... je n'ai pas eu le temps de me défendre.

MATHURIN. – Ah ! les bandits ! il faudrait en pendre deux ou trois pour l'exemple !

LE CAPITAINE. – Ça ne donne rien... j'ai essayé. Il vaut mieux la cale, c'est plus sûr.

COLOMB. – À présent que la révolte est maîtrisée, nous allons poursuivre tranquillement notre voyage.

COLOMBA. – Tu crois que nous approchons, parrain ?

COLOMB. – Nous touchons au but, je le sens, et quelque chose me dit qu'aujourd'hui même...

VOIX DE MALAGAGA, *criant.* – Terre ! Terre !

TOUS. – Ciel, est-ce possible ?

COLOMB, *regardant avec sa lunette.* – Je ne vois rien encore.

LE CAPITAINE, *dans son porte-voix.* – Descendez, vigie !

M^{me} COLOMB. – C'est ridicule de crier terre comme ça ! Ça vous donne une fausse joie !

MALAGAGA, *arrivant.* – Voilà la vigie.

COLOMB. – Pourquoi avez-vous crié terre ?

MALAGAGA. – Parce que c'est la vérité ! Regardez ! (*Il braque sa lorgnette dans la direction de l'avant du navire.*) Terre ! Terre !

LE CAPITAINE, *regardant aussi*. – Oh ! c'est insensé ! (*À Mathurin.*) Allez décrocher cette lanterne là-bas et apportez-la. (*Mathurin s'élançe.*) C'est elle qui a causé l'erreur de la vigie.



MATHURIN. – Voilà la lanterne, capitaine.

LE CAPITAINE, *montrant le numéro 22 ter de la lanterne*. – Voyez 22 *ter*. C'est le *ter* de ce numéro que la vigie a aperçu dans sa longue-vue.

MALAGAGA. – Parfaitement. J'ai aperçu *ter*, alors j'ai crié *ter* ! C'est simple !

YVES, *riant*. – C'est lui qui est simple !

MATHURIN. – Ah ! cette fois-ci, par exemple, je ne me trompe pas, moi ! Regardez... des barques qui viennent vers nous...

COLOMB. – Oh ! minute solennelle entre toutes ! Oui... je vois... ce sont certainement des indigènes qui viennent à notre rencontre. L'Amérique n'est pas loin... Le brouillard nous cache encore la terre... mais nous arrivons ! Merci, Seigneur !

(Tout le monde se penche sur le bastingage pour regarder ; seuls, Yves et Colomba en profitent pour se parler.)

COLOMBA. – Enfin ! vous allez pouvoir demander ma main à mon oncle ! Mais pourquoi faites-vous cette mine attristée ?...

YVES. – Je ne sais, Colomba... il me semble à présent que cette Amérique va nous éloigner l'un de l'autre... à mesure que la caravelle s'approche, je sens dans mon cœur comme un pressentiment...

COLOMBA. – Êtes-vous fou, cher Yves ?

YVES. – Non... mais tenez... regardez votre parrain, il est déjà transfiguré, il bombe orgueilleusement le torse, il prend une pose historique... Il va devenir illustre d'un seul coup, et c'est à ce grand homme qu'il me faudra avoir l'audace de demander votre main !... Il ne m'écouterait même pas ! Il va rêver pour vous maintenant le plus brillant avenir, et je ne suis qu'un simple petit officier sans fortune !

COLOMBA. – Allons, Yves, soyez homme ! Je le veux ! Nous nous aimons et rappelez-vous que je suis aussi obstinée que mon oncle. Ce n'est pas peu dire !

TOUS. – Voilà un canot avec trois indigènes qui s'apprêtent à accoster la caravelle.

COLOMB. – Descendez l'échelle de corde.

TOUS. – Ah ! un remous vient de faire chavirer le canot !

MATHURIN. – Ce n'est rien ! les hommes reviennent à la surface. Ils atteignent l'échelle. Ils en sont quittes pour un bain forcé.

COLOMB. – L'instant est solennel. Écartez-vous que je reçoive dignement ces premiers enfants de l'Amérique. Il ne faut pas intimider ces naïfs sauvages par de pompeuses phrases.

M^{me} COLOMB. – Ah ! mon Christophe, je t'en prie, pas de discours, tu t'embrouilles toujours...

COLOMB. – Non, mais cependant quelques paroles s'imposent pour leur faire comprendre que je viens apporter à leur pays encore barbare les bienfaits de la civilisation...

(Deux Américains, habillés en costumes de policemen, moitié modernes, moitié sauvages, montent sur le pont. Leurs vêtements sont trempés. Ils s'avancent sur le pont d'un même pas automatique.)

COLOMB. – Nobles enfants de...

LES DEUX AMÉRICAINS, *ensemble*. – Fermez !

(Chantant.)

Nous sommes les polic'men d'Amérique
Du service de la prohibition
Dans ce pays des boissons alcooliques,
Nous ne permettons pas l'imbibation !
De la vertu c'est ici le refuge
Nous ne buvons que l'eau clair' des ruisseaux,
Car le Seigneur jadis fit le déluge,
Pour indiquer qu'il fallait boir' de l'eau !

Refrain

Nous sommes secs, secs, secs, secs, secs,
Nous buvons sec, sec, sec, sec, sec,
De l'eau avec vec, vec, vec, vec,
Du sirop pec, pec, pec, pec, pec,
Pectoral des plus hygiéniques
Comm' tout c'qu'on boit en Amérique !
Pour notre bec, bec, bec, bec, bec,
C'est le nec, nec, nec, nec, nec, nec,
Plus ultra des nec, nec, nec, nec,
Des nectars du régime sec !
Nous sommes secs !
Secs !

(Ils tordent leurs casquettes mouillées.)

II

Jour et nuit sur mer nous faisons la chasse,
Aux bootleggers avec acharnement.
Et pour que dans ce pays l'alcool ne passe !
Nous le boirions plutôt par dévouement !
De la moral' c'est nous qui somm's les digues,
Et nous poussons tellement loin la rigueur,
Qu'on peut fonder des clubs, mais pas des ligues,

Puisque la loi interdit les ligueurs !

Refrain

Nous sommes secs, secs, secs, secs, secs,
Nous buvons sec, sec, sec, sec, sec,
De l'eau avec, vec, vec, vec, vec,
Du sirop pec, pec, pec, pec, pec,
Pectoral des plus hygiéniques
Comm' tout c'qu'on boit en Amérique !
Pour notre bec, bec, bec, bec, bec,
C'est le nec, nec, nec, nec, nec, nec,
Plus ultra des nec, nec, nec, nec.
Des nectars du régime sec !
Nous sommes secs !
Secs !

COLOMB. – Si j'ai bien compris, pauvres barbares, vous ne connaissez que l'eau comme breuvage.

MATHURIN. – Les pauvres bougres ! Faut-il qu'ils soient arriérés !

PHILIDOR. – Dame ! faut pas les charrier, c'est des sauvages, quoi !

COLOMB. – Heureusement que j'arrive, mes bons amis, pour vous faire bénéficier des bienfaits de la civilisation !

UN AMÉRICAIN. – Fermez ! chère vénérable chose ! Nous allons visiter votre navire pour voir s'il n'y a pas d'alcool à bord.

(Ils descendent dans l'entrepont.)

M^{me} COLOMB. – Ah ! par exemple, ils sont sans-gêne !

MATHURIN. – Ça n'a pas l'air d'un pays très hospitalier, si j'en juge par ces trois zigotos !

COLOMB. – Que voulez-vous... ils ne sont pas encore civilisés... ce sont sans doute des coutumes de leur pays.

MALAGAGA. – Un de mes ancêtres aussi ne buvait que de l'eau. Ça ne l'a pas empêché de mourir du *delirium tremens*.

MATHURIN. – En buvant de l'eau ?

MALAGAGA. – Oui, de l'eau-de-vie.



LES AMÉRICAINS, *revenant en brandissant une bouteille.* – Aôh ! vous ne débarquerez pas en Amérique ! Vô avez de l'alcool à bord ! Vô êtes indésirables !

COLOMB. – Comment ! moi, Christophe Colomb, je suis indésirable eu Amérique ? Ça, c'est le comble !

LES AMÉRICAINS. – *Yes !* indésirable ! Vous avez des liqueurs, et nous sommes secs !

COLOMB. – Mais c'est du « triple-sec », regardez !

LES AMÉRICAINS. – Aôh ! *yes !* « triple-sec » ! Mais alors vous êtes plus secs que nous ? Vô êtes triplement secs !

COLOMB. – Évidemment.

LES AMÉRICAINS. – Alors, faites exquise, chère vieille Colombe. Vous n'êtes plus indésirable.

COLOMB. – C'est heureux !

PHILIDOR, *entraînant un des Américains dans le fond.* – Dis-moi, mon pote, tu connaîtrais pas une tôle à louer tout de suite dans ton patelin ?

(Il discute avec l'Américain dans le fond.)

UN AMÉRICAIN, *à Colomb.* – La foule vous attend sur la plage pour vous acclamer.

COLOMB. – Mais si j'avais été indésirable ?

L'AMÉRICAIN. – Elle vous aurait injurié. Les foules, c'est fait pour ça. Ça acclame ou ça injurie au commandement.

COLOMB. – Alors, préparons-nous à débarquer. (*Prenant une pose théâtrale.*) Amérique, me voici !

CHAPITRE XIX

AMÉRIQUE !... TOUT LE MONDE DESCEND !

(Sonore.)

COLOMB

Qu'à débarquer chacun s'apprête,
Faisons tous un brin de toilette
Il faut soigner le décorum !

LES AMÉRICAINS

Je crois que vous parlez de rhum ?

COLOMB

Non, je dis : soignons l'apparat !
J'vais passer mon habit grenat !

LES AMÉRICAINS

Grenat... grenat... grenadine,
Dans ce sirop l'eau domine,
Ce n'est pas prohibitif.

PHILIDOR

J'vais mettre un complet high-life !
Avec ma cravate verte.

LES AMÉRICAINS

Ouvrons l'œil, car une « verte »

C'est une absinthe en argot.

PHILIDOR, *achevant*

Et mon pantalon barbeau.

MALAGAGA

Pour être encore plus beau gosse
Je m'en vais mettr' pour ma noce,
Ma culott' jaune serin
Et mon habit lie-de-vin.

LES AMÉRICAINS

Lie-de-vin... indésirable !
C'costume n'est pas convenable !

MALAGAGA

J'en ai un autre très beau
Un joli pourpoint vert-d'eau.

LES AMÉRICAINS

Nous trouvons c'vert d'eau... potable
Et vous s'rez plus présentable.

M^{me} COLOMB

J'suis partie dans un placard,
J' n'ai rien pris pour mon départ.
Y a-t-il pour fair' des emplettes,
Des Galeries Lafayette ?

LES AMÉRICAINS

La Fayette pas pour l'instant,
Vous repasserez dans quéqu' temps !

COLOMBA

Avec mon châ' clair-de-lune,
Moi, je mets ma robe prune.

LES AMÉRICAINS

Mais cette robe n'est pas,
Prune... à l'eau-de-vie, n'est-ce pas ?

MATHURIN

Ah ! ce qu'ils vous enquiennent !
Moi, j'mets ma t'nue bleu-marine,
Et mon col bleu de Paimpol,
Car un vrai marin a l'col !

LES AMÉRICAINS

Alcool ! Il faudra qu'on l'guette !

YVES

J'nai pas l'cœur à la toilette,
Je ne song' qu'à son amour !
Je crains, j'espèr' tour à tour.
Serai-je, quoi qu'il arrive,
Pour ell' serai-je toujours Yves ?

LES AMÉRICAINS

Toujours ivre !... c'est du culot !
Nous surveillerons ce poivrot !

LE CAPITAINE

Moi, mon manuel l'indique,
J'endoss' ma plus bell' tunique,
Et sur ma casquett' trois-ponts,

J'aurai aussi mon pompon !

LES AMÉRICAINS

Aôh ! il aura son pompone !...
Ouvrons notre œil... et la bonne !

COLOMB.

C'est le moment, c'est l'instant,
Soyons grav's et soyons sérieux,
D'entonner un chœur imposant,
Solennel et majestueux !

TOUS

Soyons graves
Comm' des Burgraves !
Solennels
Comm' des maîtr's d'hôtel !
Imposants.
Comm' six éléphants !
Et sérieux
Comm' un' corde à nœuds !

COLOMB

Pour improviser, j' suis inapte.
Excusez-moi, c'est l'émotion...
Mais voici un chant qui s'adapte
Très bien à la situation.

(Avec emphase.)

Oui, j'ai découvert l'Amérique !
Découvert un monde nouveau !
Cette découverte historique

Va fair' du bruit dans Landerneau !
Parfois dans ma vie domestique
Je n'découvrais pas mes brod'quins,
Mais j'ai découvert l'Amérique,
L'Amérique et les Américains !

(Tourné vers les rives d'Amérique.)

J'espèr' que ça vous fait plaisir
Que je vienn' vous découvrir,
Brav's Américains je suis là !
Christoph' Colomb, le voilà !

TOUS

Il est là !
Le voilà !
Le voilà !
Il est là !

COLOMB

Coucou ! c'est moi, me voilà !
Trou la itou la itou la la !
Coucou ! c'est moi, me voici !
Trou la itou la itou la iti !

TOUS

Coucou ! c'est lui, le voilà !
Trou la itou la itou la la !
Coucou ! c'est lui, le voici !
Trou la itou la itou la iti !

COLOMB

Coucou ! j'ai l'air, c'est certain,

Piqué, mais c'est logique,
Coucou ! on n'découvre point
Tous les jours l'Amérique !

LES AMÉRICAINS

Coucou ! ça fait deux fois coup
Ça veut dir', tout l'indique,
Coucou ! qu'ils veul'nt boir' deux coups !
C'est tous des alcooliques !

M^{me} COLOMB, à Colomb

Coco, j'n'ai douté jamais,
Dans ma foi magnifique,
Coco ! qu' tu découvrirais
Un beau jour l'Amérique !

COLOMB, à *sa femme*

Coco ! tous les grands chercheurs
Sont traités d'chimériques !
Coco ! mais s'ils sont vainqueurs
Ils devienn'nt historiques !

TOUS

Coucou ! c'est lui, le voilà !
Trou la itou la itou la la !
Coucou ! c'est lui, le voici !
Trou la itou la itou la iti !

COLOMB

Coucou ! me voilà !!

CHAPITRE XX

BARBARIE ET CIVILISATION

L'emplacement de New York à l'état sauvage. Des arbres énormes entourent une sorte de place publique. À l'horizon, on voit deux ou trois gratte-ciel se détacher de la jungle sauvage. Quatre banques en plein air se sont installées aux quatre coins de la place. Devant chacune d'elles est placé un écriteau sur lequel est écrit « Bank » et « Private ». Ces banques sont composées chacune d'un bureau primitif sur lequel est posé un téléphone grotesque, d'un tronc d'arbre scié qui sert de bureau à la dactylographe. Sur ce tronc d'arbre-bureau est placée une machine à écrire primitive en bois. Chacune des quatre banques en plein air est entourée d'une petite barrière à claire-voie munie d'une petite porte pour l'entrée et la sortie. Les businessmen de chacune des banques à ciel ouvert dictent la correspondance à leurs dactylos respectives, en fumant d'énormes cigares.

PREMIER CRIEUR DE JOURNAUX. – Demandez l'*American-Tribu*. Trente-deuxième édition !... L'arrivée de Christophe Colomb ! Demandez tous les détails !

DEUXIÈME CRIEUR. – Demandez le *Bluffeur-tri-quotidien* qui vient de paraître. L'arrivée de *L'Œuf-à-Voiles*. Le programme de la réception de Christophe Colomb ! Tous les détails !

(Les businessmen achètent les journaux. Les crieurs s'éloignent en hurlant les éditions.)

LES BUSINESSMEN, *ensemble après avoir lu*. – Ça y était ! Nous sommes découverts ! Christophe Colomb il venait de

débarquer avec toute son équipage. L'oncle Sam, notre cher vieux président, est allé à la rencontre de lui pour le introduire dans la Amérique.

LES DACTYLOS. – Alors ce était jour de fête ?

LES BUSINESSMEN. – *Yes !*

LES DACTYLOS. – Nous pouvons le bureau quitter pour acclamer Christophe Colomb sur le plage ?

LES BUSINESSMEN. – No ! Christophe Colomb, il était déjà en route pour cette place où on va réceptionner lui et sa troupe. Que chacun reste à son place pour donner aux étrangers la noble image de l'Amérique dans le business. Voici le American-Jazz qui vient prendre place pour miousiquer le arrivée de Colomb.

(Un jazz primitif formé d'instruments étranges et grotesques fait son entrée et s'installe.)

LES DACTYLOS. – On entend des cris ! des hurrahs ! C'est lui ! C'est lui !

LES BUSINESSMEN. – Oui, le voilà !

(On entend des acclamations : « Hurrah ! Vive Christophe Colomb qui nous a découvert ! Vive Colomb ! » Des photographes à appareils comiques et des opérateurs de cinéma grotesques arrivent avec des reporters. Colomb paraît, entouré de M^{me} Colomb, du capitaine, d'Yves et de l'oncle Sam.)

LA FOULE. – Vive Colomb ! *Hello !* Colomb !

L'ONCLE SAM. – Au nom de l'Amérique, l'oncle Sam présente à vous les souhaits de la bienvenue.



LE CAPITAINE, à *Colomb*. – Ce doit être le grand chef de la tribu, cet oncle Sam !

(Colomb salue à droite et à gauche, automatiquement, comme un moderne président de la République en voyage. Le jazz joue un morceau endiablé.)

COLOMB. – Merci, mes amis, merci... Je suis vraiment touché de votre accueil. *(Bas à sa femme.)* Ils sont bien gentils, mais leur musique me paraît un peu barbare.

M^{me} COLOMB. – Dame ! des sauvages, tu voudrais pas qu'ils te jouent du Mozart, peut-être ?

LE CAPITAINE. – C'est une sorte de « tam-tam » comme en jouent les peuplades primitives.

LE REPORTER, à *Colomb*. – Illustre navigateur, voudriez avoir l'obligeance de m'accorder une interview ?

COLOMB. – Une inter... quoi ?

LE REPORTER. – Je vais vous poser quelques questions pour mon journal... C'est l'usage...

COLOMB. – Ah ! si c'est l'usage, faites donc.

LE REPORTER. – Êtes-vous sujet au mal de mer ? Que pensez-vous du péché originel ? Préfères-vous le caviar ou un solo de cor de chasse ?

(Il entraîne dans un coin Colomb ahuri.)

DEUXIÈME REPORTER. – Combien de fois avez-vous divorcé ? Auriez-vous épousé votre mari s'il avait été marchand de cacahuètes ? Que pensez-vous de...

(Il entraîne M^{me} Colomb.)

TROISIÈME REPORTER, à Yves. – Est-ce à la suite d'un chagrin d'amour que vous vous êtes fait marin ? Savez-vous boxer ?

(Il entraîne Yves.)

QUATRIÈME REPORTER, *au capitaine*. – Avez-vous déjà été avalé par une baleine ?... Qu'auriez-vous fait si vous aviez été capitaine à bord de l'arche de Noé ?

LE CAPITAINE, *pendant que le reporter l'entraîne*. – J'aurais d'abord commencé par construire une buanderie dans l'arche, et...

(Pendant ce temps, les trois autres reporters inscrivent sur leurs carnets les réponses de Colomb, de M^{me} Colomb et d'Yves, puis s'éloignent.)

COLOMB, *montrant les appareils des photographes braqués sur lui*. – Qu'est-ce qu'ils font ?

L'ONCLE SAM. – Le portrait de vous.

COLOMB. – Mon portrait... avec ces boîtes?... (*À sa femme.*) Ces pauvres diables ignorent l'art du dessin et de la peinture. Ils font des portraits avec des boîtes ?

(*Il rit.*)

M^{me} COLOMB. – Tu ne voudrais pas que les sauvages te fassent des tableaux comme Léonard de Vinci, je suppose ?

COLOMB, *regardant les banques.* – Tiens ! des bureaux en plein vent !

L'ONCLE SAM. – Oh ! c'est provisoire. Nous avons déjà construit trois « gratte-ciel », mais il y a tellement de banques dans le Amérique que ce était insuffisant. On en construit d'autres, mais, en attendant, il faut bien que le business il continue.

COLOMB, *apercevant une machine à écrire sur laquelle une dactylo est en train de taper.* – C'est un instrument de musique ?

LA DACTYLO, *riant.* – No, master Colomb. C'était une machine pour écrire.

COLOMB. – Comment ?... vous écrivez avec ça ? (*Il éclate de rire.*) Non, c'est trop drôle regarde, bobonne, ils écrivent avec ça !...

M^{me} COLOMB. – Parbleu, des primitifs !...

COLOMB. – Il était temps que j'arrive pour les faire profiter des progrès de la civilisation ! (*À la dactylo.*) Comment, vous écrivez avec cette grotesque et lourde machine, lorsqu'il est si facile d'écrire avec ceci ?

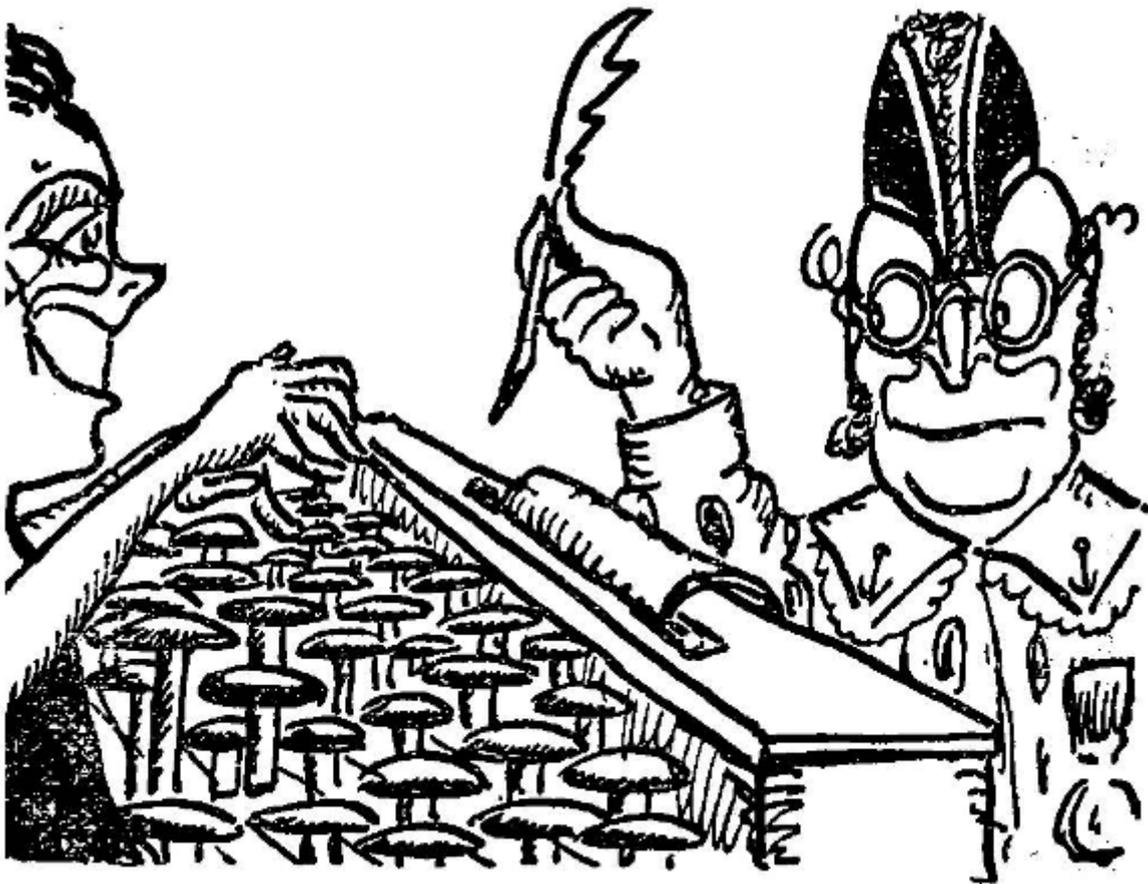
(Il sort une plume d'oie et un encrier de corne de sa poche.)

TOUS LES AMÉRICAINS. – *Aôh !* ce était pour écrire cela ?

COLOMB. – Mais oui, enfants de la nature ! Regardez !

(Il trempe sa plume et écrit sur le papier de la dactylo.)

M^{me} COLOMB. – Tu as beau jeu d'éblouir de pauvres sauvages !



COLOMB. – Voilà !... vous voyez, c'est plus simple et plus facile à manier que tout cet attirail !

L'ONCLE SAM. – *Merveillous !*... Comment vous appelez ce minusquioule machine pour écrire ?

COLOMB. – Un porte-plume.

LE CAPITAINE. – Il y a aussi le crayon, c'est encore plus simple.

M^{me} COLOMB. – Laissez, capitaine, ne les éblouissez pas d'un seul coup avec toutes les merveilles de la civilisation !

UN BUSINESSMAN, hurlant dans le téléphone. – Allo ! Allo ! Broadway 2.594-17... Ne coupez pas. Oh ! ce damné tuyauophone !!... Impossible d'avoir la communication !

COLOMB, *à la dactylo*. – C'est un fou ?

LA DACTYLO. – Non, c'était mon patron. Il tuyauophone...

COLOMB. – Il tuyauophone ?

LA DACTYLO. – Oui, à travers de cette tuyau, il veut parler à un autre businessman qui se trouve à l'autre bout de la ville et il n'arrive pas...

COLOMB. – Je comprends ça ! C'est insensé ! (*À la dactylo*.) Je vais vous montrer comment on opère pour correspondre avec quelqu'un rapidement. Écrivez-moi ce que votre patron veut communiquer à cette personne qui est à l'autre bout du tuyau et vous allez voir !

LE BUSINESSMAN, *pendant que la dactylo écrit*. – Non ! non ! pas Boston ! Broadway... Master Kut... K... comme Kolomb, U comme united... T comme Tararaboum, ne coupez pas, damnation !

(Pendant que le businessman tuyauophone, la dactylo a remis la lettre à Colomb. Celui-ci appelle un de ses mousses, lui montre l'adresse et lui fait signe de courir. Le mousse part en courant.)

COLOMB, *montrant le businessman qui s'époumone à crier.*
– Pauvre bougre ! Et il parle souvent dans ce tuyau, votre patron ?

LA DACTYLO. – Toute la journée... ce n'était pas facile toujours... mais ça épargnait le temps. *Time is money !*

LE CAPITAINE. – C'est un genre de porte-voix très long...

COLOMB. – Ah ! oui, très long ! C'est le cas de le dire ! quels arriérés !

LE BUSINESSMAN. – *No ! No !!* chère vieille momie, ce n'était pas ici le bureau des Pompes Funèbres... Allo !... allo ! j'attends... Broadway...

LE MOUSSE, *revenant avec la réponse.* – Voilà, amiral...

COLOMB, *au businessman.* – Arrêtez ! voici votre réponse.

LE BUSINESSMAN. – Aôh ! mon réponse ?... Vous avez tuyauphoné à mon place ?

COLOMB. – Ah ! non, par exemple !... J'ai envoyé un commissionnaire, voilà tout.

LE BUSINESSMAN. – Commissionnaire ? Pratique invention !... Je ferai installer cette rapide chose dans le bureau de moi.

(À ce moment arrive un bataillon de nourrices portant des poupons américains. Le bataillon de nourrices marche au pas militaire et vient s'aligner devant Colomb.)

SAM. – Illustre Colomb, permettez à ces american-babies de contempler votre chère vieille historique figuioure. Ces

petits citoyens du pays sont élevés par des nourrices sèches naturellement.

M^{me} COLOMB. – Ah ! qu'ils sont gentils, les chéris, les chers innocents ! (*À un poupon en lui caressant le menton.*) Ah ! le petit mamour d'enfant !



SAM. – Stop ! Mistress Colomb ! Je prie vous de ne pas faire de sentimentalité. Nos american-babys sont élevés d'une façon pratique pour faire de vrais citoyens américains. Ils ne doivent pas entendre toutes ces chères vieilles bêtises d'un

ancien monde ! Nurses, chantez la berceuse réglementaire
aux babys.

CHŒUR DES NOURRICES

Dodo dodollars,
Bébé deviendra plus tard
Dodo dodollars,
Roi du fer ou roi du lard.

Couplet

Nous élevons les babys d'Amérique
Pour que plus tard ils aient le sens pratique
Pour que chacun devienn'nt un bus'nessman
Comm' Rockefeller ou bien Pierpont-Morgan.
Avant qu'ils aient mêm' leur premièr' quenotte,
Nous les berçons au doux mot de banknote,
Car nous voulons qu'au lieu d'papa, maman,
Leurs premiers mots soient bus'ness et argent !

Refrain

Dodo dodollars,
Bébé deviendra plus tard
Dodo dodollars,
Roi du fer ou roi du lard.

M^{me} COLOMB. – Charmante éducation ! On voit que ce
sont des nourrices sèches ! Moi, quand j'étais petite, on me
chantait :

(Elle chante.)

Fais dodo Colin mon p'tit frère
Fais dodo, tu auras du lolo !
Maman est en haut

Avec un turco !
Papa est en bas
Avec la fathma !

(*Parlé.*) Et ça ne m'a pas empêché de devenir une femme pratique !

SAM. – Et maintenant, illustre navigateur, je vais vous faire visiter un de nos premiers gratte-ciel. Si vous voulez me suivre...

COLOMB. – Volontiers. Tu viens, bobonne ?

YVES, à *M^{me} Colomb*. – Madame, m'autorisez-vous à aller au-devant de M^{lle} Colomba ? Je crains qu'elle nous cherche vainement...

M^{me} COLOMB. – Elle aurait bien pu venir avec nous ! Mais Mademoiselle n'en finissait pas de s'habiller... C'est ça, lieutenant, allez à sa rencontre et venez nous retrouver.

COLOMB, *du fond*. – Viens-tu, Séraphina ?

M^{me} COLOMB. – J'arrive, Christophe ! (*À part.*) Quel pays ! Ils parlent dans des tuyaux ! Ils n'écrivent pas avec leurs doigts, ils font des portraits avec des boîtes, ils bercent leurs gosses avec des dollars et ils habitent des tours de Babel !... Quels sauvages !

(*Elle rejoint Colomb.*)

(*Le capitaine, qui allait suivre Colomb et sa femme, est arrêté par le bras par un Américain qui porte une valise d'échantillons.*)

LE PLACIER. – Permettez, gentleman, aimez-vous boire ?

LE CAPITAINE. – Ah ! oui, par exemple ! surtout en ce moment... mais dans ce sacré pays...

LE PLACIER. – Voulez-vous un coup de Trick ?

LE CAPITAINE. – Un coup de trique ? Vous êtes fou ?

LE PLACIER. – *No*. Je suis représentant de la maison Joe Trick, fabricant du sirop que voici et autorisé par le régime sec. (*Il verse un verre de sirop au capitaine.*) Tenez, buvez un petit coup de Trick.

(Le capitaine boit et rejette aussitôt le liquide.)



LE CAPITAINE. – Tonnerre ! Quelle horreur !!

LE PLACIER. – Vous n'êtes pas amateur ? Orgeat, tomate et réglisse mélangés. Très apprécié de la haute société. Mais

voici qui vous plaira sans doute. Une Niagara 1408 ! L'année de la comète !

(Il sort une bouteille poudreuse.)

LE CAPITAINE. – Du vin ! J'aime mieux ça !

LE PLACIER. – Mais ce n'est pas du vin. J'ai dit une Niagara 1408. Cette eau a été puisée aux chutes mêmes du Niagara. Soixante-quatorze ans de bouteille. Une vraie liqueur. Voulez-vous goûter ?

LE CAPITAINE. – Ah ! non, merci ! De l'eau de soixante-quatorze ans ! Elle doit être fraîche !

LE PLACIER. – J'ai aussi de la Mississipi bon ordinaire que je peux vous faire livrer en fût de 228 litres franco domicile.

LE CAPITAINE. – Arrière, grenouille ! Vous me faites perdre mon temps ! On m'attend pour visiter un gratte je ne sais quoi... *(Il s'éloigne en courant.)* Deux cent vingt-huit litres d'eau ! Il me prend pour un aquarium !

LE PLACIER, *lui courant après.* – Je vous recommande aussi notre Déluge supérieur... C'est une eau digestive et purgative à la fois...

CHAPITRE XXI

COLOMB ÉMERVEILLE LES SAUVAGES

YVES, *arrivant avec Colomba*. – Colomba !... Voyons, ma Colomba !

COLOMBA. – Non ! non ! laissez-moi ! Ne m'appellez plus votre Colomba ! Vous ne m'aimez pas !

YVES. – Je ne vous aime pas ?... moi ?

COLOMBA. – Non, puisque vous refusez de parler à mon oncle, de lui demander ma main ?

YVES. – Mais réfléchissez, Colomba, de quoi aurais-je l'air, moi, un petit officier sans fortune, d'oser demander la main de la nièce d'un homme qui vient de découvrir l'Amérique ! J'aurais l'air d'un coureur de dot...

COLOMBA. – Mais je ne suis pas riche...

YVES. – Vous ne l'étiez pas hier, et c'est pourquoi j'osais faire le très beau rêve de vous épouser... mais aujourd'hui, grâce à sa découverte de l'Amérique, votre oncle va devenir riche !... Vous le voyez, c'est impossible ! Ah ! je suis bien malheureux !...

COLOMBA. – Par votre faute ! Mais je ne veux pas insister. J'aurais l'air de vouloir me faire épouser par force !

YVES. – Oh ! cruelle Colomba... laissez-moi au moins...

COLOMBA. – Non ! non ! je n'insiste pas, et puisque vous êtes si raisonnable, restons camarades tout simplement. Mais

puisque, à ce qu'il paraît, je suis une riche héritière, eh bien ! mon cher, je me résignerai à subir le destin classique des riches héritières, et j'épouserai le mari que mon illustre et richissime parrain me choisira ! Voilà !...

YVES. – Oh ! Colomba ! vous me désespérez ! Je ne sais plus que...



COLOMBA. – Chut ! Voilà parrain et ma tante ! Du calme, mon cher... mon très cher camarade !

M^{me} COLOMB. – Ah ! Mademoiselle est enfin habillée ! Quelle coquetterie ! Tu as sans doute l'intention de captiver le cœur d'un de ces sauvages ?

COLOMBA, *regardant malicieusement Yves*. – Qui sait, ma tante ? Ils ne sont pas vilains garçons, ces Américains.

COLOMB. – Non, ma chère Colomba, à présent que j'ai découvert l'Amérique, je vais te découvrir, à mon retour en Espagne, un noble et riche gentilhomme qui sera fier d'épouser la nièce de l'illustre, du grand, de l'immortel, du...

M^{me} COLOMB. – Ne cherche pas, ça suffit !

COLOMB. – Oui, au fait, ça suffit... l'immortel Colomb ! Car enfin, maintenant, je peux le dire sans trop me vanter, je suis personnage historique !

M^{me} COLOMB. – Oh ! il n'y a pas d'erreur ! Ton œuf et toi, vous voilà historiques !

COLOMB. – Mais parfaitement, mon œuf et moi. (*Se reprenant.*) Moi et mon œuf ! À propos, il faudra que je leur montre mon petit tour, aux Américain, tu m'y feras penser. (*Se fouillant.*) Tiens ! j'ai oublié mon œuf à bord. Colomba, ma mignonne, veux-tu être assez gentille pour me l'aller quérir ?

COLOMBA. – Avec plaisir, parrain !

COLOMB, – Quand je n'ai pas un œuf sur moi, je ne me sens pas complet.

YVES, à *Colomba*. – Je vous accompagne.

COLOMBA. – Je vous le défends bien, par exemple !

(*Elle s'éloigne.*)

MATHURIN, *arrivant avec Concepcion*. – Ah ! mon lieutenant ! Quels arriérés les types de ce pays ! Je viens d'en rencontrer un qui mâchait de la gomme, à ce qu'il m'a dit ! Vous voyez ça d'ici !

CONCEPCION. – C'est répugnant !

MATHURIN. – Ils ne connaissent même pas la chique !

CONCEPCION. – Ça, au moins, c'est propre, c'est distingué !

COLOMB. – Patience ! Nous allons civiliser tout ça. C'est une question de temps !

MATHURIN. – Ah ! j'oubliais de vous dire, mon amiral, M. Philidor a failli ne pas débarquer. Dans ce pays, ils n'acceptent pas son genre de commerce. Il n'a été autorisé à quitter la caravelle qu'à la condition expresse de transformer toutes ses pensionnaires en danseuses, en girls, comme ils disent ici ! Ah ! si vous aviez vu la tête de Philidor ! Ça valait dix !

YVES. – Le voilà transformé en maître de ballet !!

MATHURIN. – Et le plus drôle, c'est que les Américains l'ont engagé immédiatement, lui et ses girls, pour danser tout à l'heure à la fête donnée en votre honneur !

COLOMB. – Les avatars de cet individu ne m'intéressent pas et...

M^{me} COLOMB. – Tu n'es guère reconnaissant, Christophe, car enfin, c'est presque grâce à lui que tu as découvert l'Amérique.

COLOMB. – Chut ! voyons ! n'ébruitez pas cette ridicule aventure ! Ce serait du propre si on mettait ça dans l'Histoire ! Ah ! dis donc, Mathurin, va donc jusqu'à la caravelle, me chercher un escabeau rapidement.

MATHURIN. – Bien, mon amiral.

CONCEPCION. – J’accompagne Mathurin chercher l’escabeau.

(Elle part avec Mathurin.)

M^{me} COLOMB. – Mais pourquoi diable veux-tu un escabeau ?

COLOMB. – Tu vas voir. J’ai une petite démonstration à faire à ces braves gens.

M^{me} COLOMB. – Et tu vas monter sur un escabeau pour faire un discours ? Tu as la folie des grandeurs, Christophe !

COLOMB. – Mais non, Séraphina tu verras tout à l’heure...

SAM. – Mister Colomb, comment vous avez trouvé notre gratte-ciel ?

COLOMB. – Pas mal, évidemment, pour un jeune peuple qui n’est pas encore initié au grand art de l’architecture... mais c’est inélégant... ça manque de style.

SAM. – Mais l’ascenseur ? Réellement confortable, n’est-ce pas ?

M^{me} COLOMB. – Ah ! non, par exemple ! Ce que j’ai pu avoir peur dans cette boîte qui monte et qui descend ! Quelle horreur ! Sans compter cette panne ! Nous sommes restés vingt minutes suspendus entre le quinzième et le seizième étage !

SAM. – Il faut pourtant l’ascenseur pour monter aux étages.

COLOMB. – Oui, car vous ne connaissez pas encore, naturellement, l’invention des escaliers ?

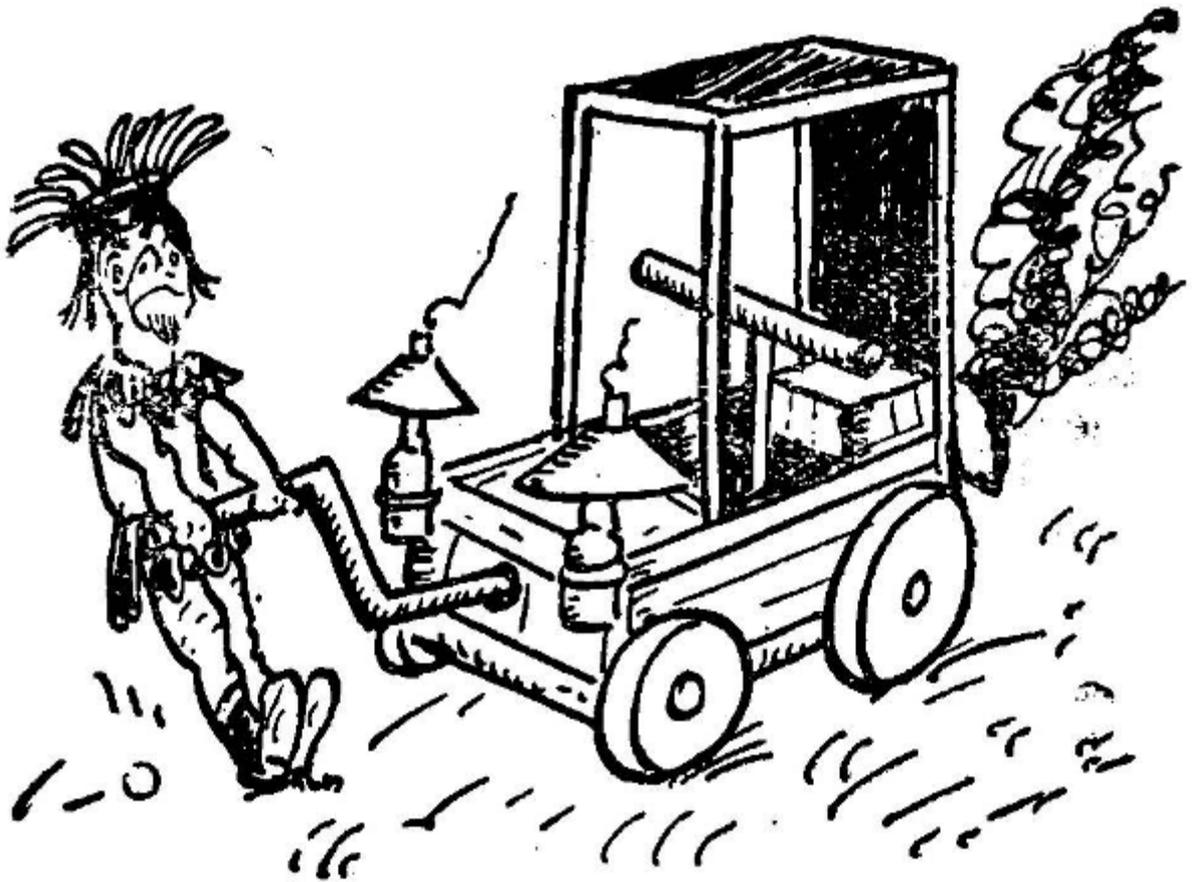
SAM. –... des escaliers ?

MATHURIN. – Voilà l'escabeau, amiral.

COLOMB. – Voici justement un escalier en réduction. L'escalier est composé de marches comme celles-ci et sert à monter jusqu'aux étages des maisons, comme cela.

(Il monte l'escabeau.)

SAM ET LES AMÉRICAINS PRÉSENTS. – Aôh ! Formidable ! Colossal réellement ! Vous dites es-ca...



COLOMB. – Escalier. *(Il redescend.)* Avec ça, pas de panne. Et puis, c'est hygiénique, ça fait faire de l'exercice.

M^{me} COLOMB. – Et quand on redescend, ça ne vous serre pas dans le ventre comme tout à l'heure dans cette salle machine !

SAM. – *Merveillous ! Very* intéressant ! Je ferai à vô une commande de cette chose confortable pour remplacer le ascenseur.

COLOMB. – Entendu. Je suis heureux, chers sauvages, de vous apporter quelques-uns des bienfaits de la civilisation européenne !

(À ce moment, une sorte d'auto fabriquée avec une caisse à savon, aux roues en bois et volant grotesque, traverse la place. Le chauffeur corne et fait un bruit terrible.)

COLOMB. – Qu'est-ce que c'est que ça encore ?

MATHURIN. – Il en fait un pétard !

SAM. – Ce sont nos voitures. Ça se fabrique en série. Il en sort jusqu'à quatre par jour. Ce était formidable !

MATHURIN. – La voilà déjà arrêtée ! Il ne peut plus avancer !

(Ils approchent de l'auto. Le chauffeur est descendu et, avec une manivelle grotesque, essaie de mettre en marche. Un jet de fumée sort d'un tuyau à l'arrière.)

TOUS, *se reculant*. – Quelle saleté ! Quelle odeur !

COLOMB, au chauffeur. – Savez-vous, mon garçon, ce qui lui manque à votre voiture pour rouler normalement ?

LE CHAUFFEUR. – *No*, parlez.

COLOMB. – Deux tiges de bois, que, dans nos pays civilisés, nous adaptons ici aux voitures et qui portent le nom de brancards.

LE CHAUFFEUR. – Brancards ? Pourquoi faire ?

COLOMB. – Pour y atteler un cheval. Et la voiture roule sans patine et sans odeur.

LE CHAUFFEUR. – Vô dites qu'un cheval peut tirer la voiture ?

COLOMB. – Oui, mais l'infériorité de votre voiture, c'est le manque de brancards.

M^{me} COLOMB. – Des voitures sans brancards ni chevaux ! On aura du mal à les civiliser, les pauvres diables !

(L'automobiliste réussit à mettre en marche et part dans une pétarade infernale et dans un nuage de fumée.)

COLOMB. – Ah ! quelle saleté ! Heureusement que nous n'aurons jamais de pareilles voitures en Europe ! Ce serait du propre !

CHAPITRE XXII

ESCLAVES !

YVES. – Ce qui est extraordinaire dans ce pays, c'est que tous ces Américains ont l'air affairés et pressés ! On dirait qu'ils courent toujours à un rendez-vous !

MATHURIN. – Et pas d'amour pour sûr ! Ils n'ont pas l'air folichons dans ce patelin !

COLOMB. – Ils ne pensent qu'à gagner de l'argent. C'est pourquoi ils ne perdent pas une seconde. C'est le seul but de leur vie. Étrange pays ! Tenez, en voici un qui représente le type parfait du businessman, comme ils disent ici. Je vais l'interroger. (*Au businessman qui arrive affairé avec une serviette sous le bras.*) Pardon, jeune sauvage, voulez-vous m'accorder, je vous prie, deux minutes d'entretien ?

LE BUSINESSMANN. – Impossible. (*Il regarda sa montre-bracelet.*) Pas le temps !

COLOMB. – C'est bien ce que je pensais. Ce sont de pauvres esclaves !

LE BUSINESSMANN. – Vô dites esclave ? Nous sommes ici le peuple le plus libre « in the world » ! Ce était le pays de la liberté ! Il n'y avait pas d'esclaves !

COLOMB. – Vous croyez... Pourtant si je vous demandais un rendez-vous dans une heure ?

LE BUSINESSMAN, *consultant son carnet.* – Pas libre !

COLOMB. – Soit. Alors dans la soirée ?

LE BUSINESSMANN, *même jeu*. – Pas libre.

COLOMB. – Alors, demain ? après-demain ?

LE BUSINESSMANN, *même jeu*. – Pas libre, pas libre.

COLOMB. – La semaine prochaine ?

LE BUSINESSMAN. – Prise aussi et tous les jours du mois, pas libre.

COLOMB. – Et c'est ça que vous appelez être un homme libre ?

LE BUSINESSMANN. – Mais...

COLOMB. – Tenez, vous allez voir. (*À Mathurin.*) Qu'est-ce que tu vas faire de ta journée, Mathurin ?

MATHURIN. – Ma foi, je ne sais pas, mon amiral. Je vais flâner par-ci par-là, à ma guise ; fumer une bonne pipe si ça me chante en regardant la mer, ou bien causer avec ma promise, enfin je sais-t'y moi ?... ce qui me passera par la tête au gré de ma fantaisie, comme on dit.

COLOMB, *au businessman*. – Eh bien ! regardez. Voilà ce que c'est qu'un homme libre !

LE BUSINESSMAN. – Aôh ! mais... je...

COLOMB. – Vous êtes esclave, je vous le répète. Esclave de votre temps, esclave des affaires, esclave de votre soif d'argent ! Vous n'êtes qu'un pauvre esclave !

LE BUSINESSMAN. – Je avais assez perdu le temps de moi à écouter vos stioupidités ! Mes instants ils étaient comptés, *good bye !*

(*Il s'éloigne.*)

YVES. – Leurs instants sont comptés ! Ils le mettent même sur des pancartes. Dans le gratte-ciel, c'était écrit partout : « Soyez brefs ; nos instants sont comptés ! »

(Sonore)

I

Dans les bureaux bien en évidence,
C'est américain, très bien porté,
D'accrocher au mur cette sentence :
« Soyez bref, nos instants sont comptés ».
Comme politess', comme élégance,
On ne peut trouver plus engageant !
C'est un moyen tout à fait régence
De dire au visiteur : « Foutez l'camp ! »
Et cette phras' d'un' muflerie insigne
Veut dir' pour qui sait lire entre les lignes :

Refrain

Soyez bref, nos instants sont comptés !
Parlez vit', pas de civilités,
Ne nous dit's ni bonjour ni au r'voir,
N'prenez pas la pein' de vous asseoir,
N'perdez pas d'temps à sourire' surtout,
Pour sortir la porte est derrièr' vous,
Si par hasard vous voulez partir,
Nous ne voulons pas vous retenir !
Soyez bref, nos instants sont comptés,
Cela veut dir' toutes ces grossièretés !

II

Mais qui sait plus tard dans le vieux monde,
Si l'Américain est imité,

Chacun mettra la pancarte immonde :
« Soyez bref, nos instants sont comptés ».
On l'accroch'ra à l'américaine
Bien en vue dans son appartement
Mêm' dans leurs boudoirs, les d'mi-mondaines,
Auront un' pancart' pour leurs amants !
Et dans les garçonnièr's, avant l'extase,
Toutes les femm's diront la même phrase :

Refrain

« Soyez bref, nos instants sont comptés »,
Dans dix minut's je dois prendre le thé
Chez des amis du faubourg Saint-Germain,
Et fair' des courses dans les magasins.
Vous permettez que j'gard' mon chapeau,
Je n'enlèv' pas non plus mon manteau,
J'ai un taxi qui m'attend tout près
Quand ça s'ra fini vous m'préviendrez !
« Soyez bref, nos instants sont comptés »,
Cela veut dir' : « Vas-y d'autorité ! »

III

Ah ! oui, ce sera un' drôl' d'époque !
On vivra sans profiter des jours.
Tout' l'humanité sera loufoque !
On n'aura plus l'temps de fair' l'amour !
Ce sera l'époqu' des vitess's folles !
Le monde aura la dans' de Saint-Guy
Et les homm's n'auront que deux idoles,
Le businessman et l'mercanti !
Mais un jour de ces fous arrêtant le délire,
Celle qui n'attend pas à chacun viendra dire

Refrain

« Soyez bref, vos instants sont comptés »,
À présent, il faut vous arrêter !
Je suis plus brève en affair's que vous !
Je ne rat' jamais un rendez-vous !
Excusez-moi de rire à plein's dents,
Devant un homme aussi important,
Mais vraiment vous êtes tous idiots,
J' vais vous dir' pourquoi en deux mots,
« Soyez bref, nos instants sont comptés »,
Cela veut dire : « Il faut en profiter !! »

CHAPITRE XXIII

MALAGAGA CHERCHE DOÑA SOL

Habillé en toréador, Malagaga entre sans voir le groupe de Colomb, et s'adresse à un Américain.

MALAGAGA. – Pardon, sauvage, pourriez-vous me dire où se trouve l'amiral Colomb, s'il vous plaît ? (*L'Américain regarde Malagaga sans répondre.*) C'est extraordinaire, j'ai remarqué que, si je ne nasille pas, aucun de ces indigènes ne me comprend. Mais j'ai pris mes précautions. (*Il sort de sa poche une pince à linge, se pince le nez dedans et reprend en nasillant terriblement.*) Christophe Colomb, s'il vous plaît ?

L'AMÉRICAIN, *désignant le groupe Colomb.* – Yes. Là.

MALAGAGA. – J'en étais sûr. Avec mon petit truc, pas besoin d'aller à l'école Berlitz.

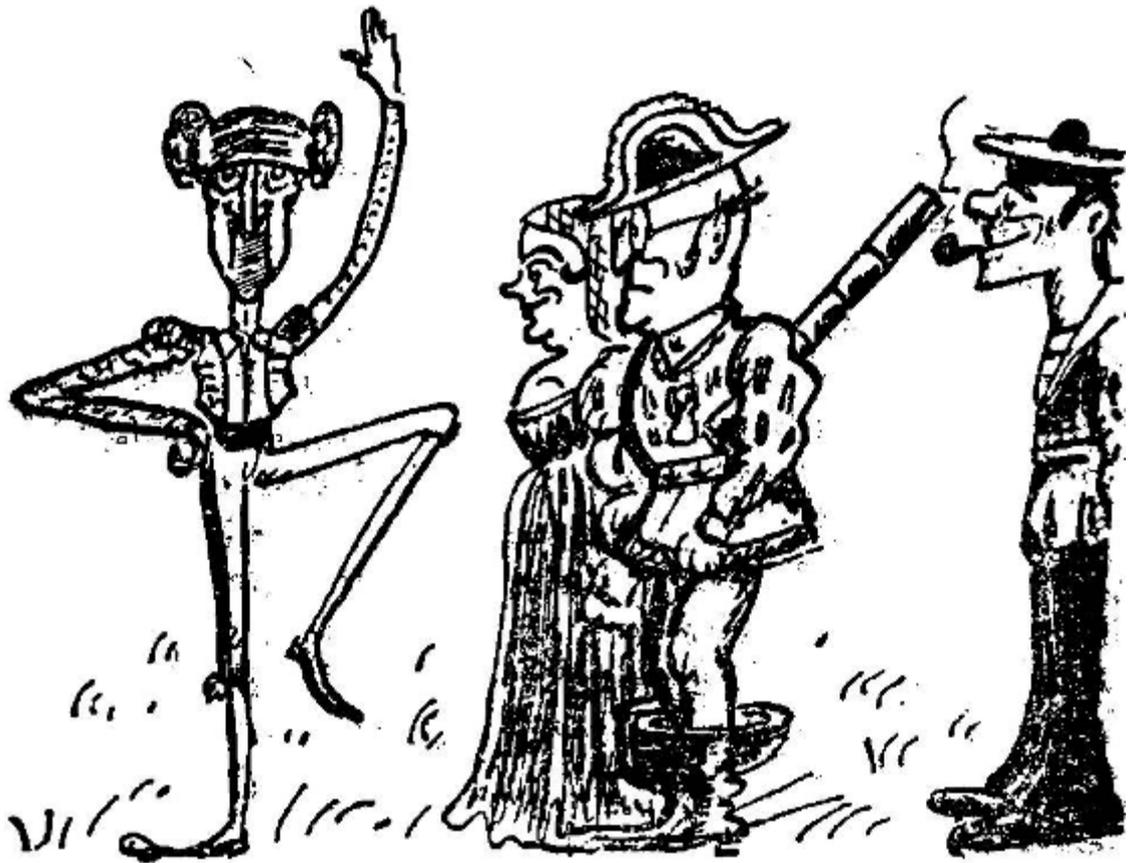
(Il se dirige vers Colomb.)

COLOMB. – Eh bien ! mousse ! que signifie ce ridicule déguisement ?

MALAGAGA. – Je vais vous expliquer, mon amiral. (*Il s'aperçoit qu'il a toujours sa pince à linge et la retire. – À part.*) Avec eux c'est inutile, ils ne sont pas Américains. (*Haut.*) J'avais mis mon bel habit vert d'eau, mais, en débarquant, j'ai raté le quai et j'suis tombé dans l'océan, alors j'ai dû revenir à bord me changer.

COLOMB. – Vous auriez pu choisir un costume moins excentrique.

MALAGAGA. – Je n'en avais pas d'autre. C'est le costume d'un de mes ancêtres qui fut toréador, jadis.



M^{me} COLOMB. – Ah ! vous avez eu un ancêtre torero ?

MALAGAGA. – Oui, Señora. Mais il ne portait pas le noble nom des Malagaga. Comme tous les toréadors il avait pris un pseudonyme. Il fut célèbre à cette époque sous le nom de Concombrita.

M^{me} COLOMB. – Concombrita ?

MALAGAGA. – Oui. C'est le seul Malagaga avec moi, qui fut heureux en amour. C'était un vrai bourreau des cœurs, dans mon genre.

M^{me} COLOMB. – Évidemment, s'il portait le costume de torero avec votre élégance, cela se comprend sans peine !

MALAGAGA. – Oui, tout à fait comme moi ! D'ailleurs on a célébré les amours de Concombrita dans une chanson populaire en Espagne, Voulez-vous que je vous la chante ?

COLOMB. – Oh ! inutile, ne vous donnez pas la peine...

MALAGAGA. – Puisque vous insistez, je ne me ferai pas prier davantage. Écoutez.

(*Sonore.*)

CHANSON DE CONCOMBRITA

I

Connaissez-vous Carmencita
Alza !
La belle aux grands yeux andalous
Alzou !
Elle aimait un toréador
Alzor !
Le célèbre Concombrita !
Alza !

II

Un jour avant la corrida
Alza !
La belle offrit à son amant !
Alzan !
Un long cil de ses grands yeux noirs.
Alzair !
Pour le garder en souvenir
Alzir !

III

Concombrita dans la plaza
Alza !
S'apprête à mater le taureau
Alzo !
Mais soudain il pousse un grand cri
Alzi !
Des cornes il a senti le choc !
Alzoc !

IV

Mais le cil de Carmencita
Alza !
Qu'il portait noué sur son cœur
Alzeur !
A fait dévier le coup fatal
Et sauvé la prima-spada !
Alza !

V

La moral' de cette chanson,
Alzon !
C'est que pour les pauvres humains,
Alzain !
La vie ou la mort ici-bas
Alza !
Ne tient souvent qu'à un cheveu !
Alzeu !
*(Malagaga termine la chanson en dansant un petit pas
espagnol.)*

MATHURIN. – Ah ! ben ! il était verni votre ancêtre !

MALAGAGA. – Oui, ce jour-là, mais, quelque temps après, Concombrita mourut d'un terrible coup de corne.

M^{me} COLOMB. – Il s'était fait embrocher par le taureau ?

MALAGAGA. – Non. C'est dans sa chambre, en mettant ses escarpins. Il glissa sur une pelure d'orange et tomba sur la corne à chaussures. Il eut le cœur traversé par la corne. Belle mort pour un torero ! Mais il faut que je retrouve doña Sol. Je l'ai cherchée vainement sur la caravelle. Je pense qu'elle doit être descendue. Vous ne l'avez pas aperçue ?

MATHURIN. – Non. (*À part.*) Voilà son dada qui le reprend !

MALAGAGA. – C'est une fatalité ! Je la perds toujours. Un de mes ancêtres aussi avait perdu sa femme à la foire de Barcelone. Elle lui avait dit : « Attends-moi, je vais faire un tour sur les chevaux de bois avec mon cousin Ernesto ». Il ne l'a jamais retrouvée. Et pourtant, opiniâtre comme tous les Malagaga, il la chercha plus de vingt ans sur tous les chevaux de bois d'Espagne et de Navarre ! Pour moi, elle avait dû monter sur un manège de cochons, alors, comme son mari la cherchait sur les chevaux de bois, ce n'est pas étonnant si...

(Il s'éloigne en parlant tout seul.)

CHAPITRE XXIV

PRODUITS DU PAYS

L'ONCLE SAM, *arrivant suivi de girls portant des phonographes grotesques avec énormes pavillons.* – Permettez-moi maintenant, illustre Colomb, de vous présenter quelques produits du pays.

COLOMB. – Ah !... ça pousse ici, ces... machines-là ?

SAM. – Non. Ce sont des machines parlantes. La dernière invention américaine. Vous allez voir, c'est merveilleux !

(Il glisse quelque chose dans un trou pratiqué sur le dessus de la caisse du phono. Aussitôt une chanson terriblement nasillarde et discordante sort du pavillon.)

TOUS. – Quelle cacophonie !

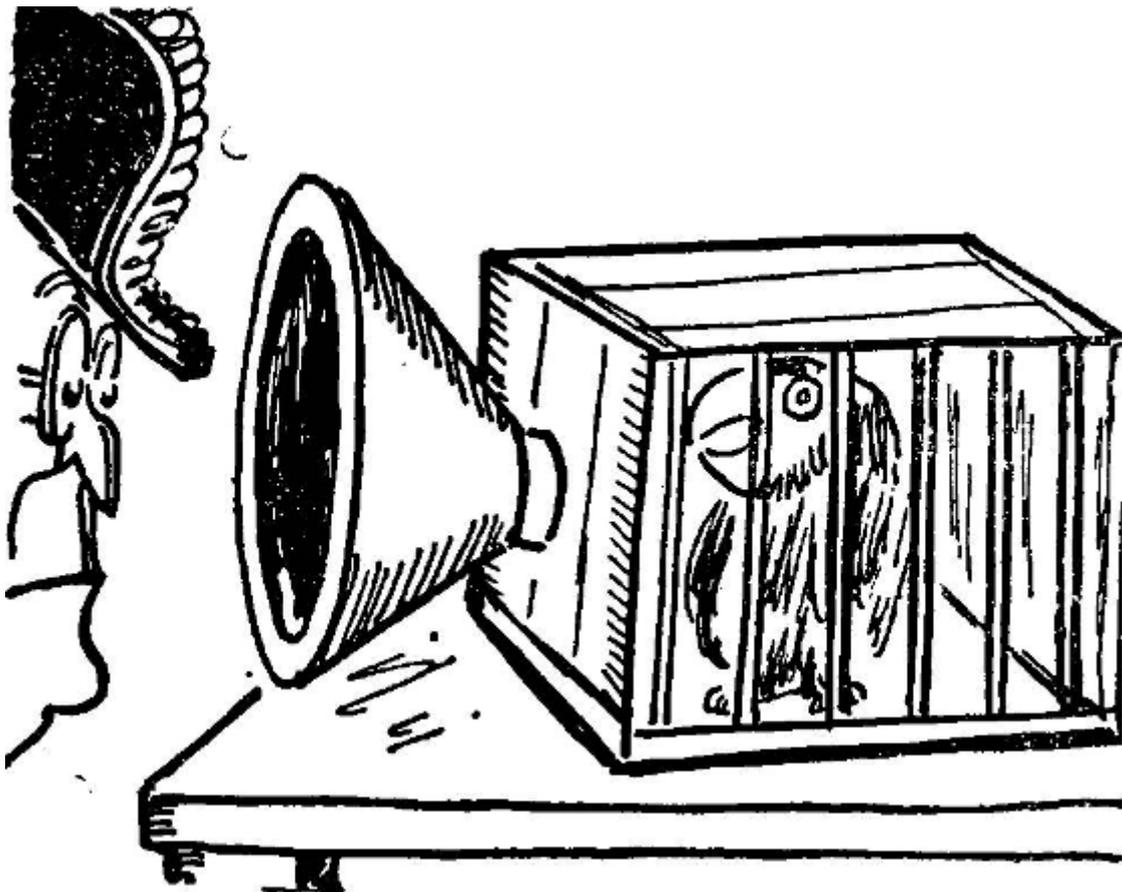
SAM. – Ce n'était pas encore tout à fait au point, mais nous arriverons un jour à la perfection.

M^{me} COLOMB. – Et comment obtenez-vous cet affreux résultat ?

SAM. – Ce était simple. Un chanteur ou une chanteuse il chante sa chanson devant ce spécial appareil et après la machine il répète exactement le même chanson.

(Il retourne, face à Colomb, le côté de la caisse du phono que l'on ne voyait plus. Ce côté est grillagé comme une cage et un perroquet est installé à l'intérieur.)

TOUS. – Oh ! un perroquet !



SAM. – Yes. Le jacophone – ce était le nom de l'appareil – est une formidable invention ! Par exemple, pour enregistrer la chanson, il faut beaucoup de la patience réellement ! Le chanteur il devait répéter beaucoup de fois son morceau pour que le jacophone l'enregistre. Mais, après, ce était très facile ! On glisse, comme je venais de le faire, un morceau de sucre dans cette ouverture. Le perroquet il voulait manger le sucre, mais, comme lui, il savait que le sucre, grâce à un mécanisme ingénieux, il ne tombait dans son cage que après son chanson, alors le Jacquot pour avoir le sucre il chantait chaque fois qu'on mettait un morceau de sucre dans le jacophone. Et voilà !

M^{me} COLOMB. – Pauvre petite bête ! Et tous ces appareils renferment aussi des perroquets ?

SAM. – Tous, *yes*. Grande invention réellement ! Et maintenant je vais présenter à vous un autre produit de l'Amérique.

(On apporte un grand écran de cinéma que l'on pose au milieu de la scène, face au public.)

MATHURIN. – On dirait quasiment une lettre de faire-part !

SAM. – Sur cet écran, nous travaillons pour projeter dessus des images qui bougeront et qui parleront.

COLOMB. – Des portraits animés, si je comprends bien ?

SAM. – *Yes*. Des artistes seront projetés là, en image, qui parleront et qui chanteront comme de réels personnages vivants. Jusqu'ici nous n'avons encore inventé que l'écran, mais on trouvera aussi le système de projectionner les talkies sonores. On trouvera réellement.

COLOMB, *à part*. – Pauvres naïfs ! Toujours la complication ! Toujours la contre-façon de la nature !

M^{me} COLOMB. – Ah ! tu peux le dire, pour des enfants de la nature, ils sont réussis, les mignons !

SAM. – Eh bien ! comment trouvez-vous ça, chère vieille Colombe ?

COLOMB. – Mais il y a longtemps, brave homme, qu'en Europe nous avons réalisé votre invention ! Seulement nous autres, étant artistes et civilisés, nous simplifions au lieu de compliquer et nous cherchons le naturel au lieu de l'artificiel. Tenez, vous allez voir. *(Montrant le cadre de l'écran.)* Nous avons un cadre aussi comme celui-là dans nos salles de spectacle, pour encadrer la scène, mais en plus gai, par exemple.

Et cette toile, que nous appelons rideau au lieu d'écran, se lève comme ceci, tenez.

(Il presse un déclic sur le montant de l'écran, et la toile se lève comme un store.)

SAM. – Aôh ! splendide !



COLOMB, *passant de l'autre côté de l'écran.* – Ensuite, dans ce cadre, des artistes en chair et en os jouent des pièces, des drames, des comédies ou chantent des opérettes.

SAM. – En chair et en os ? Aôh ! Merveilleux ! incroyable !

COLOMB. – Et lorsque la pièce est terminée, le rideau se baisse sur les applaudissements des spectateurs, comme ceci. *(Il pousse le déclic qui fait retomber la toile.)* Et voilà !

SAM. – Et comment vous appelez cette super-géniale invention ?

COLOMB. – Le théâtre, tout simplement.

SAM. – *Aôh ! very curious !* J'en parlerai aux inventeurs de l'Amérique, vous permettez ? Il faut lancer cette réellement splendide affaire !... Le théâtre !... Ce était le mort des *tal-kies* !

COLOMB. – Vous voyez que, petit à petit, nous arriverons à vous faire profiter des progrès de la civilisation.

SAM. – Je pensais maintenant être agréable à vous en exhibitionnant ici devant les danses du pays...

M^{me} COLOMB. – Ah ! des danses, oui, volontiers ! (*À Colomb.*) Ça nous changera un peu de toutes ces inventions barbares !... ça mettra une petite note d'art dans cette réception.

SAM. – Et je m'étais permis également d'engager pour cette exhibition, la troupe des « French-Cancan », arrivée sur la caravelle de vous, « The Philidor's-Girls ».

MATHURIN. – La maison Philidor transformée en « Franch Cancan », on va rire !

SAM. – Vô allez voir nos fameuses girls, les Outang's-Girls, les élèves de notre grand maître de danse national, le fameux grand singe d'Amérique ?

MATHURIN. – Ah ! oui, j'en ai entendu parler. Celui qui naquit à Piombino ? Un nommé Laurent ?

SAM. – *Yes.* Laurent Outang. C'est lui qui a éducationné les Outang's-Girls.

M^{me} COLOMB. – Jolie éducation ! Mais pourquoi diable choisissez-vous vos professeurs de danses chez les singes ?

SAM. – Très adroits, très souples, les singes.

COLOMB. – Oui, mais vous aviez les nègres, qui sont des créatures humaines et qui sont souples aussi.

SAM. – *Yes...* le nègre... cela pourra venir aussi un jour... plus tard... ce était une idée !

M^{me} COLOMB. – Oui, lorsque vous serez un peu plus évolués, plus civilisés...

SAM. – Et maintenant, en avant le Singeston !

(Les Outang's-Girls et les Philidor's-Girls font leur entrée et dansent alternativement, d'abord un « singeston » et un « French-Cancan ». Puis ces deux danses finissent par se mélanger et forment un quadrille échevelé dansé par les Outang's-Girls, les Philidor's-Girls et par les spectateurs entraînés par le rythme de la musique. Puis les Outang's-Girls et les Philidor's-Girls disparaissent en dansant.)

M^{me} COLOMB. – Dieu ! quelle horreur ! Comme cette musique et ces danses sont barbares !

COLOMB. – Oui, barbares, c'est évident... mais entraînantes... et je t'avoue que...

(Il fredonne et esquisse un pas.)

M^{me} COLOMB. – Allons, Christophe ! tu ne vas pas recommencer à danser ?

COLOMB. – J'ai donc dansé ?

M^{me} COLOMB. – Est-il distrait ! Il ne s'en était pas aperçu !

SAM. – Voulez-vous, à présent, illustre chère vieille Colombe, nous faire l'honneur de venir vous rafraîchir à deux pas d'ici ? Nous avons organisé un buffet-sec pour choquer le verre en votre honneur !

MATHURIN. – Choquer des verres d'eau, ça va être gai !

M^{me} COLOMB, *en sortant, esquissant un pas de singeston qu'elle vient de danser.* – Ah ! non ! non ! décidément, je ne vois pas tous ces singestons-là dans nos salons européens !... Vive notre *fandango, caramba ! Ollé !*

CHAPITRE XXV

MARIAGE ET DIVORCE DE COLOMBA

COLOMBA *arrive avec un jeune Américain.* – Nous voilà donc mariés, Harry ?

HARRY. – *Yes.*

COLOMBA. – Comme les choses se font rapidement dans ce pays ! Je revenais de chercher l'œuf de parrain, lorsque je vous ai rencontré.

HARRY. – Je reconnais en vous la nièce du grand Colomb et je vous demande d'épouser moi.

COLOMBA. – Je réponds oui. Nous allons chez le pasteur et me voilà maintenant M^{me} Harry Scott.

HARRY. – *Yes.* Harry Scott and C^o, le plus grande maison de cochon-cuit.

COLOMBA. – Vous avez donc eu le coup de foudre en me voyant, vous aussi ?

HARRY. – Le coup de...

COLOMBA. – Je veux dire que vous m'avez aimée subitement.

HARRY. – *No.* Mais je étais un homme pratique. Je avais pensé que, en épousant vous, le grand amiral Colomb, il donnerait à moi l'autorisation de lancer une boîte de conserves avec son image dessus l'étiquette. Le plus grand lancement « in the world » pour mes boîtes de cochon-cuit !



COLOMBA. – Ah !... c'est pour ça que...

YVES, arrivant. – Oh !... Colomba ! avec un homme !
M'expliquerez-vous ?...

COLOMBA. – Je vous présente mon mari, Mister Harry
Scott.

HARRY. – Scott and C°, cochon-cuit.

YVES. – Qu’entends-je ?... Je deviens fou ? Vous êtes mariée ?...

COLOMBA. – Oui, mon cher camarade.

YVES. – Ce n’est pas possible !... Vous n’aimez pas ce cochon-cuit ! C’est par dépit... pour vous venger !

HARRY. – Mon chère femme, excusez-moi, une affaire importante à traiter ici tout près... Je revenais tout de suite.

COLOMBA, *vexée*. – Ah ! vous me quittez déjà et nous sommes à peine mariés depuis cinq minutes ! Dans mon pays, en Espagne, les hommes sont plus galants, ils parlent d’amour aux femmes, ils savent faire la cour...

HARRY. – Les affaires étaient les affaires ! *Time is money !*... Mais, pour la petite chose sentimentale, mon chère femme, je vais contenter vous... Je avais prévu le cas de faire ensemble le business et la déclaration d’amour. (*Il tire un jacobphone de sa valise et le pose par terre à côté de Colomba.*) Ceci contentera vous pendant que je businesserai à côté... À tout à l’heure, chère petite chose.

(*Harry se dirige vers la banque en plein air. Du jacobphone la voix du perroquet se fait entendre.*)

LE JACOPHONE. – Vous êtes fascinante, réellement, chère adorable chose ! *I love you*...

HARRY, *parlant au banquier*. – Je vais lancer de nouvelles actions pour le cochon-cuit !

COLOMBA. – Oh ! c’est indigne !

LE JACOPHONE. – *I love you !* petite tchérie...

VOIX DE HARRY. – J'ai pensé lancer aussi des conserves de mouches et d'araignées pour la Chine. Le Chinois très friand de ces petites insectes... Formidable affaire réellement !

YVES. – L'amour et les affaires ! L'utile et l'agréable ! Mes félicitations, Colomba ! Vous êtes bien tombée !

LE JACOPHONE. – *I love you...* quand je bois du vin clair et tout tourne. J'ai du bon tabac dans ma tabatière ! As-tu bien déjeuné, Jacquot ?

YVES. – Voilà le jacophone détraqué !

(*Il rit.*)

COLOMBA. – Oh ! vous pouvez rire, vous !... C'est de votre faute, après tout, si je me suis mariée avec un pareil mufle !

YVES. – De ma faute ?

COLOMBA, *de plus en plus nerveuse*. – Oui ! oui !... de votre faute !... je ne l'aime pas, vous le savez bien... c'est vous... que j'aime et c'est par rage que... Oh ! que je suis malheureuse !

(*Elle pleure.*)

YVES. – Oh ! Colomba !... ma Colomba... ne pleurez pas ! À présent que j'ai failli vous perdre, je me sens tous les courages !... Je parlerai à votre oncle... tout de suite... Venez...

COLOMBA. – Hélas ! trop tard ! Je suis mariée !

YVES. – Qu'importe ! ça ne compte pas dans ce pays de sauvages ! Ma Colomba, ma bien-aimée !

COLOMBA. – Mon Yves !

(Ils s'embrassent.)

HARRY, *revenant*. – *Aôh ! schoking !* mon femme qui embrasse cet individiou !

YVES. – Je suis à vos ordres, monsieur !

HARRY. – Suivez-moi, Madame. Je vais divorcer vous tout de suite.

COLOMBA. – Ah ! quel bonheur ! On peut divorcer aussi vite qu'on se marie dans ce pays ?

HARRY. – Ce était l'affaire de cinq minutes. (*Soudain.*) Aôh ! mais l'étiquette de cochon-cuit avec la tête de Colomb dessus pour la publicité ! Nô, réellement, je ne peux pas divorcer vô !

COLOMBA. – Je me charge de vous avoir l'autorisation, ne craignez rien.

HARRY. – Alors, je vous prie de dépêcher vous. Je ne avais pas de temps à perdre. Le bureau des divorcements, il était ici tout près, à côté juste du maison du pasteur qui a marié nous ! Suivez-moi.

COLOMBA. – Venez, Yves ! Vous n'êtes pas de trop...

(Yves et Colomba, enlacés, sortent derrière Harry qui continue à griffonner des notes sur son carnet.)

CHAPITRE XXVI

OÙ LE SAGE COLOMB DÉCIDE DE METTRE LES VOILES

LE CAPITAINE, *donnant le bras à Philidor et d'une voix pâteuse.* – Figurez-vous, mon vieux Friture, que ce placier en eau a fini par me conduire chez lui et il m'a préparé un truc qu'ils appellent coquetaille dans ce pays... quelque chose d'épâtant ! des écorces de citron... du gin... du poivre rouge... du rhum... six gousses d'ail... une larme de pétrole... jamais je n'ai rien bu d'aussi... d'aussi...

PHILIDOR. – Vous avez de la chance d'être gai, vous !... Moi, pour ce qui est de la perme d'ouvrir ma maison, y a rien à faire ! C'est le refuge de la vertu, leur patelin, à ce qu'ils m'ont déclaré !

LE CAPITAINE. – Ça... c'est vrai... mon vieux Philidor... ici c'est tout ce qu'il y a de plus rigide...

PHILIDOR. – Vous n'avez pas l'air rigide, vous, en ce moment... Faudrait aller vous mettre au plume, mon pote. Tant qu'à moi, toute ma combine est dans les choux !... J'en suis pour mes frais de lanterne !...

LE CAPITAINE. – Faut pas vous en faire, mon vieux Friture... c'est la vie !

PHILIDOR. – Oh ! mais j'vais pas lanterner dans ce pays, j'vais m' renseigner et voir à me retourner ! Quand je pense qu'ils m'ont fait l'affront de me transformer en gambilleur, moi, un type sérieux, un commerçant patenté ! Et Madame en

Nini-patte-en-l'air ! C'est pas ça qui va lui donner de l'autorité sur notre personnel. Elle en a les sangs retournés ! Surtout qu'on nous oblige à revenir gigoter encore pour la fin de la réception. C'est une question de dignité, pas vrai ?



LE CAPITAINE. –... de dignité... faut toujours avoir de la dignité... de la digni...

PHILIDOR. – Ah ! malheur de moi ! Si c'est pour découvrir des oiseaux pareils, qui n'aiment ni les femmes, ni le pinard, il aurait mieux fait de rester chez lui à jouer avec son œuf, le père Christophe ! Justement le voilà qui rapplique avec toute la sauce. Je te laisse, mon pote, j'veis consoler Madame.

(Il s'éloigne.)

M^{me} COLOMB. – Christophe, je commence à en avoir assez de ton Amérique !... Si nous rentrions à la maison ?

COLOMB. – Ma foi, bobonne. Je t’assure que j’ai éprouvé aussi quelques désillusions. Je ne pensais pas évidemment découvrir un pays aussi en retard... Nous repartirons demain.

SAM. – Vous repartez demain ?

COLOMB. – Oui, vous nous excuserez, mais à présent que j’ai découvert l’Amérique, ma mission est accomplie. Il faut que je rentre annoncer ma découverte à l’Europe enthousiasmée par mon génie... par mon...

M^{me} COLOMB. – Ça suffit, calme-toi...

SAM. – Vous emmènerez, j’espère, avec vous sur votre caravelle, quelques-uns de mes compatriotes qui brûlent de connaître l’Europe ?

UN BUSINESSMAN. – *Yes*. Ce était à notre tour de découvrir l’Europe. Pour l’exportation *very* intéressant ! Formidable ! colossal champ d’exploitation pour le business !

COLOMB. – Soit. J’emmènerai quelques indigènes pour les présenter là-bas.

SAM. – Avec les produits du pays. Le jacophone, la machine pour écrire, le tuyauphone, les talkies !

COLOMB. – Entendu, entendu. Préparez toutes vos petites affaires et dès ce soir vous pourrez embarquer à bord de ma caravelle.

LES AMÉRICAINS. – Hip ! hip ! hourrah. Vive Colomb !

MALAGAGA, *arrivant avec une salutiste*. – Enfin ! j’ai retrouvé ma doña Sol ! La voici ! Je te ramène en Espagne, nous nous marierons là-bas dans mon château de Malagaga au son des castagnettes !

LA SALUTISTE. – *Yes.* Mais je nomme moi pas doña Sol, mais mistress Haridell, adjudante dans le armée du Salute. J'ai accepté de marier moi à vous parce que votre si fascinante uniforme me faisait penser que vous êtes un général dans votre pays.



MALAGAGA. – Chère doña Sol ! Elle me prend pour un général ! Ce que c'est que de savoir porter la toilette ! Oh ! mais elle a beau s'amuser à me dire qu'elle ne s'appelle pas doña Sol, rien ne peut me tromper, moi ! Je la reconnais bien. Depuis notre première rencontre sous la Puerta del Couranderos, elle est toujours pareille ! toujours aussi belle ! Et ta voix, ta voix si mélodieuse, peux-tu la renier aussi ?

(La salutiste prononce en anglais une phrase d'une voix rocailleuse.)

MALAGAGA, *trionphant*. – Ah ! ce sont tous les oiseaux de la Castille qui chantent dans sa voix. Oh ! ma doña Sol !

SAM. – Les Américains et Américaines qui vous accompagnent seront ici dans un instant. Ah ! ça va être pour vous la gloire à votre retour, d'avoir découvert un pays comme le nôtre, master Colomb ! Aôh ! vous avez été une petite malin, car au fond ce n'avait pas été si difficile que ça de découvrir l'Amérique !

COLOMB. – Ah ! permettez ! *(Il se fouille.)* Où est mon œuf ?... *(À Sam.)* Vous n'auriez pas un œuf sur vous, par hasard ?

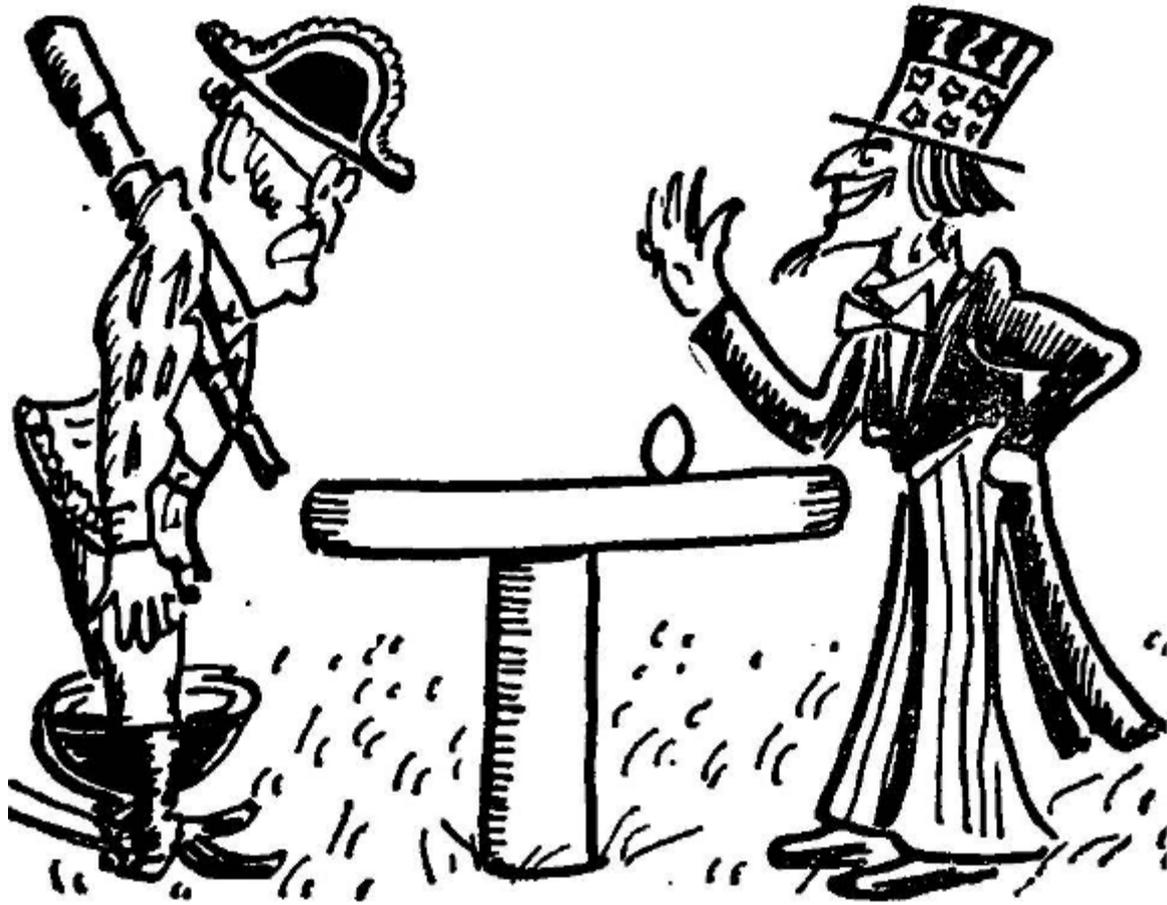
SAM, *sortant un œuf*. – *Yes*. Voici.

COLOMB, *à part*. – Ces Américains sont épatants. *(Haut.)* Ah ! vous disiez que ce n'était pas difficile de découvrir l'Amérique ?... Eh bien ! vous qui êtes si malin, comment feriez-vous pour faire tenir cet œuf en équilibre sur un de ses bouts ? *(À part.)* Je vais lui river son clou !

SAM, *prenant l'œuf, en écrasant le bout et le faisant tenir en équilibre*. – Comme ça, c'était fait !

COLOMB, *ahuri et décontenancé*. – Ah ! ça, par exemple !... mais... mais... il connaît mon tour ?

SAM. – *Yes*. Je avais acheté l'œuf et la manière de faire le tour, tout à l'heure à un marchand sur le place. Tout le monde achetait cette amusante chose.



COLOMB, *à sa femme*. – J'ai dû montrer mon petit tour à quelque Américain aujourd'hui. Ah ! mais sapristi, ils vont vite dans ce pays pour vous chiper une idée et l'exploiter à leur profit !

SAM. – Ce petit jeu s'appelle « The acrobatic-egg » « l'Œuf-acrobatique », et son inventeur, Jim Poker, a fait breveter son invention géniale aujourd'hui même. Ce était encore une création bien américaine ! Ce sera de bonne vente réellement en Europe !

COLOMB. – C'est charmant ! mon invention qui va revenir en Europe sous un nom américain !

M^{me} COLOMB. – Et ce n'est pas la dernière ! Ne t'inquiète pas, on en verra bien d'autres !

COLOMB, *à Sam.* – Oui enfin, au fond, ce truc de l'œuf, ce n'est pas bien difficile !

SAM. – *Yes*, mais il fallait y penser.

COLOMB, *à part.* – Ça y est, je m'en doutais ! Ils m'ont même chipé ma phrase ! (*À Sam.*) Eh bien ! gros malin, ma découverte de l'Amérique, aussi ce n'était pas difficile... mais il fallait y penser ! (*À part.*) Toc ! je le lui ai placé quand même !

COLOMBA, *poussant Yves.* – Allez, allez-y. C'est le moment, il vient de montrer son tour de l'œuf, il est de bonne humeur...

YVES. – Amiral... excusez-moi... C'est en tremblant... que je viens vous demander... Oh ! je ne me fais pas d'illusion... la main de M^{lle} Colomba.

COLOMB. – Tonnerre d'Amérique, Y pensez-vous ! La nièce de Colomb ! de l'illustre, de l'immortel, de...

M^{me} COLOMB. – Tu l'as déjà dit tout à l'heure.

COLOMB. – C'est juste, tout le monde le sait, maintenant. Enfin, la nièce de Colomb ne peut épouser qu'un gentilhomme riche, très riche.

YVES. – Hélas ! je ne suis qu'un modeste officier sans fortune et...

(À ce moment, entre un inconnu qui se précipite vers Yves et le regarde en lui ouvrant ses bras.)

L'INCONNU. – Ah ! enfin ! le voilà ! Je le retrouve ! (*Tendant les bras.*) La voix du sang ?

YVES. – C'est un fou !...

L'INCONNU. – Je suis ton oncle ! Tu sais bien, Léonnec Paimpol... qui fit naufrage il y a dix ans... Mais je n'étais pas mort... mon vaisseau avait coulé en vue de la côte américaine et j'ai pu aborder ici...



COLOMB, *sursautant*. – Comment ! oseriez-vous prétendre que vous avez découvert l'Amérique avant Christophe Colomb ?

L'INCONNU. – Oh ! non, grand Colomb ! Moi, ce sont, au contraire, les Américains qui m'ont découvert cramponné à mon épave.

COLOMB. – Il y a une nuance !

L'INCONNU. – J'ai vécu ici depuis dix ans, et je n'ai pas perdu mon temps ! J'ai découvert trois mines d'or et je suis le plus riche businessman du pays ! (*Il étend ses bras.*) La voix du sang ?

YVES. – Ah ! mon cher oncle !

(Il se précipite dans les bras de son oncle.)

L'ONCLE D'AMÉRIQUE. – Tu es mon seul et unique héritier ! Te voilà riche, mon gars ! Tu as de la chance ! Je suis le premier oncle d'Amérique !

COLOMB. – Le premier oncle d'Amérique !... (*À Yves.*) Diable ! dans ce cas, et si Colomba vous aime ?...

COLOMBA. – Oh ! oui, parrain !

M^{me} COLOMB. – La voix du cœur !

COLOMB. – Je n'ai plus le droit de m'opposer à votre bonheur.

YVES. – Oh ! mon Colomb ! Oh ! pardon ! oh ! mon ami-ral !

COLOMBA. – Oh ! parrain, que je suis heureuse. Mais nous nous marierons en Espagne, car ici on divorce trop facilement !

MATHURIN. – Nous aussi, ma chère Concepcion on se mariera en Espagne, dès le retour.

CONCEPCION. – Oui, Mathurin. Et le voyage de noce est fait d'avance.

LE CAPITAINE. – Et moi je regagnerai mon bateau-lavoir. On ne fait pas assez de lessive dans la marine au long cours. J'ai hâte de respirer l'air du large sur le quai du Pont-Neuf !

COLOMB. – Au fond, la mascotte du bord a porté bonheur à tout le monde !

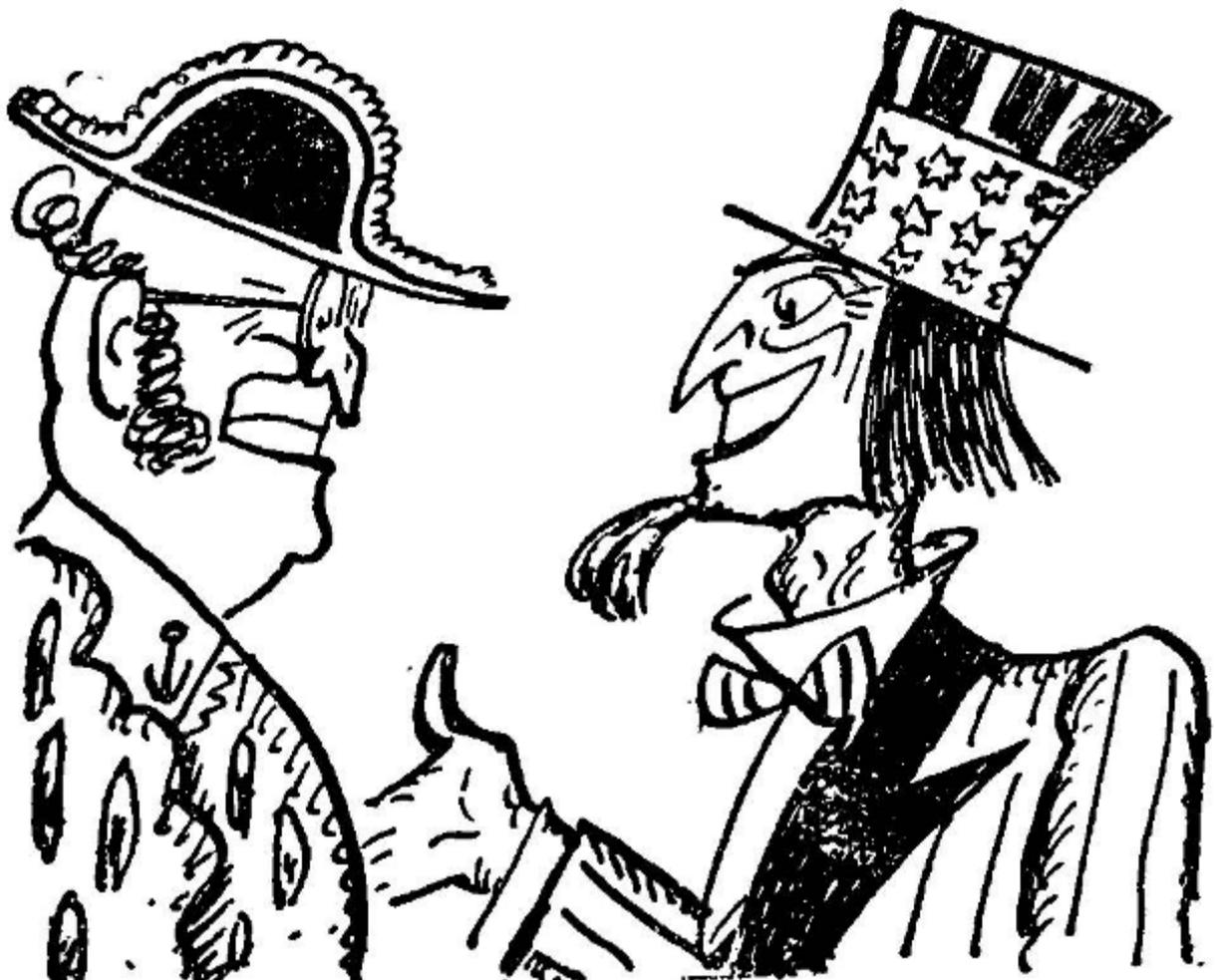
M^{me} COLOMB. – Quelle mascotte ?

COLOMB. – L'idiot...

MALAGAGA. – Quel idiot ?

COLOMB. – Vous, mon garçon.

MALAGAGA. – Ah ! permettez ! moins le quart !!



SAM. – Ah ! voici vos compagnons de voyage !

(Entrée des Américains et des Américaines, portant des téléphones, phonos, machines à écrire, œufs de Colomb, etc., etc.)

(Sonore.)

LES AMÉRICAINS

Nous allons découvrir l'Europe !
Découvrir un monde nouveau.
Et comm' nous somm's des philanthropes
Nous exportons cinés, phonos,
Tuyauphon's, autos, télescopes,
Chewing-gum et danseurs mondains !
Nous allons conquérir l'Europe,
Oui, l'Europe et les Européens !
Et c'est un' conquête cell' là,
Qui se pose un p'tit peu là !
Paris, London, Madrid, Berlin,
Vont dev'nir Américains !

M^{me} COLOMB, à *Colomb*. – Tu as peut-être tort de les emmener. Ils m'ont l'air bien entreprenants !... Tout cela ne me présage rien de bon pour la tranquillité future de l'Europe !

COLOMB. – Le fait est que...

M^{me} COLOMB. – Veux-tu que je te dise, Christophe... eh bien... en découvrant l'Amérique, je ne sais pourquoi, mais j'ai comme une idée que tu as fait une belle gaffe !

COLOMB. – J'en ai bien peur, mais...

PHILIDOR. – Si que je serais vous, M'sieur Christophe, comment que je les laisserais tomber tous ces frères miron-tons !

COLOMB. – Mais ma découverte de l'Amérique...

PHILIDOR. – Bah ! y a pas que cette Amérique !

COLOMB. – Comment ! Il y a une autre Amérique ?...

PHILIDOR. – Oui. Je viens de causer avec un « mec » dessalé. Y sont rares par ici, mais enfin celui-là m'a donné un tuyau sérieux. Paraît qu'un peu plus loin, vers le Sud, y a une autre Amérique.

COLOMB. – Voilà qui me décide. Je ne veux à aucun prix assumer la responsabilité de ramener ces gens-là en Europe. Je ne parlerai jamais de cette première découverte.

M^{me} COLOMB. – C'est plus sage. On les découvrira toujours assez tôt !

COLOMB. – Je vais leur donner des ordres. Cette nuit, nous mettrons les voiles sans les avertir.

PHILIDOR, – Et puisque vous allez découvrir l'autre Amérique, je vous demanderai, M'sieur Christophe, de me déposer avec « Madame » et « ces dames » dans un petit patelin du Sud que m'a recommandé mon copain, le « mec-dessalé » dont je vous parlais. Paraît qu'il y a de l'avenir dans ce coin-là pour mon genre de commerce.

COLOMB. – Un endroit propice à votre ignoble trafic ?

PHILIDOR. – Oui. Buenos Ayres.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le
groupe :

Ebooks libres et gratuits

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<https://www.ebooksgratuits.com/>

—

Mai 2025

—

– **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, HélèneP, Coolmicro.

– **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES
CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**